

**FNA 1411 -
Cadavre à tout
faire**

Richard Bessiere

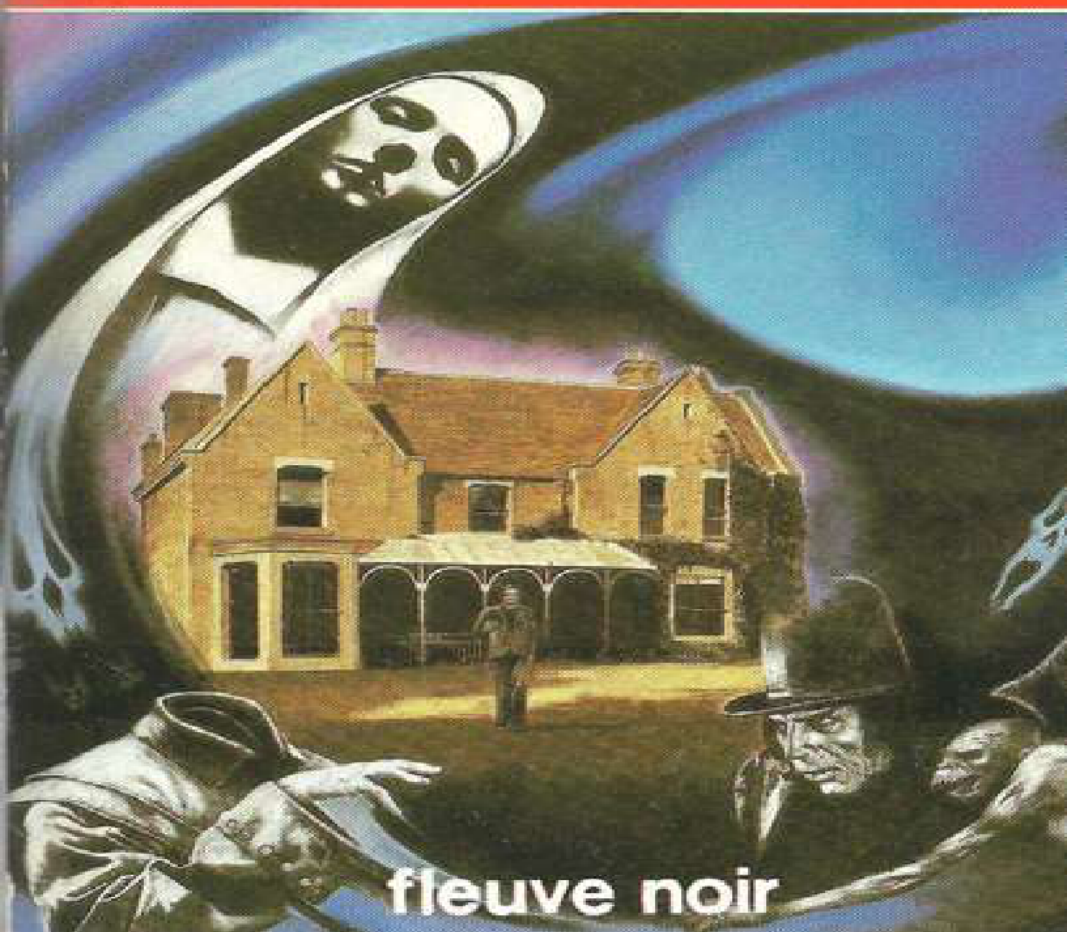
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

RICHARD BESSIÈRE

CADAVRES A TOUT FAIRE



RICHARD BESSIÈRE

CADAVRES A TOUT FAIRE

COLLECTION «ANTICIPATION»

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - PARIS VIe

© 1985 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

ISBN 2-265-03119-4

CHAPITRE PREMIER

Où suis-je ? Hier encore j'étais... Mais était-ce vraiment hier? Ah! mon Dieu... que m'arrive-t-il ?

Gerda tremblait au plus profond de lui-même. Il avait peur. Il résista à la tentation de panique. De toute façon, cela ne servirait à rien puisqu'il ne pouvait bouger. Il décida d'essayer de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Il y avait certainement une logique à tout cela.

Voyons... voyons, essayons de raisonner... Qu'avait-il bien pu se passer? Ah oui, la maison, la cave et l'armoire métallique... Et c'est au moment où... Oui, cette armoire, *son père la lui avait interdite*... Il se souvenait de son père...

Et des pensées lui revenaient petit à petit... son père, sa mère, son enfance dans cette maison isolée, en pleine campagne... cette maison avec, dans la cave et bien dissimulée derrière un mur de grosses pierres cette fameuse armoire de métal...

« Et voilà encore quelqu'un qui me regarde ! s'inquiéta Gerda au milieu de ses pensées... Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à me regarder comme ça ! » Il voulut tourner la tête, mais la chose lui était impossible ; ni lever le bras, ni avancer d'un pas... Il se sentait aussi raide qu'un cadavre.

Des femmes s'étaient arrêtées devant lui. Jamais il n'en avait vu d'aussi belles. L'une d'elles s'était approchée très près et il vit son œil bleu briller de convoitise. Mais était-ce vraiment lui qu'elle regardait ? Bien qu'il ne puisse ni lever, ni faire pivoter ses yeux, il lui avait semblé qu'il y avait d'autres silhouettes d'hommes et de femmes à côté de lui. Des silhouettes qui, elles aussi, ne bougeaient pas. C'est l'une d'elles que la jeune femme contemplait avec envie.

La jeune femme jeta un dernier regard, tourna le dos et disparut.

Gerda reprit le cours de ses pensées... Des clichés, hâtifs, défilaient dans sa tête... Il n'avait pas suivi d'études, son père s'en était chargé

durant toutes les années qu'il avait passées dans cette maison isolée, puis il y avait eu l'autre, l'autre maison et une autre campagne et dans cette maison il n'y avait pas de cave, pas d'armoire de métal.

Il conservait en lui l'impression d'une fuite. Que pouvait bien craindre son père ? Quant à sa mère, c'est à peine s'il se souvenait d'elle. Il était encore très jeune lorsqu'elle était morte. Gerda devait avoir à peu près l'âge de cet affreux moutard qui maintenant lui tirait la langue. « Sale môme ! »

« Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à me regarder ! »

Gerda domina sa colère et c'est alors qu'il se rendit compte que la nuit était tombée, et qu'il était toujours immobile. Et pourtant il n'éprouvait pas la moindre fatigue.

« Voyons... où en étais-je ? » Ah oui... En fait il n'avait jamais compris pourquoi son père l'avait tenu à l'écart des autres enfants. Il était discret sur ses raisons. Trop discret. Gerda soupçonnait un mystère.

Et les années avaient passé... Gerda avait aidé son père à travailler la terre et cela avait duré jusqu'au jour... Un mal incurable, une saleté de virus que l'on disait venir du fond de l'espace, probablement véhiculé par quelque nef astrale venue de Mars, d'Alpha du Centaure ou d'ailleurs... Un mal qui avait frappé son père en lui procurant une grande faiblesse. Cela avait duré plus de six mois et le brave homme était mort il y avait à peine trois jours.

Gerda n'avait jamais vu personne mourir de cette façon. Sa peau était devenue soudain translucide et quand Gerda s'était penché vers lui, il avait remarqué que le brave homme n'avait plus de visage et puis la peau avait disparu et il n'était resté que le squelette.

Gerda avait compté les côtes : six de chaque côté, douze au total. Oui, douze, c'était bien le compte.

Ah ! mon Dieu quelle horrible maladie !

Devant lui la nuit était tombée, des lampadaires s'allumaient dans la rue. Mais quelle rue ?

Il se sentit soulagé parce qu'à présent personne ne le regardait, les

gens passaient dans la rue sans même lui jeter un regard.

Les pensées de Gerda revenaient sur son père. Ne lui avait-il pas dit quelquefois qu'il le faisait vivre en marge des autres pour son « bien », pour que son esprit ne soit pas « contaminé » par de fausses idées, de fausses valeurs ? Dans l'absolu ça se tenait, puisqu'il était parvenu à l'âge d'homme sans être influencé par qui que ce soit mais plus il réfléchissait, plus Gerda était persuadé qu'il y avait autre chose derrière cette décision. Oui, mais quoi ?

Et sa pensée revenait vers l'ancienne maison isolée avec sa cave et cette sorte d'armoire de métal cachée derrière de grosses pierres.

Une fois, quand il était très jeune son père l'avait amené là et lui avait dit en désignant le coffre métallique :

— Cet objet a une importance plus grande qu'il ne le paraît. J'irai même plus loin ; il n'est pas ce qu'il paraît.

Dans l'instant Gerda n'avait pas compris. Mais ces paroles n'étaient jamais sorties de sa mémoire et une pulsion irrésistible l'avait poussé à revenir là. Il s'était assuré que la maison était vide et que personne ne pouvait le voir. Alors il avait ouvert une fenêtre et s'était introduit dans la bâtisse. Son père mort, il avait peut-être le droit de savoir, maintenant.

Il était descendu à la cave et avait contemplé « l'objet ». C'était une armoire banale, comme on les faisait à l'époque. Il ne voyait pas quel secret pouvait s'y cacher. Il avait ouvert la porte. L'intérieur était vide, propre, net. Il allait refermer et s'en aller lorsque les paroles de son père avaient résonné à nouveau dans sa tête.

— *Cet objet n'est pas ce qu'il paraît.*

Il ne devait négliger aucune possibilité. Il était entré dans l'armoire, mais aussitôt la porte s'était refermée sur lui en claquant. Il s'était trouvé prisonnier car il n'y avait aucun loquet intérieur. Alors, que faire ? Et si quelqu'un le trouvait là ?

Et voilà soudain qu'autour de lui les parois de métal s'étaient dissoutes en même temps qu'une nausée lui soulevait le cœur. Comme s'il était aspiré vers un abîme inconnu à une vitesse fantastique.

Gerda manqua s'évanouir, mais il réalisa tout à coup qu'il n'était plus dans la maison isolée. La cabine dans laquelle il se trouvait était *différente*. Il réussit à ouvrir le panneau d'accès et vit une sorte de grande pièce devant lui avec, tout autour, des appareils inconnus qui bourdonnaient sourdement.

Quatre hommes en combinaison souple, chatoyante s'étaient retournés visiblement surpris par « l'arrivée » de Gerda. Et en les voyant venir vers lui une peur panique s'empara du jeune garçon. Il poussa à fond le panneau métallique et tel un diable jaillissant d'un bénitier, se catapulta dans la pièce, bousculant deux hommes qui partirent à la renverse. Les deux autres, surpris, n'eurent même pas le temps d'agir. Déjà, Gerda avait ouvert une porte et s'était élancé à l'extérieur, courant à toute vitesse.

Il ne s'arrêta qu'au bout de dix minutes et lorsqu'il fut certain qu'il n'était l'objet d'aucune poursuite il respira et regarda autour de lui : il faisait grand jour et il se trouvait aux portes d'une grande cité aux constructions étranges. Des maisons comme il n'en avait jamais vues.

Le voile de mystères qui enveloppait l'armoire s'était déchiré d'un coup. Celle-ci était en réalité un sas inter-dimensionnel permettant de passer d'un monde à un autre. Mais quel rapport ce sas avait-il avec son père et pourquoi celui-ci en connaissait-il l'existence ?

Le brave homme avait toujours été d'une probité exemplaire. Il ne pouvait pas ignorer que ces sas étaient interdits,; car, dans le passé, ils permettaient aux malfaiteurs inter-cosmiques de s'enfuir, une fois leur forfait accompli. Il aurait dû, donc, signaler cette présence aux autorités.

Alors, pourquoi ne l'avait-il pas fait?

Réflexion faite, ses raisons devaient être bigrement importantes pour qu'il se permette de transgresser le code pénal. Oui, mais quelles raisons ?

Petit à petit dans l'esprit de Gerda, les idées devenaient plus claires, les souvenirs plus nets...

La cité, oui, la cité...

CHAPITRE II

La cité était grande, mais ses immeubles n'étaient pas très hauts. Ils étaient presque tous ornés de motifs compliqués, rappelant un peu les gargouilles des cathédrales d'autrefois. Dans le ciel filaient des automobiles électriques sans fil du type 21^e siècle et des hélicoptères de poliflics carrément archaïques. Les vêtements également étaient compliqués et vieillots. Ils auraient pu figurer au musée de l'habillement. Les hommes portaient des costumes, des pulls et des souliers de cuir, les femmes des robes ou des chemisiers. Gerda en croisa même une à la robe très décolletée et qui portait ce qu'autrefois sur Terre on nommait soutien-gorge. Mais celui-ci ne semblait rien soutenir. C'était **curieux...** curieux.

Par contre, il vit passer des fusées à gravitation, ultra-modernes. Un peu comme si ce peuple, ne pouvant se renouveler dans son ensemble, vivait à des âges différents. Entre l'hélicoptère de la poliflic et la fusée à gravitation, il y avait trois bons siècles d'écart. Quant aux rues elles lui semblaient faites d'une matière étrange ; légèrement élastique.- Et à sa grande stupéfaction Genja aperçut un homme vêtu de haillons, un clochard visiblement, jeter des regards autour de lui, puis, tirant une sorte de pic de son sac, se mettre à attaquer la bordure du trottoir.

Etait-il devenu fou ?

Pourquoi ce pauvre hère famélique usait-il ses dernières forces à démolir les trottoirs de la ville? Curieux... curieux...

Le vrombissement d'un rotor coupa net l'interrogation de Gerda. Un hélico de la poliflic surgit de dessus des toits et se posa près du clochard. Le malheureux tenta de s'enfuir, mais un poliflic bondit hors de l'appareil à environ un mètre du sol, dégaina une sorte de pistolver à laser bicolore et tira. Le rayon bifide frappa le fuyard de plein fouet et le paralysa instantanément, alors que les gens continuaient à circuler en jetant à peine un coup d'œil à la forme pétrifiée. Le poliflic remonta dans l'hélico qui redécolla. Gerda ne put résister à s'approcher du malheureux, persuadé qu'il était mort. En fait, il ne l'était pas encore tout à fait. Il lut de la vie dans ses yeux.

Qu'allait-il se passer ?

La suite arriva dans la minute qui suivit. Un fourgon portant le sigle U.S.T. stoppa près de la victime et deux hommes en tenue blanche en descendirent. Ils empoignèrent l'inconnu sans ménagement et le lancèrent dans le fourgon. Avant que les portes ne se referment, Gerda eut le temps d'apercevoir d'autres corps entassés à l'intérieur du véhicule.

Cette scène le stupéfia et l'horrifia. Ainsi sur ce monde on tuait des gens uniquement parce qu'ils détérioraient le matériel public ?

Quelle cruauté !

Il allait se remettre en route lorsqu'une voix le héla.

— Hé ! vous !

Il se retourna. Une patrouilleuse de la poliflic venait de se garer près de lui. Un jeune poliflic en uniforme rouge descendit en souplesse.

— Vous ne savez pas qu'il est interdit de s'arrêter pour regarder une « intervention » ? claquait-il.

« Une intervention ? De quoi parlent-ils ? » songea Gerda. Son comportement dut paraître suspect car le poliflic ajouta :

— Votre carte de travail ?

— Je n'en ai pas, mais je vais vous expliquer. ..

— Inutile, suivez-nous !

Il le poussa dans la voiture. Puis, à son collègue :

— Il a pourtant l'air en pleine forme. Comment expliques-tu qu'il n'ait pas de carte de travail ?

— Va savoir... En tout cas, il a de bonnes chances d'en trouver. (Puis, avec un grand rire :) Il a intérêt s'il veut éviter l'U.S.T. !

Il se retourna vers le jeune homme pour contempler l'effet produit par ses paroles. U.S.T..., c'était le sigle figurant sur le fourgon. Devant son

air étonné, le flic dit à son copain :

— L'est courageux le jeunot, hein ?

— Inconscient, tu veux dire !

— Qu'est-ce que l'U.S.T. ? ne put s'empêcher de demander Gerda d'un air innocent.

— Faut pas se foutre de nous, petit ! répliqua méchamment le premier poliflic.

Le jeune homme n'insista pas. La voiture démarra, tourna et déboucha dans une large avenue, très animée et bordée d'arbres qui ressemblaient un peu aux palmiers terrestres, mais avec cette différence que leurs ramures étaient d'un rouge vif et leurs troncs noirs. Le rouge et le noir paraissaient d'ailleurs être les couleurs dominantes sur ce monde. A preuve ils passèrent devant un immense palais de marbre rouge à colonnades noires. Sur le frontispice, Gerda put lire : « Le peuple de Gambo à son roi. »

C'était donc une monarchie qui régissait le pays. Le fait était en accord avec les nombreux archaïsmes qu'il avait remarqués. Les mondes vraiment évolués n'étaient pas gouvernés par des *rois. Un gouvernement élu ou un grand conseil les régissaient.

Gerda regarda avec plus d'attention. De nombreux soldats gardaient les abords du palais. Ils ressemblaient un peu, par leur uniforme, aux anciens Romains. Seul, leur armement moderne les situait à l'époque actuelle. L'analogie avec Rome était encore accentuée par un grand bâtiment, situé en face du palais et où était gravé : « Sénat. » Ah... ah... la monarchie était donc plus ou moins parlementaire.

Au-delà s'étendaient une infinité de boutiques et de grands magasins. Ce peuple aimait visiblement paraître. Il y avait longtemps que sur Terre l'habillement s'était réduit à des combinaisons de couleurs différentes et dont la matière tenait chaud l'hiver et frais l'été. Ici, par contre, c'était une symphonie de couleurs, mais dans tous les vêtements que le jeune homme pouvait contempler, il y avait au moins une trace de rouge et de noir. Si une femme portait un chemisier blanc, elle avait une jupe noire et des souliers rouges... Celui-ci portait un complet bleu, mais sa cravate était rouge et ses chaussures noires.

Même dans la recherche vestimentaire il y avait toujours ce symbolisme bicolore qui prouvait que la religion — il ne pouvait être question d'autre chose — avait une énorme influence sur ce peuple. Pourtant une jeune fille démentit les conclusions de Gerda. La voiture de police venait de stopper devant un vaste bâtiment. Un panneau indiquait qu'il s'agissait de la Maison du Travail. La fille avait un air doux, avenant, bon, qui plut au jeune homme et même l'émut. Elle marchait la tête légèrement rejetée en arrière, son cou long et gracile jaillissant d'une robe bleu ciel toute simple. Des chaussures blanches ornaient ses pieds menus. Les poliflics la regardèrent en ricanant. L'un d'eux la bouscula même au passage. La jeune fille vacilla, faillit tomber, mais parvint à retrouver son équilibre. Au lieu de se plaindre, elle regarda le malotru d'un air rayonnant de bonté et lui sourit. Puis elle continua son chemin.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? s'écria Gerda.

— Comme si tu ne le savais pas ! répliqua le poliflic.

Le jeune homme allait protester, lorsque son regard tomba sur ses propres vêtements. Il était parti de chez lui dans une combinaison rouge vif, avec des bottes spéciales de marche, noires.

Il réalisa pourquoi ils le prenaient pour un des leurs, alors que la fille, visiblement, était différente. Il n'allait pas les détromper. Cela pouvait devenir très, très dangereux.

CHAPITRE III

Il régnait dans « la Maison du Travail » un tohu-bohu infernal. Entassés sur des estrades, des gens des deux sexes et de tous âges étaient exposés, entièrement nus, comme dans un gigantesque marché aux esclaves. Une nuée de personnages, tous des hommes entre deux âges, tournait autour d'eux et leur chuchotait quelques mots à l'oreille. Le plus souvent « l'esclave » acquiesçait. Il ramassait alors ses vêtements et suivait son « employeur ». Certains exposés, des vieux pour la plupart, ne recevaient aucune proposition et leur visage passait au fur et à mesure de l'inquiétude à la peur.

Les deux poliflics conduisirent Gerda devant un guichet où une employée lui demanda son nom.

— Gerda, répondit-il.

Elle l'inscrivit sur un registre, puis lui tendit un jeton en plastique noir. Le numéro 766885 y était marqué en rouge.

— Estrade d'embauche N° 3, ajouta-t-elle.

Les poliflics y menèrent le Terrien puis attendirent en le contemplant d'un air narquois.

— Tu veux qu'on t'aide à te déshabiller, lança le plus méchant des deux. (Celui qui avait bousculé la jeune fille.)

La vue de tous ces corps nus, obscènement exposés, lui faisait horreur. Il ne comprenait pas qu'il faille se prêter à cette mascarade humiliante pour trouver du travail. Ici tout se passait comme dans un marché aux esclaves de l'Antiquité.

Comme les poliflics devenaient de plus en plus nerveux, Gerda dut se résoudre à ôter ses vêtements, puis il grimpa sur l'estrade. Les poliflics eurent alors un sourire satisfait et s'en allèrent.

Le jeune homme se retrouva coincé entre deux femmes d'une trentaine d'années, plutôt jolies mais au regard dur. Elles étaient là depuis longtemps à en juger par la sueur qui ruisselait sur leur poitrine lourde. Leur odeur forte incommoda Gerda. L'une d'elles lui caressa le sexe et déclara d'une voix rauque et vulgaire :

— J'aimerais trouver un boulot de modèle avec toi. On en ferait des choses tous les deux.

Gerda ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire, ce qu'elle voulait faire, oui, mais ce qu'elle voulait dire, non. Le contact avec cette femme sentant la sueur était répugnant. Il se recula et se faufila au milieu d'un groupe d'hommes.

Un bon moment passa ainsi. L'estrade se vidait progressivement. Même les deux femmes furent engagées. Il ne restait pratiquement que des vieillards et trois ou quatre jeunes au regard vide de simples d'esprit.

Soudain, un individu d'une quarantaine d'années, tiré à quatre ou cinq épingles, sauta prestement sur l'estrade. Il s'approcha de Gerda, sortit un mètre pliant et se mit à prendre ses mesures. Quand il eut fini, il hocha la tête d'un air satisfait.

— J'ai un travail pour toi. Mille kros, ça va?

Gerda n'avait aucune idée de ce que pouvaient représenter mille kros, ni même quel genre de travail on lui offrait. Par contre il voulait à tout prix sortir de cette sale boîte. Il accepta.

— Parfait, dit l'homme. Habille-toi et suis-moi !

Ils retournèrent au guichet. Gerda rendit son jeton et l'employée lui délivra une carte de travail. Il apprit qu'elle était valable quinze jours après la résiliation de son boulot. Il mit la carte dans sa poche et suivit son employeur. Ce dernier possédait une fourgonnette, sur les montants de laquelle le jeune homme put lire : « Au vêtement chic ».

Un long moment il se demanda quelles allaient être ses fonctions, tandis que le fourgon remontait l'avenue, bifurquait à droite et stoppait enfin devant une clinique. Gerda était de plus en plus perplexe.

— Vous allez me faire subir un examen médical ? demanda-t-il.

L'homme sourit.

— Un examen non. Une intervention, oui.

A ces mots, Gerda commença à prendre peur.

Hé... hé, qu'allait-on lui faire?

Une envie terrible de s'enfuir s'empara de lui, mais pour aller où ?

Alors il s'efforça de se rassurer. Il venait d'être engagé pour un travail dans un magasin de vêtements. Il n'y avait donc pas de quoi s'affoler. Sans doute s'agissait-il d'une pratique banale et inoffensive ?

Il n'eut pas le temps de s'interroger plus avant. Deux solides infirmiers l'encadrèrent et le conduisirent dans une petite salle d'opération. Ils le couchèrent, le sanglèrent et entreprirent de lui faire une série de piqûres. Rapidement son corps se raidit, se tétanisa et devint insensible. Il ne pouvait même plus remuer les yeux et toutes ses fonctions vitales semblaient stoppées. Les deux infirmiers le portèrent ensuite à l'intérieur du fourgon et c'est ainsi que Gerda se retrouva dans la vitrine du « Vêtement Chic ».

En tant que mannequin !

CHAPITRE IV

La nuit s'était écoulée... le ciel s'éclairait, une nouvelle journée commençait. Dès l'ouverture du magasin deux employés vinrent chercher Gerda et le transportèrent dans le fourgon qui le mena à la même clinique que la veille.

« Sans doute les effets de la drogue ont une durée limitée dans le temps, se dit-il, ils vont probablement me faire une autre série de piqûres. Et ça va recommencer. »

Eh bien non, pas tout à fait. Grâce à de nouvelles piqûres, cette fois il retrouva l'usage de ses membres. Il s'assit sur la couchette et fut pris de vertige. Le responsable du « Vêtement chic » qui l'avait engagé s'approcha de lui et lui dit en lui remettant mille kros :

— Ne faites pas de mouvements, vos fonctions vitales ont été ralenties, mais à présent que vous voilà ingambe, le manque de nourriture risque de vous terrasser. Je vous conseille d'aller prendre un solide repas.

— Vous ne me gardez pas ? ironisa Gerda. Je ne fais pas l'affaire ?

— J'ai reçu des ordres ce matin de la direction générale. Compression de personnel par mesure d'économie. Je n'y puis rien. Mais vous avez vos mille kros comme promis. --

— C'est très gentil.

Gerda s'en fut. Il parvint tant bien que mal à se tenir debout et à gagner la sortie. Il fallait de toute urgence qu'il trouve un restaurant.

Dehors, le soleil l'aveugla. Il lui sembla plus fort, plus près, plus torride que sur Terre au plus chaud de l'été. Mais quelle importance ? C'était surtout aux habitants de ce monde qu'il pensait. Une société bien curieuse, oui. Et toujours ce rouge et ce noir, sur les gens, les édifices publics, les véhicules. A peine si de temps à autre il croisait un homme, une femme, vêtu d'azur et de blanc comme la jeune fille

bousculée par le poliflic.

Mais ces couleurs, il en était de plus en plus persuadé, devaient avoir une signification religieuse, à moins qu'il ne s'agisse d'une sorte d'antagonisme social.

De rue en rue, il finit par déboucher sur l'immense avenue qu'il avait descendue dans le véhicule des poliflics. Il ne tarda pas à repérer un restaurant.

C'était un établissement petit, mais luxueux. Bien qu'il fût un peu plus dé midi, il ne vit à l'intérieur qu'un seul couple en train de déjeuner. Il s'installa à une table. Un serveur au menton aquilin s'approcha et lui tendit une carte sans mot dire. Les yeux de Gerda s'écarquillaient au fur et à mesure qu'il lisait : « Repas : 10000 kros. Repas complet : 15000 kros. Repas gastronomique : 50000 kros. »

Ainsi donc, un déjeuner, un simple déjeuner, représentait dix jours de travail ! Et on ne détaillait même pas ce qu'on vous servait. Repas... repas de quoi ?

Le serveur attendait toujours. Gerda le regarda et s'aperçut alors que ses oreilles louchaient. Cela faisait un curieux effet.

— Monsieur désire ?

Gerda se racla la gorge et se lança dans une explication embarrassée. Il se dit étranger à la ville, de condition modeste et qu'il s'était trompé d'établissement. En fait, il recherchait un restaurant aux tarifs plus abordables. Le visage du serveur se modifia. A présent ses narines étaient étrangement cernées et son nez se creusait d'une profonde fossette. Il devint soupçonneux, agressif.

— Avez-vous votre carte de travail ? demanda-t-il.

Gerda la lui tendit. L'autre l'examina soigneusement, puis la lui rendit.

— J'ai cru que vous vouliez voler un repas. Mais puisque vous avez votre carte de travail je ne comprends pas. Enfin, d'où que vous veniez vous n'ignorez tout de même pas que les tarifs sont identiques partout. Je devrai appeler la poliflic.

Bien qu'abhorrant le mensonge, le jeune homme sentit qu'il devait fournir une explication plausible s'il ne voulait pas se retrouver en compagnie de poliflics aussi abjects que ceux de la veille.

— Ecoutez, je viens de quitter mon travail au « Vêtement Chic » et...

— Je ne veux pas savoir d'où vous venez ! Quittez cet établissement immédiatement !

Gerda, ne se le fit pas répéter. Il se retrouva sur le trottoir, l'estomac tiraillé par la faim et la peur. Quelques centaines de mètres plus loin, il s'arrêta devant un magasin de vêtements, - à la fois pour récupérer et pour découvrir à quoi il ressemblait lorsqu'il était dans la vitrine. Les mannequins étaient visiblement vivants. L'éclat de leurs yeux ne trompait pas. Des étiquettes indiquaient les prix des vêtements : 20 kros.

« Ce n'est pas possible ! » songea Gerda. Un peu plus loin, un complet était affiché à 80 kros et un chemisier en soie sauvage sous un tailleur d'une matière plus civilisée ne coûtait que 150 kros : les trois pièces.

Sur ce monde le luxe était bradé et le nécessaire hors de prix.

L'esprit embué, au bord de la défaillance, Gerda se traîna plusieurs centaines de mètres avant d'arriver devant ce qui semblait être un bar automatique. Il y avait beaucoup de monde devant les distributeurs. Il s'approcha d'une des machines et lut sur une plaque : « Normal : 500 kros. » Haute valeur énergétique : « 1000 kros. » Il ne réfléchit pas plus avant, introduisit les pièces et appuya sur le bouton *haute valeur énergétique*.

Un gobelet de plastique noir de la taille d'un verre à eau se remplit rapidement d'un liquide rouge et épais. Son aspect n'était pas plus engageant que son odeur mais Gerda n'avait pas le choix. Il devenait nécessaire d'ingurgiter cette mixture s'il ne voulait pas tourner de l'œil.

Le goût de breuvage était amer et sa densité était telle que le jeune homme arriva tout juste à l'achever. Incroyable, l'énergie contenue dans ce volume aussi réduit. « Un " normal " aurait suffi », songea-t-il.

L'estomac ballonné comme après un repas pantagruélique Gerda poursuivait son chemin. Simple formule littéraire car en fait, il n'avait

aucune idée de l'endroit où il pouvait se rendre. Existait-il un autre sas pour rejoindre son monde d'origine? Car il redoutait de revenir vers celui qu'il avait malencontreusement accidenté. Ceux qui en assuraient la garde le reconnaîtraient et qui sait ce qu'ils étaient capables de lui faire.

Il fallait attendre, bien réfléchir à cette délicate situation, mais la réflexion vient du cerveau et non de l'estomac. Celui-ci est intraitable, il lui faut sa ration journalière de calories et Gerda n'avait pas les moyens de s'offrir un autre repas. Le mieux était donc de regagner la Maison du Travail. On lui proposerait éventuellement un boulot plus intéressant que mannequin et surtout mieux payé. Il lui fallait garder toutes ses forces jusqu'à ce qu'il trouve le sas libérateur.

Gerda fit demi-tour et retrouva son chemin sans peine. Il régnait à l'intérieur de l'établissement le même tohu-bohu et ce fut la même employée qui lui remit un nouveau jeton noir. Elle précisa toutefois que sa carte de travail n'était pas périmée, il pourrait venir la récupérer même si personne ne l'engageait. Le hasard voulut qu'il se retrouve près des deux femmes de la veille. Les deux houris vulgaires qui lui avaient fait des avances obscènes. Elles le reconnurent et commencèrent à le railler. Au moment où il allait changer d'estrade, un gros bonhomme chauve et adipeux l'agrippa par le bras.

— Tu conviens parfaitement pour un travail de 5000 kros, dit-il.

Les prix montaient. Mais évidemment on ne précisait pas quel genre de travail.

— D'accord, soupira Gerda en souhaitant ne pas se retrouver dans une vitrine.

Son inquiétude augmenta lorsque le gros type engagea aussi les deux femmes. Il présentait du sinistre, du nauséabond, mais il ne pouvait plus reculer. Trois garçons de son âge et deux autres femmes attendaient déjà dans un minibus de tôle ondulée. Gerda et les deux filles les rejoignirent.

Le bus quitta la ville. La campagne était un moutonnement rougeâtre avec çà et là quelques taches de vert, où broutaient, avides, quelques chiens à poils ras. Les véhicules les plus étranges circulaient sur la route : des voitures, des galettes à champ magnétique, mais aussi des chaises à porteurs. Ceux qui les occupaient avaient les traits bouffis de gens qui mangent trop, boivent trop, se laissent aller à tous

les excès. Ils ressemblaient à l'homme chauve. Probablement l'aristocratie, la classe patricienne de Gambo. Par contre, les porteurs étaient maigres, ce qui dénotait chez eux une malnutrition chronique.

Le bus roulait toujours. Il s'engagea dans une vaste allée de pins rouges et stoppa devant le péristyle d'une grande villa à l'antique. Un véritable château. Une sorte d'intendant vint obséquieusement saluer le chauve.

— Froum, déclara l'adipeux, tu vas me laver, parfumer et couvrir de fleurs ces superbes jeunes gens. Ils formeront un tableau vivant du plus heureux effet pour ma soirée.

— A vos ordres, grand Kimbu.

« Tiens, le personnage était encore plus important que je ne l'avais pensé, se dit Gerda. Il doit être même un des dirigeants de ce monde. Je risque d'apprendre des choses. »

Froum les mena devant une piscine dont l'eau était délicatement parfumée. Ils se déshabillèrent et se baignèrent. La fille qui s'était livrée la veille à un attouchement obscène sur Gerda s'approcha de lui.

— Tout à l'heure je te donnerai un plaisir dont tu n'as même pas l'idée.

Avant que le garçon n'ait pu répondre, elle s'éloigna en nageant vers sa copine. Gerda devint inquiet. Le travail offert allait sans doute se rapprocher de celui qu'on offrait autrefois sur Terre à de pseudo-comédiens pour tourner dans des films pornographiques. Tout son être se révoltait à cette idée. Il faut dire que si le garçon connaissait tout sur la sexualité, son savoir était purement informa-tif. En d'autres termes, il était encore vierge. A en juger par le comportement des habitants de Gambo, la chose devait être inconcevable.

Aussi devait-il être prudent sur cette question et faire très attention sur ce qu'on allait lui proposer.

Après le bain, ils furent longuement massés et parfumés puis couronnés de fleurs. Ensuite on les mena sur une terrasse qui dominait une immense pièce où se dressait une table capable d'accueillir une cinquantaine de convives. Froum leur dit d'attendre et surtout de ne rien faire avant que le maître n'eût donné le signal.

Ils s'assirent. Les femmes et les hommes ne parlaient que de stupre et d'exploits sexuels. Devant le peu d'empressement de Gerda pour se mêler à la conversation ils finirent par l'ignorer. A ce moment les invités arrivaient. Beaucoup de couples. Quelques hommes portaient de longues capes rouges, signe d'une fonction éminente, rien qu'à voir la façon dont le grand Kimbu les traitait.

Le repas commença. Un véritable festin. Au prix où étaient les restaurants, il devait se manger là pour des centaines de milliers de kros de nourriture. Si ce n'était des millions,

La boisson également était abondante. Quelques matrones aussi grasses que leurs époux ne tardèrent pas à délayer leur corsage ou ouvrir leur chemisier, dévoilant des chairs blettes et tristes. On comprenait à présent pourquoi Kimbu avait fait appel à des hétaires et à de beaux adonis. Il fit un signe vers la terrasse.

— C'est le moment, dit un des adonis en se levant nonchalamment.

La fille, qui voulait Gerda, lui chuchota à l'oreille.

— On se retrouve après, tu ne le regretteras pas, tu verras...

La phrase augmenta l'inquiétude du Terrien. Jusqu'ici il avait pensé que le travail consistait à faire des cochonneries en compagnie des filles de la terrasse. Cela lui répugnait mais enfin, elles avaient au moins l'avantage de la beauté. Or, il semblait bien qu'on l'eût payé comme chair à plaisir pour ces gros pourceaux, hommes et femmes qui s'empiffraient de viandes et de sauces.

Il n'était plus d'accord. Déjà les filles « étaient en mains », Trois se faisaient besogner à même le sol, la quatrième « celle qui voulait Gerda », donnait du plaisir à Kimbu agenouillée entre ses jambes. Une plus que quinquagénaire, énorme, aux seins affreusement gercés, se pressa contre Gerda.

— Donne-m'en, chéri, donne-m'en.

— Vous donner quoi ?

Il ne comprenait pas.

Il s'écarta légèrement car elle sentait la mangeaille, la graisse cuite

et la sueur crue. Le Terrien eut un haut-le-cœur. Il repoussa la mégère sans ménagement, quitta la salle et courut vers la piscine. Ses vêtements étaient toujours là. Il les enfila rapidement, mais soudain Froum se matérialisa devant lui. *Glounck ! !*

— Où vas-tu ?

— Je m'en vais.

— Non, tu n'es pas encore parti.

— Alors, disons que je vais partir.

— Tu as accepté un travail, tu dois l'accomplir jusqu'au bout.

— C'est au-dessus de mes forces.

— Retourne parmi les invités.

— Jamais !

— Tu sais ce qu'il en coûte à ceux qui ne remplissent pas leur contrat ?

D'une bourrade, Gerda expédia Froum dans la piscine, détala à toutes jambes et s'en fut.

CHAPITRE V

Gerda marchait sur un chemin de terre, en direction de la ville. Il commençait amèrement à regretter de s'être enfui. Au lieu d'agir en homme libre, en Terrien responsable, il aurait dû penser qu'il était en quelque sorte prisonnier de ce monde, et qu'en tout temps, en tout lieu, on a obligé les prisonniers à faire des choses plus déplaisantes.

Il y avait là « l'élite » de Gambo. La bonne attitude eût certainement été de profiter de la folie des sens de la matrone, par exemple, pour lui soutirer quelques confidences, progresser vers la liberté. Pour une question de dignité, il avait agi stupidement. A présent, il se retrouvait fugitif, traqué même et sans cette sacro-sainte carte de travail dont l'absence conduisait droit à l'U.S.T. Sigle anodin, certes, mais qui devait recouvrir une chose redoutable à en juger par les réactions des gens devant ces trois lettres étroitement accolées.

Il passa la nuit dans un fourré. Il se réveilla le lendemain matin, moulu, et constata que le repas à haute valeur énergétique avait cessé de

faire son effet. Il avait faim et se sentait las. Comme il n'avait pas un kro en poche, force lui était de regagner la ville et la Maison du Travail en espérant que l'alerte n'ait pas été donnée.

Il aperçut la ville au loin. La matinée s'avançait et le soleil tapait dur. La soif et la faim mêlées lui occasionnaient des éblouissements. Il respira un grand coup et continua sa route. Il arriva bientôt devant une petite maison blanche au toit rouge rayé de noir dans sa largeur. Il n'en pouvait plus. Au diable les risques ! Il frappa à la porte et celle-ci s'ouvrit sur un vieillard chenu et d'une maigreur squelettique. Sa barbe et ses cheveux étaient d'une longueur extravagante. Le vieux bonhomme sourit.

— Tu as frappé, et j'ai ouvert, dit-il tout heureux.

— Bonjour...

— La journée est bien belle, n'est-ce pas?

— Assurément, mais...

— Savez-vous que le Sénat doit entrer en séance en ce moment ?

— C'est possible.

— Non, non, c'est certain. Je connais la question, j'ai moi-même été sénateur pendant 10 ans. Mais j'ai dû renoncer... Mon travail, vous comprenez, mon travail. Je suis un savant, jeune homme, un grand savant... Mais, entrez, je vous en prie, entrez, ne restez pas sur le pas de la porte.

Il s'effaça pour laisser entrer Gerda. L'intérieur de la maison était délabré. Plus de meubles, juste un lit et les murs semblaient avoir été attaqués au burin.

— Voulez-vous boire quelque chose? demanda l'ancien sénateur.

— Oh, merci, ce ne sera pas de refus, accepta Gerda.

Le vieil homme prit une carafe d'eau et emplit un verre qu'il tendit ensuite à Gerda. Celui-ci le vida d'un trait. L'eau était bonne, fraîche, vraiment délicieuse.

— Je crois que je vais y arriver, vous savez, reprit le vieillard pensivement, oui, je crois que je vais y arriver.

Gerda se demandait bien à quoi, mais il n'osait pas poser la question.

— Voulez-vous un autre verre ?

— Avec grand plaisir.

— Vous avez soif, hein ?

— Enormément.

— Gardez la carafe si vous y tenez, je vous en fait cadeau. Maintenant si vous êtes fatigué...

— Je le suis, monsieur.

— Alors vous pouvez vous asseoir.

— M'asseoir? Mais où, monsieur?

— Par terre, bien sûr. Je ne reçois jamais de visite, alors je n'ai pas besoin de chaises.

Comme pour lui donner un démenti, un frappa à la porte. Deux hommes entrèrent. Des infirmiers, à en juger par leur blouse blanche.

« On vient le chercher pour le conduire à l'asile, pensa Gerda. Pauvre homme. »

Mais, à sa grande stupéfaction, les infirmiers sortirent d'une sacoche des ciseaux et une tondeuse. Ils entreprirent incontinent de raser la barbe et le crâne du vieillard. Ils enfournèrent la masse pileuse dans un sac, firent signer un bon au savant et s'en allèrent, comme ils étaient venus.

Dans le silence qui suivit, Gerda ne savait que dire.

— Les coiffeurs ont drôlement fait vite, trouva-t-il, sa carafe toujours à la main.

Le savant se renfrogna.

— Ce ne sont pas des coiffeurs, répondit-il, mais des agents de l'U.S.T. J'ai fait don de tout mon système pileux à mon pays. Je suis un bon citoyen.

— Je n'en doute pas, monsieur...

— Une belle institution, l'U.S.T., c'est pour elle que je travaille, enfin disons pour améliorer son rendement.

— Ah, bon...

— Oui j'y arriverai. Je sauverai le monde, et un jour le monde mangera à sa faim, soyez-en certain, mon jeune ami.

— Je n'en doute pas, monsieur.

— Mon nom est Zanti. Je suis professeur de génétique. Vous pensez si

je sais de quoi je parle. Ah oui, la faim, la nourriture et les matières premières indispensables à chaque citoyen. C'est un grand problème.

— Oh oui, monsieur Zanti, un très grand problème, approuva Gerda en se léchant les lèvres.

Ce que voyant, le professeur se gratta le front.

— Oui, je vois, c'est l'heure du déjeuner et je commence à avoir faim moi aussi.

Il se retourna, sembla hésiter puis se décida.

Il se dirigea vers une porte qu'il arracha de ses gonds apparemment sans effort, prit une scie électrique et en découpa un gros morceau qu'il déposa dans une sorte d'autoclave posé sur une tablette.

— Les portes ne servent à rien, dit-il au bout d'un moment. Un homme libre doit pouvoir aller où il veut sans se cacher et sans le moindre obstacle devant ses pas.

Gerda ne dit mot. Il n'avait d'yeux que pour la grosse marmite électrique à l'intérieur de laquelle se trouvait le coin de porte. Il lui sembla percevoir une sorte de bouillonnement.

— Mangeons d'abord, fit le savant, nous parlerons ensuite.

Ahuri, Gerda le vit soulever le couvercle de la marmite et en extraire le coin de porte. Celui-ci avait pris l'apparence d'une matière molle et spongieuse.

Zanti en coupa une portion qu'il tendit à Gerda et se mit à dévorer le reste à belles dents.

Ne voulant pas contrarier son hôte, le Terrien porta le bout de porte à sa bouche. Ses dents s'enfoncèrent dans une matière spongieuse, un peu craquante et dont le goût rappelait le pain de seigle. Un flash traversa son cerveau. Il revit le clochard en train de s'attaquer à la bordure du trottoir. Seigneur! cet homme ne détériorait pas le bien public, il voulait se nourrir. Ainsi, sur Gambo des matériaux utilisés pour la construction étaient comestibles ! Et leur pouvoir nutritif devait être considérable car Gerda se trouva rassasié à la quatrième bouchée.

D'un geste il balaya l'espace devant lui.

— Les meubles, vous les avez mangés n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Tous... J'ai commencé par l'armoire de ma chambre. Un goût délicieux. Mais j'ai quand même eu des ennuis avec la salle de bains, ajouta-t-il avec une grimace. Je n'arrivais pas tellement à la digérer. Il a fallu que je me mette au régime pendant quelque temps. Ah, oui, tout cela ne vaut pas un bon gigot de mouton. Il y a si longtemps que je n'en ai pas mangé. Et vous?

— Bah, non il m'est arrivé de...

Le savant sursauta :

— Quoi ? vous voulez dire que vous fréquentez les restaurants, que vous avez les moyens de vous offrir un repas de restaurant ?

— Hein... non, non ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

— Il n'y a que là que l'on peut espérer... je dis bien espérer s'offrir du gigot de mouton. Allons, allons ne plaisantez pas sur ces choses-là. Voulez-vous goûter un peu de mur ?

Le savant indiquait un mur troué comme un gruyère.

— Les murs sont très bons pour le foie, ajouta-t-il.

— Comme les carottes ?

— Navré, je ne connais pas les carottes.

Gerda soupira.

— Mais quand vous aurez fini de manger la maison que se passera-t-il ?

L'autre eut un sourire.

— J'aurai trouvé avant, rassurez-vous...

— Et vous aurez trouvé quoi ?

— Je vous ai dit que je veux sauver le monde, trouver le moyen de lui donner une « mine de nourriture ». Oui, c'est cela, une mine ! Voyez-vous, mon jeune ami, j'ai passé ma vie à chercher ce moyen. Mes confrères m'ont rejeté car mes travaux n'aboutissaient pas. J'ai continué encore et encore. A présent je touche au bout. Voulez-vous encore un peu de porte?

— Non, merci.

Le savant faisait les cent pas dans la pièce. Il semblait s'être pris au jeu de ses propres paroles.

— Notre monde manque cruellement de matières premières, ce qui nous freine pour les technologies de pointe et hypothèque notre propre survie, clamait-il. Nous ne pouvons continuer ainsi. Je l'ai dit mille fois. Nos machines archaïques datent de l'époque où on les a conçues. Certes, elles sont, depuis, soigneusement entretenues, mais nous n'avons pas les matériaux nécessaires pour en construire d'autres. Nous n'avons plus rien.

Il se mit à rire et leva la tête comme s'il prenait le ciel à témoin.

— Gambo est composé de plusieurs peuples qui, autrefois, se faisaient souvent la guerre. Et pourquoi la paix est-elle universelle aujourd'hui ? Hein, pourquoi ? Parce qu'il était devenu impossible de fabriquer des désintégrateurs et des fusées de guerre en suffisance ! Alors la paix définitive a été déclarée et les gamboiens se sont fondus en un seul peuple. Ah, mais cela ne suffit pas. Malgré les apports extérieurs notre monde vit son crépuscule. Oui, son crépuscule ! Ah ! quelle triste chose... Quelle triste chose...

Il sembla reprendre conscience de la présence de Gerda à ses côtés. Il se calma.

— Le roi est mort, prononça-t-il, tristement.

— Le roi ! Je ne vois pas...

— Erreur, mon jeune ami, le roi est mort et notre peuple est très malheureux.

— Il n'a donc pas de successeur ?

— Oui, mais il n'est pas encore connu. Voilà qui est fort ennuyeux.

Gerda se moquait bien de ce roi, mais son éducation voulait qu'il compatisse aux tourments de son bienfaiteur. Aussi baissa-t-il tristement la tête, ce qui sembla émouvoir le vieil homme qui lui posa la main sur l'épaule.

— Nous trouverons bien, ne vous inquiétez pas. En attendant, je dois me remettre à mon travail.

Gerda n'insista pas salua le savant et sortit par la seule porte de la maison demeurée intacte. Au passage il lui sembla qu'elle sentait le gigot de mouton. Mais non, ce n'était qu'une idée.

CHAPITRE VI

Au même instant, sur la Terre.

Marc et Michèle Sonberg désunirent leur bouche. Us haletaient. Mariés depuis moins de huit heures, ils étaient venus passer quelques jours dans une petite maison isolée du Sud de l'Europe, une région autrefois appelée : *Midi de la France*. L'endroit avait pour nom *Val d'enfer*, à cause des pierres déchiquetées qui l'entouraient. Un endroit sinistre mais grandiose, propre à séduire un jeune couple amoureux et épris de solitude.

Marc défit le haut de la combinaison de sa femme et lui caressa les seins. Michèle gémit et s'offrit à la caresse. Son mari la sentit se raidir contre lui. Grands Dieux, jamais ses caresses ne l'avaient mise dans un tel état. Elle était comme tétanisée dans ses bras.

— Michèle ! Michèle ! Réponds-moi !

Seuls, les yeux de la jeune femme semblaient vivants. Sonberg n'eut pas le temps de s'inquiéter plus avant. Le rayon le frappa à son tour.

Alors, deux hommes, tout de noir vêtus, pénétrèrent dans la maison. Ils s'emparèrent d'abord de la jeune femme, puis de Marc et allèrent les déposer dans une petite caverne qui s'ouvrait dans la roche, non loin de là. Le plus grand des deux toucha la paroi. Une porte camouflée dans le roc coulisssa silencieusement. La cavité ainsi découverte ressemblait à une cabine d'ascenseur. Les deux inconnus y tirèrent leurs victimes.

Doucement la porte se referma.

CHAPITRE VII

Gerda se sentait terriblement inquiet. Depuis qu'il avait pris contact avec ce monde, tout semblait avoir basculé dans une logique démente qui le glaçait. En particulier le traitement réservé à ceux qui n'avaient pas de carte de travail, aussi devait-il à tout prix trouver de l'embauche, du moins tant qu'il n'aurait pas trouvé un sas interdimensionnel qui le renverrait sur la Terre.

Plongé dans ses réflexions, il atteignit les faubourgs de la ville. Une rue le mena dans une autre, puis dans une autre encore, et il finit par déboucher sur une place. Et sur cette place, en face de lui, se dressait ce qui lui sembla être une cathédrale. Les pierres en étaient noires et les trois portails monumentaux rouges. Ces deux couleurs lui firent comprendre qu'il se trouvait devant un des lieux du culte de la divinité adorée sur Gambo.

Il s'approcha et regarda. Les sculptures de pierres ornant l'édifice étaient tout particulièrement hideuses, monstres aux yeux proéminents et à la mâchoire terrible, visages quasi humains défigurés par la laideur. Il y avait même des fresques mettant en scène des personnages normaux mais se livrant à des orgies d'une obscénité incroyable.

Il remarqua aussi que beaucoup de gens attendaient leur tour de pénétrer dans la cathédrale, portant un récipient, qui une assiette en fer, qui une gamelle ou un gobelet de plastique. Peut-être distribuait-on de la nourriture ? Vu le prix prohibitif des aliments, cela n'aurait rien eu d'étonnant et il se souvint que seuls les riches comme Kimbu pouvaient se payer un repas normal. C'est pourquoi au lieu de passer son chemin il se mêla à la foule. Celle-ci était extrêmement composite. On y voyait des jeunes filles et des vieilles filles et aussi des vieillards de tous âges, des hommes vigoureux, d'autres qui ne l'étaient pas et d'autres encore qui avaient dû l'être.

Et tout ce monde parlait haut et fort, dégageant une impression de vulgarité, de méchanceté, de fourberie. Les sourires des filles ressemblaient à des invites de catins, les yeux rougis des vieillards

brillaient de méchanceté, les mégères s'apostrophaient bruyamment et plusieurs hommes en vinrent aux mains pour une question de place dans la file. Personne ne tenta de les séparer. Au contraire, la foule se mit à vociférer, couvrant les combattants de quolibets ou d'encouragements selon leur comportement et leur cœur à l'ouvrage.

Un colosse à face de brute projeta un tout jeune homme sur le sol. L'autre resta inanimé. Mais cela ne calma pas la fureur de son antagoniste qui se mit à le bourrer de coups de pied. Au dernier coup, on entendit le crâne qui se brisait. Le colosse éclata de rire et rentra dans le rang.

Gerda était comme pétrifié devant pareille cruauté, et au milieu de son trouble il vit apparaître un fourgon de l'U.S.T. Deux employés en descendirent, firent la moue devant l'état du cadavre et s'emparèrent chacun d'un croc d'acier avec lequel ils harponnèrent le corps et le hissèrent dans le fourgon. Après quoi, ils refermèrent les portes et s'en allèrent.

Cette banalisation de l'horreur parut à Gerda le comble de l'abomination. Décidément, ici, la vie comptait peu. Cela expliquait peut-être ce manque de communication entre les gens que Gerda avait remarqué depuis son arrivée sur Gambo. Votre interlocuteur était peut-être votre futur assassin, alors pourquoi l'aider? Pourquoi se montrer aimable ?

Pendant qu'il réfléchissait, la file avait avancé. Gerda pénétra dans la cathédrale. La voûte était immense et sombre. Des torches fichées dans les murs diffusaient une lumière rougeâtre. Pas de bancs pour les fidèles, ni de statues. Le culte, si culte il y avait, se célébrait debout.

Dans le fond il aperçut ce qui lui parut être un groupe de prêtres, cinq ou six hommes vêtus de longues robes rouges à collierette noire. Ils entouraient une sorte de chaudron suspendu au-dessus d'un feu vif. Chaque arrivant tendait son récipient à un prêtre qui le lui remplissait au moyen d'une louche plongée dans le chaudron. Un fait intriguait Gerda. Le chaudron n'était pas très grand tout au plus s'il devait contenir une centaine de litres... *et pas mal de gens étaient déjà passés.* Comment se pouvait-il ?

Son tour allait bientôt venir : il ne restait plus que trois personnes devant lui. Ce qui l'ennuyait le plus était qu'il n'avait rien pour recevoir sa soupe. Or, il avait faim, et à en juger par les mimiques de ceux qui étaient déjà servis, le liquide devait être drôlement fameux.

Son tour arriva. Il se trouva brusquement devant les prêtres et perçut une odeur étrange, un parfum sulfureux, un peu écœurant.

— Où est ton récipient? interrogea un des prêtres d'une voix sourde.

— Je n'en ai pas... Je suis nouveau et...

Il n'avait trouvé rien d'autre à dire que cette pauvreté et il le regrettait amèrement. Sans doute allait-on l'arrêter, appeler la poliflic, pire peut-être. Le prêtre darda sur lui un regard brûlant.

— Tu viens de chez les bons ? questionna-t-il.

Gerda ne comprit pas, mais il sentit que la

question recelait un échappatoire.

— Oui, dit-il.

Le prêtre lui saisit l'épaule.

— Tes yeux se sont enfin ouverts et tu viens à nous. Tu as laissé ces misérables moutons à leurs radotages stupides. C'est bien cela?

— Oui... oui.

— Alors, je vais te montrer.

Ce disant, il souleva le couvercle du chaudron. Gerda se pencha, mais en même temps une horreur innommable l'envahit de la tête aux pieds. Ce n'était pas de la soupe qui mijotait au fond du chaudron mais un diable. Rouge, les cornes effilées, la queue longue et terminée par un dard, il ricanait. Ses yeux se posèrent sur Gerda et ce dernier y lut une cruauté inhumaine, un regard d'une férocité telle qu'elle le poursuivrait jusqu'à son dernier jour. Il recula en titubant. Le prêtre avait reposé le couvercle sur la marmite et le contemplait fixement.

— Je ne puis, balbutia Gerda en reculant, je ne puis...

— Alors, va rejoindre les bons avant qu'on ne te fasse un mauvais parti ! cracha le prêtre. Sors!

Ceux qui attendaient leur tour grondèrent. Certains s'approchèrent

de lui, menaçants. Le Terrien reprit suffisamment de lucidité pour réaliser que sa vie était en jeu. Il s'enfuit, mais personne ne le poursuivit. Ces gens avaient sans doute peur de perdre leur tour.

Il se retrouva dans une rue, derrière la cathédrale, et cette rue le conduisit devant une autre cathédrale. Il sursauta. Était-il le jouet d'une hallucination ou bien venait-il de tomber dans un piège diabolique ?

Pourtant cette cathédrale était différente de la première. D'abord elle était plus petite. En fait, c'était plutôt une église. La croix surmontant son frontispice ne trompait pas. Une croix comme il en avait déjà vu sur Terre et il en conclut que là où il y avait le diable il devait y avoir aussi Dieu. Mais ici les rôles semblaient renversés. Visiblement, Satan avait triomphé. Devant cette église : personne, rien ! Gerda allait passer son chemin lorsqu'une voix l'interpella.

— Je vous en prie... je vous en prie... entrez... entrez... mais entrez donc.

Il se retourna et quelle ne fut pas sa surprise de reconnaître la jeune fille que les poliflics avaient grossièrement bousculée. Elle avait troqué sa robe pour un chemisier bleu ciel et une jupe blanche, mais aucun doute n'était possible, c'était bien elle. A part le professeur, c'était la première fois que Gerda rencontrait quelqu'un d'aimable sur Gambo. Il s'approcha.

— Puis-je vous être utile ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je vois dans vos yeux que le mal n'a pas encore pris possession de votre âme malgré vos pratiques sacrilèges.

— Sacrilège, moi ?

— Sans doute. Ne venez-vous pas de la maison du diable ?

— En effet, mais j'ignorais que le diable y tenait table ouverte. Je suis entré simplement parce que j'avais faim. Mais le menu m'a coupé l'appétit.

— Alors, entrez, mon ami.

Il suivit la jeune fille à l'intérieur de l'église. Elle était identique à celles qu'il avait pu voir sur Terre, sauf que, devant l'autel, se trouvait également un chaudron au-dessus d'un feu. Et voilà que ça recommençait ! Un vieux prêtre à la soutane blanche, usée, semblait attendre des fidèles qui ne venaient pas.

— C'est triste, n'est-ce pas ? dit-il, mon troupeau diminue chaque jour. Le Malin est en train de conquérir définitivement Gambo sans que le Seigneur daigne lever le petit doigt pour épargner ses brebis. Que ta volonté soit faite, Seigneur, et loué soit ton nom. Mais restaure-toi, mon fils.

Il tendit au Terrien une écuelle en bois.

Echaudé par sa toute récente expérience, Gerda ne voulut pas boire sans voir ce qu'il buvait. Il demanda au prêtre de soulever le couvercle.

— Heureux ceux qui croient sans voir, psalmodia le prêtre.

Néanmoins, il s'exécuta.

Un angelot d'une beauté surnaturelle bouillait dans le fond du chaudron. Ses ailes diaphanes repliées, il semblait dormir. Pour aussi idyllique qu'elle soit, la vision ne poussa pas Gerda à goûter la « soupe d'ange ». Il le déclara tout net au vieillard.

— J'ai refusé la soupe du diable, je ne goûterai pas davantage celle-ci. Non, je regrette, c'est au-dessus de mes forces...

Puis :

— Ecoutez, il faut que je vous explique... Je ne suis pas...

Le prêtre se signa.

— La loi est formelle, coupa-t-il. Elle nous interdit de nous occuper des affaires d'autrui. Nous sommes tolérés par les suppôts de Satan et si nous désobéissions, ils fermentaient nos églises.

— Mais c'est un monde de fous ! s'emporta Gerda.

— En effet, il est devenu bien fou depuis que le diable y est maître.

Mais, fais confiance au Seigneur, il t'aidera. Il n'abandonne pas les justes.

— Ah oui, qu'il m'aide avant que je perde totalement la raison !

— Le Seigneur te guidera, mon fils, fais-lui confiance.

— Oui, oui, et qui lui fait confiance, ici?

Gerda désignait l'entrée. Personne ne la franchissait. Toujours personne.

— Je devine tes pensées, soupira le prêtre. Beaucoup de personnes se pressent à la soupe du diable, alors qu'ici... Sans doute a-t-elle un goût qui leur plaît et leur fait-elle accomplir des actes qui leur plaisent. Le mal est toujours plus tentant que le bien. Il est plus facile d'être méchant que bon, et plus facile aussi d'oublier dans la débauche et la corruption combien notre monde est malade. Nous voulons simplement que l'homme soit responsable devant lui-même et devant son Créateur. Il est bien plus agréable de se laisser aller aux délices de l'irresponsabilité. Mais je t'en ai trop dit, Satan est là qui nous écoute. Adieu, mon fils, que Dieu soit avec toi.

CHAPITRE VIII

Gerda quitta l'église. La nuit tombait, il ne savait où aller. Retourner chez le professeur était risqué. Les contrôles nocturnes de la poli-flic étaient peut-être plus fréquents et il n'avait toujours pas de carte de travail. Il lui fallait impérativement trouver une cachette sûre pour la nuit. Il sentit soudain une présence à ses côtés. Il se retourna : c'était la jeune fille blanche et bleue.

— Vous semblez inquiet, lui dit-elle.

— C'est que je ne sais où aller.

— Appelez-moi ma sœur. Avez-vous votre carte de travail ?

— Non, ma sœur.

— Dans ce cas évidemment vous risquez gros.

Elle soupira.

— Qu'allez-vous faire ?

— Essayez de trouver une retraite sûre.

— Il n'y en a pas.

— Merci pour l'encouragement.

— C'est la vérité et je regrette de ne pouvoir parler davantage. Nos croyances nous imposent la charité et l'amour du prochain, aussi je vais vous indiquer une retraite sûre.

— Vraiment! Je vous écoute...

— Appelez-moi ma sœur.

— Eh bien, je vous écoute, ma sœur.

— Chez moi, tout simplement.

— Vous vivez seule ?

— Pourquoi me demandez-vous cela? Auriez-vous de mauvaises intentions ?

— Je ne vois pas quelles mauvaises intentions je pourrais avoir envers quelqu'un qui me sauve probablement la vie.

La jeune créature se radoucit.

— Sachez que je vais me marier prochainement avec un garçon de bonne condition. Mais en attendant que la cérémonie soit célébrée je vis seule. Notre religion nous défend d'avoir des rapports avec un homme hors mariage.

Elle sourit devant son embarras.

— Mon devoir de croyante est de recevoir sous mon toit l'étranger qui a faim, poursuivait-elle. Au fait je m'appelle Vanka. Et vous?

— Gerda.

— Bienvenue sur Gambo, Gerda.

— Je n'ai pas eu cette impression jusqu'à présent, mais vos paroles me font bigrement plaisir. Vous êtes quelqu'un de bien... ma sœur...

Il lui sembla voir la jeune fille rougir. Mais la nuit était trop sombre à présent pour qu'il en soit sûr. La hauteur en moins et les gargouilles en plus, l'immeuble de Vanka ressemblait étonnamment à celui qu'il avait visité — pour son malheur — avant de se retrouver sur Gambo.

L'appartement se composait d'une entrée, d'une pièce qui sur Terre aurait été la cuisine mais qui, là, ne comportait qu'une immense baignoire, une chambre et des W.-C.-lavabo. « Je comprends qu'ils n'aient pas de cuisine puisqu'ils n'ont rien à faire cuire, songea Gerda. Mais pourquoi une aussi grande baignoire ? Et qu'allons-nous manger ? J'espère qu'elle ne va pas me servir de la soupe d'Ange. »

— Ça vous plaît ? interrogea Vanka.

A part un lit, deux chaises et une table, l'appartement était complètement nu. Pas même une décoration sur les murs. Mais c'était la baignoire qui intriguait Gerda. Il la désigna du doigt.

— Pourquoi une baignoire aussi vaste? demanda- t-il.

— Appelez-moi ma sœur.

— Ma sœur, pourquoi une baignoire aussi vaste?

— Notre religion nous enseigne la pureté du corps avec celle de l'esprit, dit-elle. C'est pourquoi nous nous immergeons plusieurs fois par jour. Je vais d'ailleurs prendre un bain immédiatement et je vous demanderai d'en faire autant.

— Quoi ? Ensemble ?

— Nos corps sont un don de Dieu. Il n'est pas interdit de les contempler. Le péché vient de ce que Satan met dans notre esprit. Vous n'êtes pas un disciple du Malin, donc je ne risque rien.

Gerda fut désarmé par cette étrange logique. Il regarda, stupéfait, Vanka ouvrir son chemisier, découvrant deux seins petits et ronds à la pointe rose. Elle l'enleva et le rangea soigneusement sur le dossier d'une chaise. La jupe suivit le même chemin. Elle ne portait pas de sous-vêtements. Gerda lui en fit la remarque, tandis qu'elle lui tournait le dos.

— Ce sont les filles du diable qui portent des dessous en dentelle, pour mieux aguicher les hommes, renvoya-t-elle. Dieu nous a permis de nous couvrir quand nous avons froid, c'est tout.

Le naturel de Vanka confinait presque à l'impudeur la plus totale. Elle entra dans la baignoire et commença à se frotter vigoureusement.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? Venez!

Surmontant sa gêne, Gerda se déshabilla.

N'eût été la présence de la fille il se serait cru à la Maison du Travail lorsqu'on l'exposait nu, comme un animal, pour être remarqué par un

éventuel employeur. Si le jeune homme avait mémorisé tout ce qu'il fallait savoir sur la sexualité, aucune occasion ne lui avait été offerte pour passer à l'acte. En vieux Terrien, on aurait dit qu'il était puceau.

Son père avait toujours refusé qu'il fréquente des jeunes filles. « J'ai peur que tu aimes, disait-il. Et si tu aimes, ta compagne te demandera de faire souche. Or, tu ne le dois pas. Pas encore du moins. » Le jeune homme n'avait jamais compris pourquoi. Néanmoins il lui arrivait de plus en plus fréquemment de faire des rêves érotiques et il trouvait l'interdiction de son père bien lourde et contraignante. La vue de Vanka si belle dans sa baignoire lui fait craindre un émoi incontrôlable qui la choquerait et elle se méprendrait sur ses intentions. Il se laissa glisser dans la baignoire et se tint le plus loin possible de la blanche et bleue.

— Venez, je vais vous lavez le dos, dit-elle.

Et allez donc !

— Non, j'y arriverai bien tout seul, allez...

— Et comment ? Ne soyez pas idiot, venez.

Il s'approcha. Les mains de Vanka étaient

douces. Elles caressaient sa peau comme un onguent magique. Ce qu'il redoutait arriva : il eut une subite érection. Vanka ne se fâcha pas, au contraire elle déclara dans un grand rire.

— Dieu nous aurait donné sa bénédiction si je n'avais pas rencontré Ionko, mon futur mari, murmura-t-elle dans une profonde émotion. Mon corps s'accorde au vôtre et votre membre brûle d'y déposer la semence de vie. Tout cela est merveilleux.

— Je suis confus... Je... Et ne croyez surtout pas que...

Mais elle ne l'écoutait pas.

— Le Seigneur a créé l'amour pour que nous assurions notre descendance, poursuivait-elle. Dans sa grande bonté, il nous a aussi permis de nous aimer. Qu'y a-t-il de choquant à cela ?

Et tout en le savonnant elle poursuivait :

— Les disciples de Satan s'accouplent comme des bêtes, pour le plaisir, avec n'importe qui. Ils se vautrent dans le stupre et la luxure. Chez eux vous ne trouverez pas de baignoire comme ici. Ils se lavent quand ils y pensent, et les odeurs les plus sanieuses ne les rebutent pas. Le diable est sale, ne l'oubliez pas.

Gerba se souvint de l'odeur que dégageait la fille sur l'estrade et celle, épouvantable, de la matrone qui avait voulu le violer.

Vanka le lava soigneusement sur tout le corps, y compris le sexe. Et pourtant même le puritain le plus farouche n'aurait décelé la moindre lascivité dans ses gestes, ni le moindre désir dans ses yeux. Gerda néanmoins fut bien content que cela finisse. La tension sexuelle devenait pour lui intolérable.

Mais voilà que la fille s'était redressée dans l'immense baignoire et Gerda eut un coup au cœur. A l'entrecuisse son bas-ventre était lisse, *pas de pubis*, pas le moindre renflement, aucune pilosité, rien qu'une peau tendue comme une peau de tambour.

Elle parlait de sexe, elle parlait de... Mais où était-ce ? Enfin, quoi, il fallait bien que *cela* soit quelque part ! Il la balaya du regard, de la tête aux pieds, des pieds à la tête, côté pile, côté face, mais il ne voyait rien, à part la bouche et l'anus. Non, c'était impossible. Alors, où ? Sous les bras ? Sous les pieds ? Derrière les oreilles ? Sa tension tomba d'un coup et il en fut soulagé.

Séché, rhabillé, il s'assit devant la table comme Vanka le lui demandait. Elle alla à un placard dissimulé dans le mur et l'ouvrit. Elle en sortit deux boîtes de conserve à auto-ouverture. Gerda lut : « Repas haute valeur énergétique. » C'était la même mixture qu'il avait ingurgitée au distributeur automatique.

— Je ne savais pas qu'on pouvait les trouver dans le commerce.

— On ne les trouve pas. La nourriture fait partie de mon salaire.

— Ah ! Et où travaillez-vous ?

— Appelez-moi ma sœur.

— Et où travaillez-vous, ma sœur ?

— A l'U.S.T.

Gerda tressaillit. Il n'aurait jamais pensé qu'un membre de la secte des « bons » travaille pour cette sinistre institution. Encore qu'il ne savait pas en quoi elle était sinistre.

— Je suis surpris.

— Par quoi ? interrogea-t-elle.

— Par le lieu de votre travail..., ma sœur.

— Vous connaissez l'U.S.T. ?

— Non, mais j'ai le sentiment qu'il s'y passe des choses terribles.

— Je n'ai pas à vous répondre, mais sachez que l'U.S.T. est vitale pour la survie de notre monde, je dis bien vitale.

Gerda n'était pas convaincu. Ce qu'il avait vu lui flanquait une trouille bleue de ce sigle.

— Je travaille à la comptabilité et je suis bien avec un directeur adjoint du personnel. C'est un suppôt du diable mais il est amoureux de moi. Il est persuadé qu'il arrivera à me séduire. Je le décourage en évitant de le braquer contre moi. Je pourrai facilement lui parler de vous. L'U.S.T. garantit la stabilité de l'emploi et votre carte de travail est permanente. Vous pourriez continuer vos recherches durant vos loisirs, sans vous inquiéter de tomber entre les mains de la poliflic.

Gerda reconnut la justesse de l'argument.

— Et vous pensez qu'ils m'embaucheront, moi ?

Elle fronça les sourcils.

— Mais pourquoi pas vous ? Qu'y a-t-il ?

— C'est ce que j'essayais d'expliquer à votre prêtre, se soulagea Gerda, je ne suis pas de votre monde. Je viens d'ailleurs.

— D'ailleurs ?

— Oui, de la Terre.

— La Terre ?

— C'est une planète comme la vôtre, comme...

— Oui, je sais, je suis au courant. Mais comment êtes-vous venu ?

Gerda lui faisait confiance, même s'il ne comprenait toujours pas où se trouvait son sexe. Elle appartenait aux « bons » et cela lui suffisait. Avec elle il se sentait en sécurité.

Il lui relata son histoire en quelques mots et savoura en lui-même tout l'intérêt qu'elle portait à chacun de ses mots. Un instant elle parut réfléchir, puis :

— Il vient ici des gens qui appartiennent à d'autres mondes parallèles et cela pour diverses raisons. Certains ont fui leur pays pour des motifs qui nous importent peu. A ces gens on ne pose pas de questions. Le seul ennui pour eux c'est la carte de travail. On ne badine pas avec ça.

Et elle ajouta sur un ton confidentiel :

— Moi-même, je vous l'avoue, je ne suis pas de Gambo. Je viens de Xark. Je suis une Xarkienne.

Une Xarkienne ! Ainsi donc Vanka était une extra-gambienne ! Une créature d'un autre monde. C'était certainement là la raison qui faisait qu'elle n'avait pas son sexe placé... normalement. Mais alors, où ?

Il refusa d'approfondir cette question, une question il en était certain, qui le hanterait jusqu'à la fin de ses jours.

— Alors, disait Vanka au milieu de son trouble, que décidez-vous ?

Gerda comprit qu'il ne devait pas refuser la chance qu'elle lui offrait.

— D'accord, dit-il, comme ça je vous devrai deux fois la vie, ma sœur.

— Je ne fais qu'appliquer les commandements de Dieu, mon frère. A présent mangeons.

Ils avalèrent le contenu de leur boîte. Après le repas ils bavardèrent un moment, mais jamais Vanka n'aborda un sujet qui aurait pu lui permettre de comprendre ce qui se passait exactement sur Gambo. Tout cela prenait figure de cauchemar. Ah, comme il aurait aimé se réveiller chez lui, sur la Terre et retrouver le chaud sourire de son père. Mais son père était mort et il se trouvait sur Gambo. Seul, le sourire de Vanka était chaud et sincère.

— A présent il est temps d'aller au lit, dit la jeune blanche et bleue.

Elle se déshabilla sans plus de façon et se coucha. Gerda fit de même.

CHAPITRE IX

Il y avait un silence d'attente, d'attente d'attente. Gerda se dressa sur son séant, pâle, le visage crispé, la peau hérissée. Une idée se fraya un chemin dans son esprit embrumé : la poliflic l'avait repéré et venait le chercher pour le conduire à l'U.S.T. Pas pour y travailler, mais « en client ». Vanka, l'air inquiet, était déjà debout.

Des coups violents frappés à la porte réveillèrent Gerda en sursaut. Il se dressa sur son séant, pâle, le visage crispé, la peau hérissée. Une idée se fraya un chemin dans son esprit embrumé : la poliflic l'avait repéré et venait le chercher pour le conduire à l'U.S.T. Pas pour y travailler, mais « en client ». Vanka, l'air inquiet, était déjà debout.

— C'est la poliflic ? interrogea le Terrien.

— Non, c'est Chom.

— Qui est Chom ?

— Mon fiancé.

Et badamoum ! l'affaire se compliquait. Même si celui-ci n'était pas jaloux, il trouverait quand même étrange de voir sa future femme au lit avec un autre homme. Lit que cette dernière lui refusait catégoriquement pour cause de religion. Et patatras ! Pourtant le fait en lui-même était moins grave que l'arrivée de la poliflic.

Gerda sauta du lit et s'habilla rapidement. Il prit une profonde inspiration et poussa la porte de la chambre. Vanka, le teint cireux, parlait avec un jeune homme, blond, au visage avenant et sympathique. Le couple leva la tête à l'entrée du Terrien.

— Au fait, je ne t'ai pas dit, déclara Vanka, j'ai recueilli Gerda ici. Il n'a pas de carte de travail et ne savait pas où aller.

Chom prit un air compatissant.

— Tu as très bien fait. Notre religion nous enseigne l'amour du prochain.

Un tremblement spasmodique agitait sa lèvre supérieure. Gerda n'eut pas le temps de s'extasier sur la confiance extraordinaire que se

manifestaient cet homme et cette femme, déjà Chom enchaînait :

— Hélas, à présent, je suis comme vous, moi aussi. Je n'ai plus de carte de travail.

Il raconta son histoire. Ingénieur participant au programme de construction d'une nouvelle fusée, il venait d'être brutalement licencié, les matières premières permettant la construction en série des engins faisant défaut. Sa situation était d'autant plus dramatique que, fonctionnaire royal de Gambo, il ne pouvait travailler que dans le secteur public. Il ne lui restait comme choix que l'armée, le poliflic... et l'U.S.T. Ses croyances lui interdisant toute violence à l'égard d'autrui, il ne pouvait -être question de devenir soldat ou poliflic...

— Je comprends très bien, soupira Gerda. Votre fiancée m'avait proposé d'appuyer ma candidature à l'U.S.T.

— Appelez-la ma sœur, appuya Chom.

— Oui, votre sœur.

— Mais-non...

— Ah ! pardon ! s'embrouilla Gerda en soufflant comme un damné. Pardon, mon frère...

— Mais je ne suis pas votre frère ! Bon, ce n'est pas grave. Vous disiez donc ?

— Je disais qu'avec de bonnes chances d'aboutir, voilà qui va vous tirer d'affaire.

— En prenant votre place ?

— Evidemment.

— Il n'en est pas question, je...

— Je sais, vous allez encore mettre en avant votre religion. Je n'ai peut-être pas vos croyances mais je possède le sens de l'honneur. Jamais je ne pourrai me regarder en face en songeant que Vanka m'a accueilli avec tant de chaleur en condamnant son futur mari. Ma décision est irrévocable, cher monsieur. Je refuserai le poste si vous

passiez outre.

Les traces d'une grande émotion se lurent sur les traits du couple. Vanka vint embrasser le Terrien en lui disant que ses croyances étaient, quoi qu'il en pense, identiques aux leurs puisqu'elles le poussaient vers le bien. Elle voyait dans cette épreuve la main du démon, mais, affirma-t-elle, Dieu était plus fort que le diable et il ne permettrait pas que Gerda soit capturé par la poliflic. Elle parlerait donc pour Chom et le Terrien. La providence ferait le reste. Gerda accepta avec gratitude. Vanka lui conseilla alors de se rendre à la Maison du Travail avec Chom, l'acceptation de candidature tomberait sur l'ordinateur, ils devaient avoir confiance.

Au moment de se séparer, Vanka remit à Chom sa carte de travail. Le jeune homme refusa avec énergie.

— Tu es folle, ma sœur !

— Je ne veux pas te perdre, mon frère, et je pense que Gerda me pardonnera de la remettre à toi plutôt qu'à lui. C'est un péché que de donner une préférence, mais je ne risque rien. Je suis connue à l'U.S.T. On ne me demande ma carte que lors des contrôles et le dernier a eu lieu il y a trois jours. Je la récupérerai ce soir. A ce moment tu auras la tienne, Gerda aussi, j'espère. Profites-en pour ouvrir la route à notre frère.

— Dieu me pardonne mais je crois que tu m'aimes encore plus que je ne t'aime, souffla Chom en essayant un sanglot. Ah, pourquoi Pourquoi ?

— Ne blasphème pas et fais comme j'ai dit. A ce soir.

Elle disparut. Chom se tourna vers Gerda, après avoir essuyé sa larme.

— Je vais marcher un peu en avant de vous, dit-il. De cette façon si nous tombons sur un contrôle avant d'arriver à la Maison du Travail, vous aurez le temps de prendre l'escampette.

— La poudre ? questionna Gerda.

Chom sortit de sa poche un petit sachet rempli d'une poudre fine, très fine et la lui tendit. Gerda pensa qu'il s'agissait probablement d'un

échantillon de cette fameuse poudre d'escampette dont on lui avait parlé à maintes reprises et qui facilitait, disait-on, toute fuite devant tel ou tel danger.

Il empocha le sachet, se sentit plus rassuré et ils sortirent.

Ils ne rencontrèrent aucun contrôle. Au lieu de se rendre sur les sinistres estrades, pleines de gens nus, Chom alla directement à un guichet marqué U.S.T. Gerda le suivit.

H expliqua qu'ils attendaient une réponse d'une demande d'emploi à l'U.S.T. L'employé les fit asseoir sur un banc où trois autres personnes attendaient déjà. Dans l'heure qui suivit, il en vint encore cinq autres. Sur les estrades le marché de chair humaine battait son plein. Des gens se déshabillaient tristement, puis se rhabillaient soulagés lorsqu'ils avaient trouvé un employeur. Gerda reconnut la fille « qui voulait lui faire des choses. Décidément elle n'arriverait jamais à trouver un travail de longue durée, celle-là. Il la vit repartir au bras d'un vieillard majestueux aux cheveux de neige entrecoupés de glaçons. Chom lui indiqua que le personnage était un sénateur. Un des pires suppôts de Satan de Gambo, qui avait élevé la débauche en institution.

Sénateurs, ministres, hommes politiques, pour lui tous ces gens étaient des suppôts de Satan, pour promettre, et ensuite tromper l'honorable mais trop crédule citoyen.

CHAPITRE X

La matinée et une bonne partie de l'après-midi passèrent, l'une après l'autre. Une vingtaine de personnes attendaient sur le banc. Soudain l'employé passa la tête hors de son guichet.

— Chom, appela-t-il.

— C'est moi, répondit le fiancé de Vanka en se levant.

— Vous avez de la chance, une vacance vient de se produire à l'U.S.T. et vous figurez en tête de liste pour la combler.

Il s'interrompit car le télex se mettait à nouveau à crépiter. Il déchira le message.

— Gerda !

Le Terrien s'avança à son tour.

— Vous êtes également engagé à l'U.S.T. Votre nom clôt les demandes en personnel pour l'U.S.T.

Des murmures de déception se firent entendre sur le banc. Chacun était venu avec la conviction qu'il avait un appui suffisant pour figurer sur la liste des emplois. L'échec les fauchait comme des condamnés à mort voyant leur grâce refusée.

L'employé demanda à Chom et Gerda de passer derrière le guichet.

— Votre service prend effet immédiatement, déclara-t-il. Je vais vous établir votre carte de travail.

Et c'est ainsi que Gerda apprit qu'il allait travailler aux ateliers et Chom à la comptabilité.

— Je suis ravi ! s'exclama le Terrien. Ainsi tu seras plus près de Vanka

!

Chom était radieux.

— Quel nom avez-vous dit? interrogea l'employé.

— Vanka, c'est ma fiancée.

— C'était ! ricana l'homme.

Chom devint livide.

— Que voulez-vous dire ?

A en juger par son air sournois et sa lippe cruelle l'employé se révélait comme un fervent consommateur de la « soupe du diable ». La suite de ses propos le confirma.

— Le contrôle m'ordonne de rayer de la liste des travailleurs de l'U.S.T., une certaine Vanka qui n'a pu présenter sa carte de travail lors d'un contrôle surprise. C'est vous qui la remplacez. Allez ne faites pas cette tête, vous trouverez plus facilement une femme que du travail. Elle vous a rendu un sacré service en se faisant piquer.

Le sang qui s'était complètement retiré du visage de Chom, revint d'un coup, au grand galop. Son faciès, à présent rouge brique, se déforma de rage. La démence se lisait dans ses yeux brillants. D'un élan irraisonné il se jeta sur l'employé et le saisit par le cou. Choqué lui aussi par l'horrible nouvelle, Gerda retrouva suffisamment de lucidité pour tenter de séparer les deux antagonistes. Peine perdue, la fureur avait décuplé les forces de Chom. L'employé mourrait, le cou broyé par la colère sauvage du fiancé de Vanka. Un remue-ménage se produisit. Quelqu'un avait dû déclencher l'alarme car deux poliflics certainement tirés du lit, rien qu'à voir leur tête encore toute gonflée de sommeil, firent irruption lasers en main.

— Lâche cet homme, toi !

On retrouvait là tout l'héroïsme, toute la dévotion administrative d'une engeance entièrement dévouée à l'humanité. Le devoir avant tout ! C'était sublime, shakespearien !

Dans un état second, Chom continuait à tordre le cou du cadavre.

Une fois d'un côté, une fois de l'autre. Un rayon fulgura du pistolver d'un poliflic, frappant le jeune homme et sa victime de plein fouet.

Le second poliflic leva son arme en direction de Gerda, mais un employé s'interposa de justesse.

— Lui n'y est pour rien, clama-t-il. On est en train de lui établir sa carte de travail.

Lui aussi était sublime... héroïque, cornélien.

Le poliflic rengaina son arme et alla rejoindre son collègue. Us se penchèrent sur l'employé :

— Mort, déclara le premier poliflic, il l'a étranglé.

— Dans ce cas, tu connais la loi, répliqua son équipier.

Ce dernier hocha la tête et sortit de sa poche une sorte de tube en acier. Il fit signe à Gerda et à deux autres employés.

— Vous me servirez de témoins ! lança-t-il.

Les autres opinèrent. Seul le Terrien ne dit

rien. Le poliflic introduisit une pointe d'acier dans le cylindre. En fait l'engin rappelait un peu le pistolver utilisé autrefois sur Terre pour tuer les animaux de boucherie. Il appuya le cylindre sur le front de Chom dont les yeux grands ouverts indiquaient qu'il voyait et comprenait tout ce qui se passait et pressa un bouton. La pointe traversa le crâne du fiancé de Vanka qui mourut instantanément.

La cruauté inouïe de cette exécution sommaire enleva à Gerda la force même de s'indigner. Il se souvint du combat à mort qui avait opposé les deux individus devant la cathédrale. Même insensibilité, même joie sadique des spectateurs. Personne ne faisait plus attention aux deux corps étendus sur le plancher.

L'employé, qui était intervenu en faveur de Gerda, ou plutôt qui avait appliqué le règlement interdisant de tuer un individu possédant sa carte de travail, invita le Terrien à le suivre pour lui établir ses papiers. Cela fut bref. L'administration de Gambo n'était point tatillonne. C'était bien là sa seule qualité.

Le préposé ordonna à Gerda de rallier l'U.S.T. immédiatement, mais un des poliflics s'interposa.

— Il n'a qu'à rentrer avec le fourgon, dit-il.

Et le fourgon partit.

Le conducteur du fourgon chantonnait, son aide se curait les dents avec un clou qu'il avait retiré de sa jambe de bois. Coincé contre la portière droite, Gerda ne pipait mot. Il songeait au monceau de cadavres empilés à l'arrière et parmi eux, celui de Chom. Ayant fini de se récurer les molaires, l'aide se tourna vers le Terrien.

— Le roi est mort, dit-il d'un air triste.

— Oui, je sais, répondit Gerda.

— C'est embêtant, très embêtant... Ah, quel malheur, quel malheur.

Il soupira, puis regarda Gerda avec insistance.

— Alors, comme ça tu vas bosser avec nous, reprit-il.

— Aux ateliers.

L'autre émit un léger sifflement.

— Oh là là, c'est dur. Et puis le « Rouge » est pas commode.

— Le Rouge ?

— C'est le directeur de production. Il vient d'Ankala, le satellite du Gambo. Mais tu auras

tout le temps de faire sa connaissance. Tu es terrien à ce qu'on m'a dit ?

— Oui.

— Tu en trouveras d'autres à l'U.S.T., sauf qu'eux, ils ne sont pas employés.

Il partit d'un rire énorme et le conducteur cessa de chanter pour

partager sa bruyante hilarité. Gerda avait enregistré l'information. Il allait retrouver des compatriotes. Mais pourquoi ce fait déclenchait-il le rire de ces deux abrutis ?

Trop de questions... trop d'émotions... trop de peine aussi... il n'était pas en état de réfléchir. De toute façon il n'allait pas tarder à être fixé.

* **

L'U.S.T. s'étendait derrière une colline, pas très loin de la maison du professeur Zanti. Une série de longs bâtiments parallélépipédiques et un autre fongoïde, de dimension plus modeste : les bureaux. A l'entrée on pouvait lire : « Usine Spéciale de Traitement. »

Ainsi donc ce signe terrible cachait une raison sociale des plus banales et anodines. Traitement? Mais traitement de quoi? Gerda le savait, bien sûr, mais il refusait encore de se l'avouer.

Le fourgon pénétra dans une grande cour bitumée, il y avait deux docks en pierre pour charger et décharger les camions. Au-dessus du plus haut il y avait un panneau : *MORTS*, en face : *VIVANTS*. Le fourgon stoppa devant le bâtiment des « Morts ». Des manœuvres, vêtus de maillots et collants rouges, ouvrirent les portes du fourgon. Puis, armés de crocs en fer, tirèrent les cadavres à l'extérieur.

— Tu ferais bien d'aller te présenter au Rouge au lieu de nous regarder sans rien faire, déclara le conducteur.

— Et où le trouverai-je ?

— Au bureau des *vivants*.

Le croc d'acier plongea dans la gorge de chom avec un bruit mou, hideux. Gerda le vit disparaître dans une immense cuve où se trouvaient aussi, lui sembla-t-il, des cadavres d'animaux. Il lutta pour réprimer la nausée qui lui retournait

l'estomac. Il inspira à fond, puis traversa la cour.

Le Rouge méritait bien son surnom. Son corps était écarlate, du moins ce qu'on en voyait par les ouvertures de sa casaque de cuir sans manches, mais aussi son visage et ses mains. Hormis la couleur de sa peau, il avait tout du bourreau médiéval. Il accueillit Gerda d'un ton bougon.

— C'est toi le nouveau ?

— Oui.

— Alors écoute-moi bien parce que je répéterai pas. Ici quand tu fais une connerie tu te retrouves matière première ? Tu me comprends ?

— Oui, monsieur.

— Appelle-moi Rouge, comme tout le monde. Alors, écoute, les machines font presque tout. Il te suffit de surveiller et de signaler le moindre incident. Tu auras aussi à nettoyer et à transporter de la charogne, mais les contremaîtres t'expliqueront. Tu as compris ?

— Oui, Rouge.

— Bon, alors va te changer et au boulot !

C'était net et catégorique.

Gerda se rendit au vestiaire où il troqua sa combinaison contre un maillot et un collant, puis il passa dans l'atelier proprement dit. L'intérieur ressemblait un peu à une chaîne de montage. D'abord un vaste hall où des corps étaient étendus. Un groupe de manœuvres les déshabillaient et les plaçaient sur un tapis roulant. Le cadavre passait ainsi dans plusieurs cabines, aux fonctions mal définies (Gerda était trop loin pour bien voir). Au bout de la chaîne il ne restait plus qu'un tas de chairs sanguinolentes qui basculaient dans un « godet » lequel était transporté par un système de chaîne sans fin vers l'atelier « Morts ».

Un contremaître interpella Gerda.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je suis nouveau. Le Rouge m'a dit de me présenter ici.

— Ton nom ?

— Gerda.

— Va au déshabillage.

Toujours à la limite de la conscience, le Terrien pénétra dans le grand hall. Les corps étaient étendus sur une immense table chromée à environ un mètre du sol. Les vêtements récupérés étaient lancés dans un sas, où ils étaient aspirés pour être vraisemblablement recyclés. Ici, vraiment, rien ne se perdait. Gerda se retrouva à côté d'un grand gaillard au visage chevalin, l'air idiot, mais pas trop antipathique ; qui l'accueillit par le sempiternel :

— C'est toi le nouveau ?

— Oui.

— Alors fais ce que je vais te dire, sinon ta première journée sera la dernière. En ce moment le tapis roulant est saturé c'est pour cela que la table est immobile. Dès qu'elle va se mettre à tourner, tu prends le corps que j'aurai achevé de foutre à poil et tu le places sur le tapis, pieds en avant. Pieds en avant, n'oublie pas. Si tu en manques un, tu finiras toi aussi sur le tapis, alors fais gaffe.

Gerda frissonna. Le travail était bien à l'image de la planète. A la moindre erreur : la mort. La table géante se mit à tourner. Un corps d'adolescent nu se présenta devant Gerda. Il l'empoigna sans réfléchir et le plaça sur le tapis roulant. L'instinct de conservation avait joué. Il n'avait même pas tressailli au contact de la peau tiède prouvant que le garçon était encore vivant. Si cela continuait il risquait de se transformer lui-même en machine insensible.

Le septième corps était celui de Vanka. Gerda la reconnut alors que « cheval » finissait de la dénuder. Avant qu'il ait eu le temps de réaliser quoi que ce soit elle était devant lui. Ses grands yeux candides braqués en plein dans les siens. Il avait à peine quelques secondes

pour se décider : ou bien il la mettait sur le tapis, la condamnant à une mort horrible, elle qui lui avait sauvé la vie, ou alors il n'avait pas la force, la cruauté de le faire.

Dans le premier cas, il ne la sauvait pas, mais *il se sauvait*. Dans le second ils mourraient tous les deux. Il empoigna Vanka par les hanches et commença à la tirer. Il lui sembla soudain que ses yeux « souriaient » comme si elle était heureuse et en même temps il perçut ou crut percevoir une lueur de compassion, comme si la victime c'était lui, comme si Vanka le plaignait de l'envoyer à la mort alors qu'elle lui avait sauvé la vie. Le Terrien enleva précipitamment ses mains. Il ne pouvait pas. C'était au-dessus de ses forces. La Table continuait de tourner. Encore une seconde et il serait trop tard pour placer le corps sur le tapis roulant.

Soudain Gerda se sentit bousculé. « Cheval » rattrapa Vanka in extremis et la bascula sur le tapis. Un moment elle resta en équilibre instable, le buste pendant, puis la vitesse la remit bien en ligne. Elle disparut dans la première cabine. Un jet de sang fusa par une ouverture latérale. Gerda aperçut le corps blanc sortir de la première cabine. Sa poitrine était béante. La machine lui avait arraché le cœur. Vanka disparut dans la seconde cabine. Mais déjà un second corps de femme se présentait devant Gerda. Comme un robot il le fit glisser puis se tourna vers « Cheval ».

— Pourquoi m'as-tu aidé ?

— Aidé ! Tu rigoles ! La fille était coincée, je t'ai donné un coup de main, c'est tout. On aurait pu prétendre qu'il y avait de ma faute, que j'avais trop tardé à la déshabiller. Ne te leurre pas, ici personne n'aide personne.

Et pourtant Gerda savait qu'il mentait. Pour des raisons qu'il ne voulait pas avouer, « Cheval » lui avait donné un coup de main, lui sauvant sûrement la vie. Y aurait-il des « bons » même chez les disciples de Satan ? Ou alors...

La noria se poursuivait. Le monotone, le banal dans l'atroce. A nouveau le tapis fut saturé et les ouvriers eurent droit à une pose. « Cheval » déclara qu'elle serait assez longue car c'était l'heure de la bouffe. Effectivement, tout le monde quitta la chaîne, sauf ceux qui étaient chargés de surveiller les cabines. Le Terrien demanda son nom à son nouveau compagnon de misère.

— Xam, répliqua « Cheval ».

— Merci quand même pour le coup de main.

L'autre se renfroгна.

— Ecoute, que ce soit bien clair, je n'ai jamais rendu service à personne et c'est pas aujourd'hui que je vais commencer. Et t'avise surtout pas de le raconter, sinon tu finiras sur le tapis roulant, je t'en donne ma parole.

— D'accord, tu es un être qui se fout complètement de ce qui peut arriver aux autres, n'est-ce pas?

— A la bonne heure, je crois qu'on va s'entendre.

Ils gagnèrent le réfectoire. Vaste salle d'une centaine de places où les ouvriers mangeaient par roulement. On leur servit la même boîte qu'il avait dégustée la veille chez Vanka. La veille ? C'était comme son départ de la Terre, il lui semblait qu'il y avait des mois et des mois de cela.

Le Rouge fit son entrée et alla se laver les mains au lavabo. Immédiatement l'eau se teignit de pourpre.

— Il y a plus de cinquante mille kros en jeu, dit Xam.

— En jeu sur quoi? s'enquit Gerda qui continuait à regarder l'eau rouge qui coulait, qui coulait...

— Sur le moment où les mains de Rouge deviendront blanches. Chaque fois qu'il se les lavent elles blanchissent un peu plus, t'as pas remarqué ? Moi j'ai parié cent kros que la chose se produirait dans trois mois et six jours. Si je gagne, je rafle tous les enjeux et je pourrai aller me goinfrer au restaurant. Sais-tu qu'il n'y a que les sénateurs et les membres du Grand Conseil qui peuvent s'offrir le restaurant ?

— Au prix qu'ils pratiquent ça ne m'étonne pas. Mais pourquoi cette discrimination ?

— Trop long à t'expliquer. Mais manger de la vraie nourriture... tu te rends compte?... C'est pourquoi ici tout le monde joue. C'est la seule façon pour nous d'être quelqu'un d'important un soir dans notre vie.

Après on fera une partie de froul.

Gerda secoua la tête.

— Je ne suis pas joueur.

— Tu ne peux pas me refuser ça. Sou viens-toi de la fille que j'ai balancée sur le tapis.

— Je croyais que tu n'aidais personne.

— C'est vrai, mais pour toi ça revient au même, non ?

Le Terrien dut admettre que c'était la vérité. Et même que Xam l'avait délibérément aidé pour le jeu, pour le dépouiller.

Leur boîte avalée, ils se retrouvèrent une dizaine, dans le fond du réfectoire.

— Oh, Rouge, tu joues ? questionna Xam.

— Pourquoi pas ? Vous avez de quoi ?

— Bien sûr, et puis il y a le nouveau.

— C'est vrai... la mise peut être intéressante.

Xam produisit au jour cinq disques de couleurs différentes : un rouge, un ,bleu, un jaune, un vert, un noir. Chaque disque avait environ trois centimètres de diamètre. Il expliqua la règle à Gerda. En fait, elle était d'une simplicité enfantine. Les disques étaient placés dans un gobelet qu'on fermait. Chaque joueur appuyait sur un ressort qui libérait un des disques; le rouge gagnait, le noir aussi mais moins, les autres couleurs perdaient. La malchance des malchances était de sortir le disque vert. Gerda dit qu'il n'avait pas un kro pour miser.

— Ça ne fait rien, ricana le « Rouge », il y a des équivalences. Et comme tu es novice on va commencer petit : mille kros, ça va?

Les autres opinèrent. Xam secoua le gobelet et tira un jaune. Il frappa la table de rage. Un autre joueur remit le disque en place et refit la même opération, il tira un bleu. Ce fut au tour de Gerda : le disque rouge tomba sur la table.

— Tu es le premier à sortir le rouge, donc tu rafles les mises. 20000 kros, c'est une somme.

— Pourquoi 20000 ? s'étonna Gerda.

Rires dans l'assistance.

— Parce que les couleurs ne représentent pas la même perte. On te l'a dit. A présent tais-toi et rejoue.

Gerda secoua le gobelet et éjecta le disque : il était vert.

— Aïe, aïe, aïe ! s'écria Xam.

Le Rouge tira un noir.

— Dans ton malheur tu as de la chance s'écria-t-il, enfin tu me dois cinquante mille kros.

— Mais... je ne les ai pas.

— Tu en as vingt mille, plus une belle chevelure qui en vaut autant, si on ajoute dix mille pour un de tes ongles, le compte y est.

— Ma chevelure ! Comment ça, ma chevelure ?

Les autres l'entourèrent, menaçants. Le Rouge déclara d'un ton glacé :

— Ici quand on perd on paye. Cela dit, tu peux toujours te refaire puisque les comptes ne se font qu'à la fin.

— Et si tu avais tiré un disque rouge ?

— Ça t'aurait coûté cent mille kros.

— Payable comment ?

Le Rouge fut secoué d'une hilarité inquiétante. Il ricana.

— Avec une partie de toi-même... Tes roubignoles peut-être bien !

La réponse mit en joie les autres joueurs. Le Rouge poursuivit :

— Il y a pas mal de perdants qui ont fini sur la table tournante ! Pourtant si tu veux avoir de quoi mener grand train, il n'y a que le jeu. Alors, on continue ?

Gerda avala une gorgée de salive.

— J'ai commis une erreur en ne me faisant pas préciser le montant et surtout la manière de payer les enjeux. Ça ne m'arrivera plus. Vous pouvez continuer sans moi.

— Comme tu voudras, mais n'oublie pas, avant de partir de venir me voir pour qu'on aille négocier ta chevelure et un de tes ongles.

— Je ne pourrai pas m'acquitter en argent ?

L'autre leva les yeux au ciel.

— Comment veux-tu avoir jamais 50000 kros, si tu ne joues pas ! Ici tu gagnes et tu gagneras juste de quoi obtenir ta nourriture synthétique et des habits, avec peut-être si tu ne fais pas de conneries, la possibilité d'un logement. Alors je te conseille de venir me voir, sinon je m'occuperai personnellement de toi.

A cet instant la sirène indiquant la reprise du travail retentit. Chacun regagna son poste, et Gerda retrouva sa sinistre table. Les corps arrivaient régulièrement. L'esprit humain étant ainsi fait qu'il ne peut tolérer longtemps les paroxysmes. L'horreur du travail qu'on faisait accomplir à Gerda, la douleur devant la pauvre Vanka, firent place peu à peu à une sorte de routine ou plutôt un engourdissement de la conscience. La vie de Gerda dépendait de la précision de ses gens, et s'il ne se résigna pas, il accepta de subir, ce qui, en apparence du moins revenait au même.

La journée finie, il alla se mettre à la disposition du Rouge qui le mena dans une petite salle ressemblant à une infirmerie. Une femme lui rasa prestement le crâne, tandis qu'un infirmier lui découpait adroitement l'ongle de l'index gauche. Comme il était employé à l'U.S.T., on lui fit une anesthésie locale. Faveur très rare, précisa le Rouge et uniquement due à sa bienveillance. Le Terrien ferait bien de ne pas l'oublier. On pouvait adoucir la vie ou la rendre intenable selon la « coopération ».

Gerda se laissa mutiler sans prononcer une parole. Puis, pendant que le Rouge se faisait compter son argent, il quitta la salle. Il eut

froid au crâne et, les effets de. l'anesthésie se dissipant, une douleur lancinante envahit son doigt blessé, remontant jusqu'au poignet. Il passa prendre sa boîte de nourriture à laquelle il avait droit et quitta l'usine.

En fait, il ne savait où aller. Il pouvait à la rigueur passer la nuit à la belle étoile, la température était clémente, mais ce n'était pas une solution. En attendant qu'un appartement lui soit attribué ou, mieux, qu'il puisse regagner la Terre, il résolut d'aller demander l'hospitalité au professeur dont la maison était à deux pas de là. Il fournirait la nourriture pour un prix de sa pension évitant à Zanti de finir d'avaloir son logis.

Chemin faisant, il réfléchissait. La plupart des habitants de Gambo étaient considérés comme des citoyens de seconde zone dont l'existence tenait à un fil : le travail. Ce cycle semblait toutefois accentué par le fait que la planète ne disposait plus d'aucune matière première « vivante ». L'U.S.T. récupérait tout ce qui est récupérable sur un corps humain selon la loi qui voulait que tout individu en ce monde devait léguer son corps pour la survie de ses semblables.

Depuis son entrée à l'U.S.T., Gerda avait appris beaucoup de choses. Les corps étaient tout d'abord débarrassés de vêtements et aseptisés dans les chaînes de contrôle et la première préparation comprenait l'épilation et l'ablation des ongles, des cheveux, lesquels étaient destinés à la confection des étoffes et des chaussures.

Après dépeçage on dégageait dans de l'eau bouillante les graisses et les chairs dont une grande partie était recueillie pour la fabrication d'engrais destinés à certains végétaux qui, par leur fonction chlorophyllienne, assuraient un appréciable apport d'oxygène. Il avait aussi appris comment les phosphates, le phosphore et autres minéraux pouvaient être judicieusement utilisés dans l'industrie et même dans l'alimentation de base, les os, de leur côté servant royalement à la fabrication du savon.

Néanmoins, il était évident que la production restait à un niveau trop bas pour être utile à tous. Il y avait donc un noyau de privilégiés, les véritables maîtres de Gambo après le Roi. Et même avant puisque ce dernier venait de défuncter et n'avait pas encore été remplacé. Peut-être qu'un souverain plus juste, plus « humain » changerait tout cela. Mais qu'en savait-il ?

— Aujourd'hui, tu vas passer à la surveillance de la première cabine,

déclara le Rouge. Elle prélève le cœur et une partie du système circulatoire. Au moindre incident un voyant vert s'allume. Tu dois tout stopper et enfoncer la touche « survie artificielle ». Si tu te trompes...

— La table, je sais...

— Tu comprends vite, Terrien.

— Au fait, on m'avait dit que je rencontrerais des compatriotes ici, où sont-ils ?

Le Rouge balaya l'espace de sa main droite.

— Un peu partout et. tu en as même déjà rencontrés.

Sur ces paroles sibyllines il laissa Gerda à son nouveau poste. De la table encore immobile, Xam lui fit un signe de la main. Le Terrien y répondit mollement. Il songeait au professeur. Ce dernier, la veille au soir, l'avait chaleureusement accueilli et lui avait même manifesté de l'affection. On sentait que le vieil homme avait besoin de compagnie. Mais il avait buté une fois de plus sur le dialogue. Que pouvait-il espérer, en effet, d'un homme perpétuellement enfermé dans son monde intérieur ?

Et pourtant le professeur était le seul ami qu'il eût sur Gambo. D'après ce que Gerda avait compris, Zanti avait fait partie des privilégiés, il devait donc « savoir ». Restait à le faire parler, mais ça...

Le moteur de la table se déclencha, rappelant Gerda à des réalités plus immédiates. Déjà le premier corps venait d'être chargé sur le tapis et se dirigeait vers lui. C'était celui d'un homme d'une trentaine d'années, blond, musclé, vigoureux. Il pénétra dans le sas de la cabine. Une vitre permettant à Gerda de suivre toute l'opération, il vit une sorte de scie circulaire ouvrir la cage thoracique de la créature toujours vivante. Des bras articulés découpèrent ensuite le cœur et une partie des différentes artères, puis les relièrent à un système complexe de tuyaux. Immédiatement le cœur se remit à battre. Un trappon s'ouvrit et les organes y disparurent.

A cet instant, un signal sonore retentit et le tapis se remit en marche accélérée.

Un deuxième sujet arrivait...

A la pause déjeuner une bagarre éclata entre joueurs. Le Rouge mit K.-O. Xam, maintenu par deux costauds. Gerda, qui venait de finir sa boîte vitaminée, s'avança pour voir ce qui se passait. Il comprit rapidement. Avec les 50000 qu'il lui avait gagnés, le Rouge avait joué contre Xam et Xam avait perdu après un quitte ou double où il avait essayé de se refaire. Perdu gros !

Exactement un million de kros, ce qui représentait le prix d'un corps complet. *Le sien !*

Xam allait donc finir sur la table comme tous les autres patients. Gerda ne put s'empêcher d'intervenir.

— Mais enfin, Rouge, tu ne vas pas envoyer à la mort un compagnon de travail, uniquement pour de l'argent ! s'exclama-t-il.

Le Rouge eut un grognement.

— Xam n'existe plus, il représente un million de kros c'est tout. Mais, dis-moi, Terrien, aurais-tu dans l'idée de me contrarier ?

Gerda pâlit : les yeux de la brute luisaient de méchanceté.

— Tu sais, je peux m'arranger pour bloquer la cabine, le corps placé sous ta responsabilité sera mutilé et tu iras rejoindre Xam sur la table.

La voix était douce, faussement amicale, mais il n'y avait pas à s'y tromper : le Rouge ferait ce qu'il disait. Tous les principes humanitaires de Gerda s'évanouirent devant la peur, une terreur immonde, de se retrouver paralysé sur cette table froide comme la mort, une mort qui l'attendait avec ses griffes acérées pour lui arracher le cœur.

Il retourna les talons dans le sens d'où il venait et quitta le réfectoire sans rien dire. Il croisa deux gardes. L'un d'eux avait déjà son lance-rayons à la main.

— Vous me l'inscrivez à mon crédit, brailla le Rouge, tout content.

Et l'horrible ballet reprit. Les corps arrivaient, s'arrêtaient et repartaient, la poitrine béante. Gerda s'attendait à tout instant à voir paraître Xam mais ce fut une autre connaissance qui se manifesta à lui au milieu de l'après-midi. Le corps portait la trace de sévices, de coups de fouet en particulier et son entrejambe était couvert de sang coagulé, mais c'était bien elle : « la fille de la partie », celle qui voulait faire des choses avec Gerda.

Pauvre fille. Elle avait dû tomber sur un employeur sadique et celui-ci l'avait mise dans un tel état qu'il lui avait été impossible de retrouver du travail. Et à présent elle était là.

Il sembla à Gerda que sa pupille s'agrandissait sous l'effet d'une panique sans nom et même qu'elle le reconnaissait. Illusion... voire, car il se passa alors une chose inouïe. La décharge n'avait pas été suffisante ou ne l'avait pas atteinte de plein fouet... Quoi qu'il en soit lorsqu'elle vit la scie descendre vers son torse, la fille bougea. Un tremblement convulsif la saisit, sa bouche s'ouvrit toute grande et hurla un « non » silencieux. Tout cela en moins de trois secondes. Avant que Gerda, pétrifié, eût pu être tenté de faire quoi que ce soit la lame d'acier s'enfonça entre les seins. Le sang gicla, les côtes craquèrent, le cœur apparut, masse rougeâtre secouée de palpitations qu'aucun médicament au monde, désormais, ne pouvait calmer.

Des pinces cisailèrent, tranchèrent. Le regard de la fille s'éteignit. Gerda essuya la sueur qui perlait à son front. Il savait à présent que ses nerfs ne résisteraient pas longtemps à cette tension. Il commettrait une erreur et se retrouverait sur la table comme Xam, dont le corps tétanisé arrivait à présent dans la cabine.

Le lendemain, Gerda fut placé à la deuxième cabine, celle qui tranchait les têtes.

En fait, il y avait plusieurs opérations. Chez les sujets de plus de trente ans, les yeux, la langue et les dents étaient prélevés par des bras électriques. Chez les plus jeunes, seule la tête était coupée et repartait intacte, par un trappon différent. Ces mutilations, arrachages de langues et de mâchoires étaient horribles à voir. En outre, Gerda devait parfois enlever des morceaux de chair à la main, car accrochés aux bras électroniques, ils eussent pu altérer leur fonctionnement et entraîner la condamnation à mort du jeune homme.

A la pause déjeuner, Gerda avait l'estomac au bord des gencives au point qu'il ne put rien avaler. Le groupe de joueurs s'activait toujours aussi fébrilement, moins Xam, bien sûr, et aussi le Rouge qui voulait certainement profiter en paix de ses gains.

Pour tuer le temps et dissiper la nausée qui l'envahissait, Gerda déambula dans l'usine. Personne ne l'arrêta et il en conclut qu'aucun secteur n'était interdit aux employés. Il prit au hasard un couloir ou plutôt un tunnel peint en vert eau de source. Il y faisait frais. On se serait cru à la campagne. Gerda en profita pour respirer à fond, et c'est ainsi qu'il arriva au bout de quelques minutes devant une porte métallique. Il allait s'en retourner lorsque celle-ci s'ouvrit d'elle-même. Piqué par la curiosité, il entra. La pièce ressemblait à une chambre froide avec ses quartiers de viande qui pendaient à des supports flexibles en plastique. Sauf que ces quartiers étaient humains, bras et jambes. Une vision d'autant plus épouvantable que ces membres étaient roses comme s'ils étaient encore rattachés à leur corps d'origine.

Gerda ne put s'empêcher d'y regarder de plus près. Les artères sectionnées étaient reliées à un fin tuyau transparent qui entretenait une circulation sanguine artificielle. Ainsi, il n'avait pas été le jouet d'une illusion, ces membres « vivaient » réellement. Mais pour quel usage ? Des greffes probablement, et certainement réservées à la classe dominante de Gambo. En somme il était dans un magasin de pièces de rechanges pour riches.

Une seconde porte se déclencha. Elle donnait dans une autre chambre froide remplie de poumons. En fait, le système respiratoire complet, avec trachée et larynx. Cela bougeait, cela respirait, cela vivait. Ah, Seigneur cela était encore plus épouvantable que la salle aux membres.

Pris de panique, Gerda voulut s'enfuir, mais il déclencha la mauvaise porte. Il se retrouva dans un tunnel, semblable au premier mais celui-ci peint en jaune canari. Ses parois étaient garnies d'étagères supportant des centaines d'yeux, d'oreilles, de mâchoires, de nez. Il comprit qu'il était dans le « dépôt » et que le résultat de son travail et de celui de ses compagnons se trouvait ici.

Son malaise revint. Il se mit à courir vers le bout du tunnel, persuadé qu'il se retrouverait dans l'usine, mais ce ne fut pas le cas. Il déboucha dans une salle blanche, brillamment illuminée avec, reliées à un système complexe, des têtes, des dizaines de têtes dont les yeux

se posèrent immédiatement sur lui.

Il recula épouvanté, mais les regards le suivirent, en même temps il entendit des plaintes, des gémissements, des supplications. Dans sa terreur Gerda se cogna à un appareil, tomba, se releva précipitamment et se trouva nez à nez avec un visage sans corps qui lui dit :

— Aidez-moi... aidez-moi qui que vous soyez... Je veux retourner sur Terre.

Gerda faillit s'évanouir de saisissement. Un Terrien, ici! C'était donc vrai, le Rouge ne lui avait pas menti. Mais comment étaient-ils arrivés ici et pourquoi ?

Il s'efforça d'oublier qu'il s'adressait à une tête coupée. Il déglutit, inspira et demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Sonberg, Marc Sonberg, j'étais dans le Sud de l'Europe avec ma femme Michèle. Ah, monsieur, si vous saviez... Nous venions de nous marier et voulions passer notre lune de miel à la manière d'autrefois. Soudain, des hommes ont surgi et nous ont paralysés avec des pistolets. J'étais conscient mais je ne pouvais pas faire le moindre mouvement. Ensuite, je me suis retrouvé sur une immense table et un homme m'a poussé sur un tapis roulant. Une machine m'a fait quelque chose à la poitrine, puis une autre au cou. Depuis mes sens sont revenus, je parle, je sens, mais je ne puis bouger, j'ai l'impression que mon corps est paralysé.

En tremblant Gerda s'épongea le front. Ainsi même après qu'on leur eut arraché le cœur, un système maintenait le cerveau en vie, du moins pour ceux dont les têtes étaient récupérées intactes. D'ailleurs, maintenant qu'il pouvait regarder vraiment, sans être obnubilé par l'envie de s'enfuir, Gerda s'aperçut que ces visages avaient tous un point commun : ils étaient beaux. Mais là, seulement s'arrêtait la comparaison. Il s'aperçut toutefois d'une chose, c'est que la tête de Sonberg était au premier rang et qu'elle était la seule à être placée d'une façon telle qu'elle ne pouvait voir les autres têtes.

Ainsi, Sonberg *ignorait qu'il n'avait plus de corps*. Il se croyait paralysé. L'acte le plus miséricordieux aurait été de l'achever, de les achever tous, mais ça il ne pouvait pas le faire. Il se ferait prendre et son sort serait scellé. Mais une tête tombant sur le sol, cela pouvait

passer pour un accident. L'idée lui traversa l'esprit. Il fallait qu'il rende ce dernier service à son compatriote et aussi qu'il regagne la Terre au plus vite.

Le récit de Sonberg n'était que trop clair et lui faisait comprendre bien des choses. Les Gambiens venaient aussi bien sur Terre que sur d'autres planètes sur un tas d'autres mondes parallèles pour y chasser des humanoïdes. Les morts naturelles ou non sur Gambo ne suffisant plus à fournir l'usine de récupération. Une fois de retour sur Terre il alerterait les gouvernements et les gouvernements n'hésiteraient pas à ordonner la destruction de Gambo, envoyant à tout jamais son peuple aux ténèbres infernales.

Les dents serrées, Gerda décrocha Sonberg et s'aperçut qu'un circuit miniaturisé fournissait le sang au cerveau. Mais quelle importance?

Il s'apprêtait à fracasser le crâne de Sonberg sur le carrelage lorsque ce dernier lui déclara faiblement :

— Vous allez me tuer, n'est-ce pas ?

— Monsieur Sonberg, ne dites pas des choses comme ça, voyons...

— Mes blessures sont trop horribles et vous voulez m'épargner des souffrances inutiles. C'est bien cela? D'accord, mais puis-je vous demander une dernière faveur ?

— Je vous écoute, articula péniblement Gerda.

— Je veux revoir ma femme une dernière fois.

— Votre femme ?

— Elle doit être dans cette pièce avec moi.

— Probablement mais, d'une part, je ne sais pas à quoi elle ressemble votre femme, d'autre part, la vision vous serait insupportable si elle est comme vous... Non, non, il ne vaut mieux pas.

— Mes plaies sont donc si affreuses? Mon corps est donc si pitoyable ?

— Vous n'en avez plus.

— Quoi?

— Vous n'avez plus de corps !

— Vous rigolez ?

— Ils vous ont décapité et irriguent votre cerveau artificiellement.

— Non, non, je vous en prie, ne plaisantez pas avec des choses comme ça...

— Monsieur Sonberg...

Sonberg parut alors réaliser la triste réalité des choses.

— Ainsi donc... murmura-t-il.

— Oui.

— Vous me tenez dans vos mains, alors?

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Bien, promenez-moi dans la pièce que je puisse retrouver ma femme, vous ne pouvez pas me refuser cela.

Gerda se résigna. Il brandit devant lui la tête coupée et la présenta à toutes les autres. Il y en avait plus d'une centaine. Le jeune homme contempla ces lèvres qui suppliaient, ces regards désespérés, ces murmures de pitié, d'aide. Il n'en pouvait plus. Il dut se retenir pour ne pas laisser tomber Sonberg et partir en courant. Il sentait la folie le gagner. Il revit « la fille » qui voulait lui faire des choses et dont les yeux ne reflétaient plus l'invite, le désir, mais le désespoir absolu. C'était l'avant-dernière tête.

— C'est elle?

— Non.

— Tant mieux.

— Quoi?

— Qui, tant mieux pour vous.

— Ma femme n'est pas là, conclut Sonberg.

— Alors je ne puis qu'abrégier vos souffrances, rétorqua Gerda.

— Un moment ; comment se fait-il que vous soyez intact, vous ?

Le jeune homme lui raconta sommairement son histoire. Sonberg l'interrompit.

— Puisque vous travaillez à cette maudite U.S.T., que fait-on des gens qu'on ne décapite pas?

— On les découpe en morceaux.

— Selon quels critères ?

— La jeunesse et la beauté, je pense.

— Michèle avait vingt-deux ans et elle était très belle. Elle devrait donc être ici.

— Assurément.

— Alors pourquoi n'y est-elle pas ?

Il n'y avait qu'une explication : Michèle Sonberg n'était pas encore passée sur la table.

Le jeune homme l'expliqua à Marc.

— Sauvez-la ! supplia ce dernier.

— Mais comment, je ne sais même pas où elle est!

— Trouvez-la et sauvez-la. Vous ne pouvez laisser une Terrienne subir un sort aussi affreux que le mien. D'autant que ces maudits rayons paralysants doivent avoir un effet limité dans le temps. C'est votre devoir d'homme, d'être civilisé, que d'agir ainsi.

Ces paroles allèrent secouer Gerda. L'honneur, oui, l'honneur...

— Mais, comment puis-je la reconnaître, elle ne peut parler, dit-il en réfléchissant.

— Elle porte son groupe sanguin et son numéro cosmique tatoués sous l'aisselle gauche : 0 — 24 M 47.

— Je ferai ce que je pourrai.

— Donnez-moi votre parole.

— Vous l'avez.

— Ah ! cela me va droit au cœur, vous savez.

Gerda le regarda. L'autre comprit.

— Excusez-moi, heu... je vous en supplie. Ne me tuez pas encore, je voudrais mourir en sachant que Michèle est vivante.

— Si je la trouve.

— Vous la trouverez !

Gerda reposa Sonberg sur son support et refit à toute allure le chemin jusqu'à l'usine. A la sortie du tunnel, il tomba sur le Rouge qui déambulait l'air satisfait.

— Alors, Terrien, petite promenade digestive?

— Oui, je découvre.

— Appelle-moi Rouge.

— Oui, Rouge.

— Dépêche-toi, peut-être que tu n'en as plus pour longtemps à découvrir.

— Justement à ce propos, j'aimerais jeter un coup d'œil sur mes futurs sujets, Rouge.

— Pourquoi?

— En estimant leur gabarit, je pourrais mieux prévoir s'ils ne risquent pas de bloquer la cabine.

— Dis donc, tu deviens malin toi ! Tu veux pas crever hein ?

— Pas plus que toi, Rouge, pas plus que toi !

L'autre eut un sourire.

— Comme j'ai de la chance en ce moment et que je prévois que tu vas devenir aussi roublard que moi, j'ai pigé tout de suite que tu étais moins con que Xam et les autres. Donc, pour la première fois, je vais donner un renseignement.

— C'est pour le service, Rouge !

— Pas tout à fait, Terrien, pas tout à fait. C'est pour te permettre de sauver ta peau, ça fait une différence ! N'empêche, je vais te le dire quand même. Les sujets de cet après-midi sont dans le pavillon A, mais grouille-toi, le boulot va bientôt reprendre.

Gerda se dirigea à grands pas vers le pavillon. Des employés achevaient d'aligner une série de corps sur un monte-charge qui les mènerait directement à la table. L'un d'eux apostropha Gerda.

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

— C'est le Rouge qui m'a dit de venir.

— Il a pas confiance ?

Interloqué, le Terrien ne répliqua pas. L'autre poursuivit :

— Puisqu'il n'a pas confiance, viens voir toi-même.

Il l'entraîna vers un recoin obscur et leva une bâche ; trois corps y étaient dissimulés : trois femmes, très belles mais une en particulier rayonnait. Jamais Gerda n'avait vu pareille beauté. Mû par une impulsion irrésistible, il se pencha et ouvrit sa combinaison.

— Hé, oh ! que fais-tu ?

— Je vérifies.

— T'es pire que le Rouge toi ! Elle est en bon état. Une beauté pareille va nous rapporter un maximum.

Gerda n'entendait plus rien. Il dégagea le sein gauche. Un sein parfait, gros, dur, la peau dorée, veloutée, irréel presque à force de perfection. Enfin il parvint à dénuder l'aisselle : 0-24M47.

C'était bien elle !

* * *

Tout l'après-midi, Gerda calcula le moyen de soustraire Michèle Sonberg au Rouge et à sa bande. Il se demandait aussi à quel usage étaient destinés les corps trafiqués. Seul le culot assorti d'une menace plus ou moins voilée s'avérerait efficace. A la fin de la journée, le Terrien vit s'avancer le Rouge vers lui. Il avait l'air furieux.

— J'aime pas qu'on se mêle de mes affaires, Terrien, tu vas mal finir !

— Toi aussi si on sait que tu trafiques des corps.

— C'est une menace ?

— Non, mais puisque me voilà définitivement installé sur Gambo, je ne vois pas pourquoi je resterais pauvre.

— Ce qui veut dire ?

— Tu m'as très bien compris.

Le Rouge resta un instant songeur, puis :

— Quand je pense que ces abrutis ont cru que c'était moi qui t'envoyais ! Dans le fond ce n'est peut-être pas un mal. Tu m'as pas l'air bougrement plus malin qu'eux. Mais je te préviens, si tu veux ta part il te faudra prendre des risques.

— D'accord, mais j'ai besoin d'une avance tout de suite.

— Combien?

— Pas de kros, je veux la belle blonde.

— Quoi ! La Terrienne ! Une fille qui vaut une petite fortune ! Jamais !

— Prends garde, Rouge, j'irai jusqu'au bout et si je finis mal je te garantis que tu viendras me rejoindre sur la table.

L'autre eut un grognement.

— T'es aussi pourri que moi.

— Comme ça on peut discuter.

— Bon, on va conclure un accord. Cent mille kros, ça va ?

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas d'argent.

— Même si je le voulais je ne pourrais pas te donner la fille, elle est déjà vendue.

Gerda accusa le coup.

— A qui?

— Je n'ai pas le droit de le dire.

— Ecoute, si tu me donnes le nom de l'acheteur, je te tiens quitte de tout.

Une lueur de cupidité s'alluma dans les yeux du Rouge.

— C'est parce qu'elle est terrienne que tu fais tout ça ?

— Peut-être. Alors, ce nom...

— Tu le gardes pour toi et je te donne pas un kro.

— C'est dit.

Le Rouge tendit sa grosse main, pleine de sueur, Gerda la serra.

Lorsqu'il retira la sienne, il s'aperçut immédiatement qu'elle était teintée de pourpre.

— On l'a fourgué au « Vêtement Chic », déclara le contremaître. C'est un...

— Je sais ce que c'est. Je suppose qu'ils vont s'en servir comme mannequin vivant.

— Au début, oui.

— Comment au début !

— Au bout d'un certain temps, ils la débiteront et revendront ses organes au marché parallèle.

— Bientôt?

— Non, une beauté pareille, ils vont la garder un moment pour mettre leurs fringues en valeur, tu penses.

— Très bien, Rouge, j'oublie ton trafic et tu ne m'as rien dit.

— C'est bien comme ça que je l'entends.

Ayant dit ces mots, son visage s'assombrit comme assailli par une pensée nouvelle. Une mauvaise pensée. Gerda était sur le point de se retirer lorsqu'il ajouta :

— Tu sais, ça devient quand même très inquiétant.

— Qu'est-ce qui est inquiétant ?

— Le Roi... le Roi est mort...

Gerda regagna la maison du professeur. Le vieil homme l'accueillit avec effusion et beaucoup de chaleur. Un thermomètre encore intact indiquait 30 degrés. L'humidité aussi était assez forte. Le Terrien lui donna une boîte de nourriture et ils s'installèrent pour manger. La conversation fut aussi incohérente que d'habitude, mais Gerda avait trouvé chez Zanti une faille, comme chez le Rouge. La cupidité chez l'un, la peur de la solitude chez l'autre. Il attaqua :

— Y a-t-il un endroit où personne ne va, professeur ?

Le vieillard se mit à rire.

— Bien sûr. Tu veux dire une cachette ?

— Tout juste.

— Il n'y a pas d'endroit où la police ne risque de mettre les pieds un jour, y compris dans la cave la plus obscure. Trop de gens dépourvus de cartes de travail essaient de se cacher, tu comprends. Alors les flics ont fini par connaître tous les endroits possibles... sauf un. Lorsque j'étais sénateur...

— Il n'est pas question de ça, coupa Gerda. Cet endroit vous le connaissez ?

— Tout le monde le connaît. C'est la Vallée du Diable.

— Il me semble avoir vu ce nom quelque part.

— Sans doute sur l'écriteau placé aux deux extrémités de la vallée.

— C'est cela.

En effet, cet écriteau, Gerda l'avait remarqué distraitement alors qu'il revenait de chez le Grand Kimbu. Pas vraiment une vallée, une cuvette, un entassement rocheux à la sortie de la ville, à une demi-heure de marche, à peine de chez le professeur.

— Et en quoi cette cache est-elle sûre? demanda-t-il.

— Aucun Gambien n'y mettra jamais les pieds. On prétend que le diable y vient souvent s'y reposer et en même temps constater de visu combien il est adoré ici. Violer son sanctuaire équivaut à une mort certaine. Quant aux membres de la secte des « bons » s'ils combattent Satan, ils ne nient pas son existence. Eux non plus ne violeraient pas ce tabou. Mais toi, tu ne crois pas à tout cela, alors si tu veux prendre le risque...

— C'est mon affaire.

— Veux-tu un peu de mur ?

Gerda remarqua alors qu'il ne restait qu'un seul mur à l'intérieur de la maison. Et celui-ci était déjà passablement attaqué.

— De vieux amis à moi dans le besoin son: venus me supplier hier, avoua le vieillard qui avait surpris le regard de son jeune compagnon. Il fallait bien qu'ils mangent eux aussi, n'est-ce pas?

Gerda regardait, accrochée au mur, une vieille photo dans un cadre tout tarabiscoté. Il crut reconnaître Zanti, mais bien plus jeune entre une petite femme brune et une grande fillette blonde.

— Ma femme et ma fille, souffla le professeur, d'une voix émue. Elles sont mortes depuis longtemps. Cette photo est un vieux souvenir.

Et il ajouta les larmes aux yeux :

— Soyez sans crainte, c'est la seule chose que je ne mangerai jamais.

Le jeune homme sortit dans la nuit tiède et se dirigea vers la ville. C'était la première fois qu'il pénétrait dans la cité la nuit et il fut surpris de son manque d'éclairage. La lumière était fournie par des torches huileuses accrochées çà et là.

Tout baignait, non point dans l'huile, mais dans une obscurité pourpre et inquiétante. Des silhouettes furtives se faufilaient dans la pénombre. Des portes s'ouvraient. On entendait des rires et des voix avinées.

En passant devant un rez-de-chaussée dont la fenêtre était ouverte, Gerda fut témoin d'une scène hallucinante. Un groupe de femmes et d'hommes entièrement nus psalmodiaient un hymne à la gloire du Diable. Dans le fond de la pièce se trouvait la statue dorée d'un homme à tête de bouc. Un pénis gigantesque pointait, menaçant, vers l'assistance. Pétrifié, Gerda s'arrêta quelques secondes. Une femme se détacha du groupe, s'agenouilla, baisa les pieds de la statue, puis empoigna le phallus de pierre et se l'introduisit en elle. Elle gémit de plaisir et de douleur mêlés. Le chant des assistants se fit plus fort et il sembla à Gerda percevoir une odeur de soufre.

Il s'enfuit. Comment était-ce possible? Il haletait encore lorsqu'il arriva devant le *Vêtement Chic*. Le rideau de fer était baissé. Comment entrer et repartir en amenant Michèle Sonberg? Gerda était à pied, pas

question de ramener la fille sur son dos. En outre il n'était pas très doué pour crocheter les serrures.

La première patrouilleuse apparut une vingtaine de minutes plus tard. Gerda lui fit signe. La voiture s'arrêta. N'importe où ailleurs que sur Gambo, le jeune homme aurait joué perdant, mais ici, on ne posait pas de questions. Il tablait là-dessus.

— Que voulez-vous? demanda un des poli-flics en en posant pourtant une.

Le jeune homme lui passa sa carte.

— Il faut que vous appeliez le fourgon de l'U.S.T. pour venir chercher un corps.

— Je ne vois personne.

— Il est à l'intérieur du magasin.

— Bon. (Et le poliflic appela.)

Lorsque le fourgon fut là, les poliflics eux-mêmes ouvrirent les portes à l'aide de leurs passes. Michèle Sonberg trônait, plus belle que jamais, au milieu de la vitrine, vêtue d'un ample chemisier de soie rouge, d'une jupe noire et d'escarpins vernis, dont la couleur, au passage, était insaisissable. La vision était si superbe que les poliflics et les employés de l'U.S.T. poussèrent un sifflement d'admiration. Puis ils la saisirent délicatement et la transportèrent dans le fourgon. Gerda y grimpa aussi.

— Prends la route de la Vallée du Diable, dit-il au conducteur.

L'autre tressaillit comme si l'ordre lui avait été donné par Satan lui-même.

— Pourquoi?

— Tu ne trouves pas que la femme est assez belle pour qu'on l'offre à Lucifer ?

— Il n'y a pas de doute, mais comment va-t-on l'emmener ?

— Tu me laisseras à l'entrée.

— Tu veux dire que... tu vas pénétrer dans la vallée ?

— Bien sûr, je suis terrien. Je n'ai rien à perdre.

Les deux employés ne firent pas de commentaires, mais on sentait qu'ils n'appréciaient pas du tout cette mission, et qu'ils avaient hâte d'en finir.

Le fourgon stoppa devant un amoncellement de rochers nus, blafards, sinistres. Les deux employés descendirent Michèle, la couchèrent sur le sol, remontèrent dans leur fourgon sans demander leur reste et démarrèrent à toute allure.

Gerda, alors, se pencha sur la jeune femme.

— On a réussi, lui dit-il plein de confiance. On a réussi.

Il la chargea sur ses épaules et pénétra dans le domaine de Satan.

— Tu sais, moi aussi j'ai été paralysé comme toi, quand j'ai débarqué sur ce monde, dans la même vitrine. Et à présent, tu vois... tout va bien... Allons, rassure-toi... rassure-toi. Est-ce que tu comprends bien tout ce que je dis ? Oui, oui, je sais, tu ne peux pas répondre. Alors peut-être avec les yeux, un clignement pour oui, deux pour non. As-tu compris ?

Les cils s'abaissèrent une fois. Gerda se noya dans ce regard.

C'était pour lui comme une renaissance. Pour cette créature inconnue il se sentait capable de tout, y compris de rester sur Gambo si cela était le prix à payer ! De la même façon que les rayons tétanisants avaient frappé Michèle, ceux tout aussi paralysants de l'amour venaient tout à coup de percuter le cœur de Gerda. Voyons, voyons, tout cela n'était pas raisonnable... Il n'était que le jouet de son imagination.

Il avait déposé la jeune femme dans une petite grotte et se promettait de dérober le lendemain à l'U.S.T. de quoi lui confectionner une couche moelleuse, la tenant à l'abri de l'humidité.

La Vallée du Diable méritait bien son nom ; pas une plante, pas un

animal, rien que de la rocaille volcanique, sinistre dont les arêtes aiguës se découpaient fantomatiquement dans la nuit. La nuit? Il la passa à se raconter. Il parla de son enfance, de ses espoirs, de son arrivée accidentelle sur ce monde. Soudain, une chape de glace s'abattit sur ses épaules. Il venait de penser au mari, à la tête coupée « subsistant » dans un dépôt de l'U.S.T. Mon Dieu, quelle histoire !

— Je dois te parler de certaines choses, dit-il. Je sais tu es mariée.

Lueur d'étonnement dans le regard bleu.

— Ton mari n'a pas eu autant de chance que toi.

Le regard bleu vacilla. Gerda s'apprêtait à dire qu'il était mort puisqu'il comptait bien tenir sa promesse : mettre fin aux souffrances de Marc. Mais devant la douleur qu'il lisait chez Michèle, il n'eut pas le courage de mentir tout à fait.

— Non, il n'est pas mort, énonça-t-il.

Il perçut comme un pétillement de joie dans les prunelles de la jeune femme.

— Il n'est pas mort, mais... mais il ne retrouvera jamais son état normal ? Ce n'est *pas* comme toi. C'est très... très embêtant...

Il ne trouvait plus les mots.

— Je suis désolé... désolé.

Le jour se levait. Pour cacher son émotion, il dit très vite :

— Je dois te laisser pour aller à mon travail. Je reviendrai dormir ici avec toi ce soir. N'aie aucune crainte, personne ne vient jamais ici, jamais, je t'en donne ma parole. En attendant, pense que tu vas bientôt être rétablie et...

La fille battait frénétiquement des yeux.

— Tu veux me dire quelque chose ?

« *Oui.* »

— Sur moi ?

« *Non.* »

— Tu as peur de rester seule malgré ce que je t'ai dit?

« *Non.* »

— Tu voudrais avoir des nouvelles de ton mari, c'est ça ?

« *Oui.* »

Il inclina la tête.

— Je t'en apporterai, promit-il.

Et il s'en alla persuadé que ses yeux avaient souri.

* * *

Ce matin-là le Rouge plaça Gerda à la réception des corps, ce qui lui permettait de sélectionner les plus belles femmes du lot.

Gerda ne voulut pas le contrarier. Au contraire en marchant dans cette combine, il s'assurait quelques complicités. Et dans ce monde où l'amitié était proscrite voire même inconnue, la complicité avec une canaille comme le Rouge pouvait être profitable.

Les arrivées se succédèrent toute la matinée : des hommes pour la plupart. Certains dans une maigreur effrayante. Des traqués qui avaient résisté plusieurs jours avant de se faire harponner par la poliflic. Ceux-là finiraient en bouillie de bébé d'où serait extrait tout ce qui peut resservir dans la matière organique.

Juste avant la pause de midi, deux individus à mine patibulaire débarquèrent quatre corps d'un chariot. A leur combinaison, Gerda reconnut des Terriens, deux couples très jeunes. Ils étaient tous les quatre nus. Les tueurs venus de Gambo les avaient surpris dans leur intimité. Les deux assassins ramassèrent les combinaisons et entrèrent

dans un bureau. Gerda ne put s'empêcher d'interroger un des employés, lui aussi complice du Rouge.

— Pourquoi diable prennent-ils la peine de rapporter aussi les vêtements ? demanda-t-il.

— Pour se faire payer. Tu es bien placé pour savoir qu'il n'y a aucune différence physiologique entre nous et les Terriens.

Les deux salopards ressortirent bientôt du bureau, chacun tenant une bourse remplie de kros. Ils s'éloignèrent en sifflotant. C'était l'heure de la pause. Gerda avala rapidement sa ration, puis se dirigea vers le tunnel et de là, vers la salle où se trouvait Marc, ou du moins ce qui restait de Marc.

— J'ai tenu ma promesse, je l'ai retrouvée, dit-il.

— Vivante? demanda la tête.

— Vivante.

Le jeune homme raconta, sans rien omettre, la façon dont il avait retrouvé Michèle. Puis il conclut :

— A présent, tu peux mourir en paix.

— Non, attends, j'ai une dernière faveur à te demander.

— Quoi, encore ?

— Revoir Michèle une dernière fois.

— Ah, non... non.

— Pourquoi?

— Je ne puis te faire sortir d'ici.

— Allons, allons, je ne suis guère encombrant, supplia la tête.

Gerda eut un grognement.

— C'est la mort si on me prend. Et, alors qui s'occupera de Michèle ?

— Très bien, alors tue-moi, tue-moi vite.

Gerda prit la tête coupée, la leva bien haut et

s'apprêta à la fracasser sur le dallage. Au dernier instant, il se ressaisit et posa Marc sur son support.

— De ma vie je n'ai fait tort à personne, soupira-t-il. Mon père ne l'aurait pas accepté. Ah, quelle situation, bon Dieu, quelle situation.

— Tu as dit à Michèle que j'étais mort, je suppose ?

— Non, mais je n'ai pas eu le courage de lui avouer ton véritable état. Et je pense que ta vue risque de la traumatiser à jamais.

— Alors, tu me poseras hors de sa vue. Ecoute, laisse-moi la revoir encore une fois, ensuite je peux te promettre une chose, je te demanderai moi-même de me détruire. D'accord? Serrons-nous la main, veux-tu? Oh, pardon, je me laisse emporter par...

— Ce n'est rien.

— Puis-je compter sur toi ?

— Je vais réfléchir à tout cela.

* * *

L'esprit tourmenté, le jeune homme regagna son lieu de travail. Son premier soin fut de dissimuler le corps d'une rousse magnifiquement sous une bâche, puis il alla trouver le Rouge pour lui annoncer cette prise exceptionnelle.

— Tu te débrouilles sacrément bien, reconnut le Rouge.

— Mais je ne veux toujours pas de kros.

— Si c'est au sujet des quatre Terriens qu'on a amenés je te le dis tout de suite, impossible. Ils sont marqués pour une affection spéciale.

— Je le sais. C'est une tête que je veux.

— Quoi?

— Oui, une tête, mais j'ai besoin de ton aide pour la sortir.

Le Rouge se livra à un intense calcul. Enfin, il déclara :

— Ça vaut cher, ça. Peut-être même plus que ta part. Avant de te répondre faut que j'aïlle m'assurer que ta prise vaut le coup.

Gerda le conduisit au container désaffecté qui lui servait de cachette, tira le corps et souleva la bâche. Devant la magnifique créature le Rouge en siffla d'admiration.

— Superbe ! s'exclama-t-il. D'accord pour la tête. Attends que tout le monde soit parti, va la chercher, camoufle-là sous une toile et viens me voir. Je te ferai quitter l'usine. A propos... tu as un débouché pour les têtes ?

— C'est possible, mentit Gerda avec assurance. Disons que je vais montrer un échantillon.

— Formidable, j'ai toujours pensé que tu étais vraiment, vraiment très malin, Terrien. Un peu trop peut-être, fais gaffe.

— Rassure-toi, Rouge, je ne cherche pas à te supplanter.

— De toute façon tu n'y parviendras pas.

— Chacun à sa place, non?

— Tu comprends à merveille.

* * *

Le soir, Gerda attendit que toutes les équipes aient quitté l'usine. Il se munit d'une toile légère, puis entra dans la chambre spéciale. Il décrocha Sonberg et l'enroula dans le tissu.

— C'est curieux, dit Marc à la pensée de revoir Michèle, je sens mon cœur battre plus fort.

— Ah, ça va, ne recommencez pas, hein ?

Gerda avait pourtant l'impression qu'il disait la vérité. Il est bien connu que les amputés « souffrent » quelques temps encore après l'opération de leur membre manquant. Alors, pour quoi le cerveau ne garderait-il pas la sensation du cœur ?

Il préféra ne pas trop réfléchir à cette question et conseilla à Sonberg de ne plus parler jusqu'à ce qu'il soit en sûreté et gagna le bureau du Rouge. Ce dernier était en train de se laver les mains et l'eau pourpre indiquait qu'il continuait à se décolorer. Mais Xam ne serait plus là pour gagner son pari.

Le Rouge souleva la toile.

— Hum, belle gueule, faut pas que je l'oublie celle-là.

— Pourquoi ?

— Bah, pour le jour où je la croiserai dans la rue sur les épaules d'un sénateur, par exemple. On ne sait jamais, ça peut être utile.

— Du chantage ?

— Tu rigoles ! Je ne survivrai pas cinq minutes ! Mais une aide, un coup de pouce éventuel, qui sait ? La vie est si précaire ici. Bon, assez discuté, suis-moi.

Il le conduisit jusqu'à un sas situé tout au bout de l'atelier. Il le déverrouilla, découvrant un énorme ventilateur.

— On l'utilisait autrefois pour chasser les vapeurs chimiques, à présent on a un système bien plus perfectionné. Passe entre les pales et tu te retrouveras derrière le mur aveugle de l'atelier. En face il y a un petit bois. Tu y entres et à la sortie tu retrouves la route. Allez, grouille-toi, on sait jamais qui peut venir.

Gerda hésita quelques secondes. C'était peut-être un piège pour se débarrasser de lui. Le Rouge pouvait fort bien déclencher le ventilateur lorsqu'il serait entre les pales. Il rejeta l'idée. Le chef

d'atelier était trop avare pour risquer de perdre les milliers de kros que représentaient Gerda et Sonberg. S'il voulait le liquider, il s'arrangerait pour que ça lui rapporte.

Il s'engagea donc dans le sas et la porte d'acier

claqua immédiatement derrière lui. Après un bref instant de panique, il passa entre les pales. Elles ne bougèrent pas. Un instant plus tard, il se retrouva à l'air libre.

— Michèle, j'ai l'impression que tu ne m'aimes plus.

Le ton était acerbe, méchant, presque. Gerda se pencha sur Michèle. Elle avait les yeux pleins de larmes. Et allez donc, une scène de ménage, maintenant! Il commençait à regretter d'avoir amené Marc, ici. Au début il avait été gagné par une émotion mêlée d'horreur en voyant cette tête coupée murmurer des mots d'amour. H l'avait disposée de telle façon que seul le haut du visage puisse entrer dans le champ de vision de la jeune femme. Mais en voyant ce corps parfait, intact, ce corps qu'il ne pourrait jamais plus toucher, la raison de Marc avait commencé à basculer.

D'abord des critiques voilées, comme quoi elle avait l'air de se sentir bien avec Gerda et qu'une fois remise sur pied, elle pourrait refaire sa vie avec lui. Ensuite que sa beauté lui avait dissimulé son véritable caractère qui était un mélange de légèreté et d'hypocrisie. D'égoïsme, aussi. Rien que ça ! Et puis il y avait l'histoire du couple.

Michèle, après tout, n'était qu'une simple secrétaire spatiale et lui un des plus jeunes commandants de fusées intersidérales. En quelque sorte Marc prétendait que seul le désir de briller avait poussé Michèle à l'épouser.

L'esprit de Gerda flottait devant un pareil comportement. Eh quoi ! Voilà un couple savourant sa lune de miel dans le midi de la France lorsque d'un coup le destin frappe à la porte. Un destin atroce. Tous deux se retrouvent sur une planète inconnue, lui « sans corps », elle totalement paralysée. Quelle raison, quelle logique pourraient résister à cela ? Dans le fond Gerda comprenait cette révolte. Le cerveau de Marc explosait dans une apocalypse de haine.

— Allons, essaya-t-il de dire. Tu ne devrais pas parler comme ça à ta femme.

La tête coupée grimaça. Un rictus rusé, hypocrite, fourbe. Lorsqu'il parla, Marc découvrit ses dents et un peu de sang suinta de son cou tranché. C'était horrible.

— C'est ma femme ! J'ai tous les droits, en particulier celui de dire ma façon de penser à cette salope !

Gerda regarda Michèle.

— Il délire, dit-il. Non, il n'est pas raisonnable que je le laisse ici.

Gerda prit la tête qui continuait à vomir un flot d'imprécations et alla la placer à une trentaine de mètres de là, à l'abri d'une avancée rocheuse. Puis il revint vers Michèle.

— Je suis désolée, dit-il. Je pensais sincèrement bien faire, pardonnez-moi...

Il lut, dans les yeux de la jeune femme, une douceur confiante qui le bouleversa, au point qu'il ne trouva plus la force de poursuivre. Il réussit toutefois à s'arracher à la contemplation de Michèle et courut jusqu'au logis du professeur.

La maison était vide.

Gerda trouva cela étrange. Il appela mais personne ne lui répondit. Il s'aventura dans la maison en ruine, grignota au passage un morceau de mur et repéra une ouverture qui menait visiblement à une cave.

— Ohé, professeur, où êtes-vous ?

Mais le silence persistait.

Intrigué, Gerda descendit une volée de marches, et se retrouva dans une sorte de cave, quoique bien exigüe pour mériter ce nom. Le sol était couvert de mousse et la plus grande partie de la pièce grillagée comme une volière.

Tiens, tout cela était bien curieux. C'est alors que Gerda perçut comme une sorte de gazouillis. Il pensa alors que Zanti, à ses heures perdues, s'adonnait à l'ornithologie, mais, chose curieuse, la volière qu'il avait devant lui recréait un village avec ses maisons, ses rues, et de petites plantes vertes pour figurer les arbres. Mais voilà que la

porte, d'une maisonnette s'ouvrait, mais ce ne fut pas un oiseau qui en sortit.

D'émotion, Gerda s'empara d'une bouteille d'eau claire posée devant la volière et but à grands traits.

Seigneur! Etait-ce possible? Un homoncule d'une vingtaine de centimètres de haut venait en effet de sortir de la maisonnette. Il s'approcha du grillage et fit des signes à Gerda. Bientôt d'autres individus sortirent à leur tour dans les « rues ». Il y en avait des deux sexes. Gerda compta dix couples.

Ces gnomes ressemblaient aux habitants de Gambo y compris leurs habits rouges et noirs. Ils avaient l'air heureux et riaient sans arrêt. L'un d'eux se lança et agrippa une sorte de trapèze comme on en trouve dans les cages à singes de zoo. Il se balança un moment, puis lâcha tout, fit un splendide roulé-boulé et se mit à rire de toutes ses dents minuscules.

— Ce n'est pas bien d'avoir percé mon secret.

Etourdi, Gerda se retourna. Zanti était

devant lui, une moue au bord des lèvres. Il portait une brassée d'herbes.

— Je dois renouveler le paysage, ajouta-t-il nerveusement.

— Je... je m'excuse, bredouilla Gerda. Je suis entré, je vous cherchais et...

— Oh, ce n'est rien, coupa Zanti. C'est fait, c'est fait.

— Mais enfin que sont ces créatures ?

— Une espèce nouvelle. En fait, tu viens de découvrir mon secret. Remonte, je finis mon travail et nous parlerons. A présent que tu sais, autant que tu saches complètement.

La bouteille d'eau à la main, Gerda regagna le premier étage et attendit Zanti. Il se servit, coup sur coup, deux autres verres. Sa soif avait augmenté. Le professeur réapparut quelques instants plus tard. Il semblait aussi réjouï que les gnomes.

— Avoue que le spectacle est surprenant, déclara-t-il sans préambule. Mes travaux ont abouti. Et ceux qui me rejetèrent jadis viendront bientôt me baiser les pieds. Car ce que vous venez de voir, mon ami, peut être considéré comme la plus grande découverte qui ait jamais été faite sur Gambo. Et peut-être même dans tout l'univers.

— Vous êtes donc parvenu à...

— A réduire les Gambiens, oui ! Et toi aussi je t'aurais réduit si tu m'avais rencontré à l'époque où j'avais besoin de... disons de coopérants.

— Ah, parce qu'ils ne sont pas volontaires ?

Zanti eut un geste de nervosité.

— Sur Gambo personne n'est volontaire pour quoi que ce soit. Il faut payer. Et moi je n'avais plus de kros. Alors je me suis servi de gens sans travail qui venaient errer dans le coin.

Il se gratta la tête.

— Il m'a fallu des années, poursuivit-il. Au début, mon sérum les réduisait trop et ils ne survivaient pas. Et, un jour j'ai enfin obtenu la bonne taille. Gambo revivra, car la population ainsi réduite aura suffisamment d'énergie et de matières premières pour vivre encore des siècles et des siècles. Est-ce que tu comprends, maintenant, mon idée ?

Gerda se gratta machinalement le crâne. Tout cela pénétrait mal dans son esprit. Réduire l'humanité de Gambo pour économiser la nourriture ce n'était pas bête du tout, mais le professeur avait-il pensé à la vulnérabilité de ces gnomes ? Pour peu qu'il existe une race de prédateurs comparables aux chats terrestres, la population serait vite exterminée. Le jeune homme ne put s'empêcher de poser la question, mais Zanti semblait avoir tout prévu.

— Les animaux aussi seront réduits ou détruits. Y compris les chatlous.

— Les chatlous ?

— Oui, ce sont de petits carnassiers qu'on apprivoise facilement. Je

réduirai tout, tout, tout.

Il était radieux. Son regard se fixa sur Gerda.

— Alors, hein? Que penses-tu de ma découverte ?

S'il y avait une chose que Gerda avait apprise sur Gambo, c'est bien à ne jamais dire le fond de sa pensée. Ici, l'hypocrisie était en quelque sorte naturelle, même chez un personnage aussi paisible et inoffensif que Zanti. Pas aussi inoffensif que cela d'ailleurs. Et puis Gerda avait besoin de lui. Ce n'était donc pas le moment de lui dire que sa découverte était une monstruosité scientifique.

— C'est une découverte exceptionnelle, dit-il. J'espère que vous pourrez la mener à son terme et que vous serez récompensé comme vous le méritez, professeur.

Zanti se rengorgea et le jeune homme en profita pour demander :

— J'aurais besoin d'un service.

— Si c'est en mon pouvoir...

Gerda lui raconta l'histoire de Michèle, évitant toutefois de mentionner Marc. Dès qu'il eut achevé, le professeur fit une moue dubitative.

— Je connais le principe de cette arme tétanisante, répondit-il, mais ce n'est pas ma spécialité. Mais celui qui l'a mise au point vit toujours. Il n'est plus tout jeune, mais il vit. Aussi dès qu'on m'aura rendu mes anciens privilèges, je lui demanderai de s'occuper de ta compatriote.

— Mais, professeur, le temps presse.

— Aucune inquiétude, demain je vais divulguer ma découverte au Sénat.

Zanti lui tapa sur l'épaule, le geste large.

— Allons, mon ami, faites-moi confiance. Dès demain personne n'osera rien me refuser.

Il raccompagna Gerda jusqu'à la sortie. Brusquement son visage était

devenu soucieux. Des rides baissaient son front.

— Tout cela serait merveilleux, dit-il, s'il n'y avait pas une ombre au tableau.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Gerda.

— Le Roi est mort et l'autre Roi ne vient pas.

Gerda grimaça de douleur. Ses chaussures le blessaient terriblement. Ses pieds avaient dû gonfler. Il lui faudrait donc essayer de se procurer une autre paire de bottes' à l'usine.

Lorsqu'il entra, le Rouge l'accueillit avec une mine de conspirateur. Il l'attira immédiatement à part.

— Il me faut deux filles très belle pour aujourd'hui, souffla-t-il. On a une commande d'un gros bonnet. Un membre du Grand Conseil royal en personne.

— D'accord, mais trouve-moi d'abord une paire de bottes.

— Une paire de bottes ? Pour quoi faire ?

— Mes pieds ont enflé, je ne peux plus marcher, c'est intolérable.

— Ça va, je m'en occupe.

Quelque temps après, le Rouge revint et tendit une paire de bottes à Gerda. Elles étaient de teinte orange, mais d'une orange tirant plutôt sur la mandarine, ce qui déplut à Gerda. Mais que pouvait-il faire ?

Le jeune homme les passa. Une pointure au-dessus. Elles lui allaient à merveille. Il poussa un soupir de soulagement, tandis que le Rouge commençait à s'impatienter, mais Gerda lui indiqua une bêche.

— Soulève !

L'autre s'exécuta et découvrit une blonde magnifique. Il se frotta les mains.

— Parfait, parfait, tâche de dégouter la seconde avant la pause déjeuner. C'est un coup énorme, Terrien, énorme !

Il s'en alla.

La matinée s'étira. Gerda pensait à Michèle. Zanti pourrait-il tenir sa promesse ? En avait-il surtout le temps nécessaire ? Obnubilé par ses pensées, il faillit laisser passer le corps tétanisé d'une très belle jeune fille aux cheveux châtain foncé et au teint châtain clair. Il se ressaisit et tira le corps sous la bâche à côté de la blonde. Juste à cet instant la sirène de la pause retentit. Le Rouge se manifesta.

— Ça y est, lança Gerda, mission accomplie, Rouge.

— Bon, alors, écoute. Tu vas prendre un fourgon et tu vas transporter les corps à cette adresse. (Il lui tendit un bout de papier.) Tu livres les filles, tu encaisses et tu oublies tout. Ta part sera de 500000 kros.

— Bigre, le personnage qui a passé commande doit être drôlement important.

— C'est rien de le dire. En attendant, montre-toi à la hauteur si tu ne veux pas qu'on finisse sur la table tournante.

— Ah, pour ça ne t'inquiète pas, Rouge.

Gerda alla donc au dépôt et présenta son faux ordre de mission. On lui permit de sortir un fourgon et le Rouge l'aida à charger les corps.

Sans attendre, Gerda grimpa dans le fourgon, démarra et prit la route de la cité.

La maison du Grand Chanda (c'était le nom du destinataire) était située tout près du palais royal. Des ordres avaient dû être donnés car la grille s'ouvrit dès que le fourgon parut. Il pénétra dans un jardin étrange, planté d'arbres aux feuilles rouges et de massifs de fleurs noires. Elles dégageaient une odeur forte qui rappelait l'encens.

Un être prognathe, aux bras si longs qu'ils touchaient presque le sol, grogna et lui fit signe de le suivre. Gerda embraya doucement et démarra à la suite du personnage simiesque. Ils parvinrent ainsi à l'arrière de la résidence. Elle était encore plus somptueuse que celle de Kimbu. Il n'y avait pas âme qui vive. Toute la domesticité avait été écartée. Sans doute le maître des lieux ne tenait-il pas à ce que son personnel soit témoin du trafic auquel il se livrait.

L'homme-singe attendait à l'arrière du fourgon pour aider le jeune homme à placer les corps sur une civière. Ils chargèrent d'abord la blonde et pénétrèrent dans les appartements. Les meubles sculptés de dessins géométriques compliqués, les figures sataniques en bronze décorant les murs, mirent Gerda mal à l'aise. Il respirait difficilement. Il serra plus fortement les poignées du brancard, respira un grand coup et avança à la suite de l'homme-singe.

Ils s'engagèrent dans un long corridor et parvinrent dans une grande pièce entièrement tendue de rouge. Au centre s'élevait une statue « grandeur nature » de Satan ou d'un de ses séides, Gerda l'ignorait. Le personnage avait un faciès faunesque, une longue barbiche, des ailes de chauve-souris, des pieds fourchus et un phallus turgide, monstrueux, qui rappela au jeune homme la scène qu'il avait surprise lors de son périple pour délivrer Michèle de la vitrine du « Vêtement Chic ».

Il comprit qu'il se trouvait dans une sorte de chapelle consacrée au diable, en plus luxueux, plus grandiose que celle des « prolétaires » de la rue sombre. Ils déposèrent le corps et retournèrent chercher l'autre fille. Lorsqu'ils revinrent, ils se trouvèrent en présence d'un personnage imposant, vêtu d'une longue robe rouge et au masque glacé couleur de feu. Etrange.... étrange... Il s'adressa à Gerda.

— Le Rouge m'a dit qu'on pouvait te faire confiance. Tu es aussi âpre au gain que lui. Toutefois, ta vie et la sienne répondent de ton silence.

Le Terrien fit une sorte de courbette qui lui paraissait adéquate vis-à-vis d'un si puissant personnage mais une vertèbre craqua et il eut beaucoup de mal à se redresser. Il s'apprêtait à se retirer mais le Chanda s'interposa.

— Pas si vite. Il te faut ramener les filles. Reste ici et attends. Peut-être te rapprocheras-tu ainsi, du grand Lucifer, notre maître à tous.

Il plaça Gerda dans un renforcement de la pièce et lui donna l'ordre de ne venir que s'il l'appelait.

Le Terrien acquiesça de plus en plus inquiet. Il avait entendu parler des pratiques sataniques qui se déroulaient autrefois sur Terre, en particulier des messes noires, où l'on égorgeait des nouveau-nés, et des jeunes filles à peine pubères. Il avait l'impression que les deux créatures qu'il avait amenées ne reviendraient pas à l'usine dans le

même état qu'elles l'avaient quitté.

Un moment se passa. Le grand Chanda alluma des vasques qui dégagèrent une flamme vide à l'odeur sulfureuse. Puis des gens entrèrent : des hommes, des femmes, une vingtaine au total. Gerda remarqua que tous portaient de grandes capes rouges et que les femmes étaient belles. Il manqua soudain s'évanouir de terreur : dans une des femmes il venait de reconnaître la fille de l'estrade, celle qui voulait à toute force « lui faire des choses ». Son visage plutôt, car le corps sous la cape, paraissait plus lourd, plus **enrobé**. Ainsi sa tête avait été greffée sur le corps alourdi d'une femme de dignitaire. Abominable !

Les participants formèrent un cercle autour de la statue du diable en psalmodiant des incantations étranges, puis, sur un signal du grand Chanda, ils ôtèrent leurs capes. Dessous tous étaient entièrement nus. Deux hommes vigoureux se détachèrent du groupe et empoignèrent la fille blonde, sous les aisselles, ils la redressèrent et sans autre forme de procès l'empalèrent sur le phallus de pierre. Et d'une !

Il se passa alors une chose inouïe : les yeux de la statue brillèrent de plaisir et la bouche satanique exhala un gémissement d'extase. Le sang ruisselait du sexe déchiré de la fille. Et puis tout alla très vite. La fille fut décrochée de son pal, allongée sur le dos et le grand Chanda l'égorgea d'un geste précis. Il recueillit le sang dans une bassine qui paraissait être en or pur à 18 carats, puis l'éleva vers la statue par trois fois. Ensuite, il se retourna vers le groupe de femmes qui s'étaient allongées, serrées les unes contre les autres, et les arrosa de sang chaud et épais comme un prêtre asperge les fidèles d'eau bénite.

La même opération se reproduisit avec l'autre femme, la châtain, mais cette fois ce furent les hommes qui reçurent son sang. Après quoi une bacchanale échevelée commença, courte mais d'une pornographie hideuse où toutes les pratiques sexuelles furent commises. L'odeur fade du sang se mêlait à celle âcre de la sueur. Gerda faillit vomir.

Soudain, le grand Chanda frappa sur un gong et les participants s'interrompirent net. Certains hommes étaient encore engagés dans le ventre ou la bouche de leur partenaire. Ils s'en retirèrent et rejoignirent en rang d'oignon le maître des lieux, aux pieds de la statue. Celui-ci leva les bras et cria d'une voix forte :

— O Lucifer, maître de l'univers, accueille tes fidèles dans le troisième cercle de l'enfer.

Gerda comprit qu'il s'agissait, en fait, d'une graduation satanique. Le Chanda, lui, devait être au moins du quatrième ou du cinquième cercle. Après s'être inclinés une dernière fois devant la statue, les participants se retirèrent.

Alors, le grand Chanda demanda à Gerda de sortir de son recoin.

— Tu mèneras les corps directement à la récupération de matière, ordonna-t-il.

Le Terrien inclina la tête sans répondre. Il lui tardait de fuir ce lieu de cauchemar. Mais il lui sembla soudain que le Chanda le dévisageait étrangement.

— Tu n'es pas gambien, à ce que m'a dit le Rouge.

— Non, je viens de la Terre.

— De la Terre... Tiens... tiens..., ouvre ta combinaison, veux-tu ?

— Mais je...

— Ouvre et ne discute pas !

Gerda paniqua à l'idée que son interlocuteur pouvait avoir envie de se livrer sur lui à des actes homosexuels. Mais non, il se contenta de lui examiner soigneusement la poitrine.

— C'est bien, tu peux te retirer, Koum te donnera un coup de main. Voilà le reste de l'argent promis.

Il tendit à Gerda un sac plein de kros et se retira. L'homme-singe qui répondait au nom de Koum réapparut. Le jeune homme et lui chargèrent les corps mutilés, exsangues, sur les civières, puis les portèrent jusqu'au fourgon. Sans attendre, Gerda démarra et regagna l'usine.

A l'usine, Gerda livra les cadavres au premier bâtiment, là où avait disparu le corps de Chom, puis il reprit son poste. Le Rouge fut tout excité à la vue du sac de kros. Il en bavait de plaisir.

— Si tu veux sortir une autre tête, tu le peux, déclara-t-il, emporté par l'enthousiasme.

— Non, par contre j'aimerais sortir un peu plus tôt ce soir.

— Tu as hâte d'aller planquer ton magot, hein?

— Tout juste.

— D'accord, tu passeras par le sas et je t'inscrirai pour une tournée d'inspection.

En fait, Gerda aurait très bien pu attendre l'heure normale de la sortie, mais la cérémonie, l'horrible mascarade, **lui** procurait **un irrésistible** besoin de fraîcheur et il ne pouvait la trouver qu'auprès de Michèle. Aussi fut-il soulagé lorsque, au milieu de l'après-midi, le Rouge le conduisit au sas. Le même qu'il avait emprunté avec Marc. Marc, il avait failli l'oublier celui-là ! Et sans doute allait-il le retrouver encore plus fou qu'il ne l'avait laissé la veille.

Hélas, sa prémonition était juste, car dès qu'il entra dans la caverne il entendit toute une série de jurons et d'imprécations. L'autre zozo n'arrêtait pas.

— Ah ! te voilà enfin ! cria la tête en voyant Gerda, sans doute espérais-tu me retrouver mort? Eh bien non, je ne mourrai que lorsque tu me tueras !

— D'accord, lança Gerda avec colère, souviens-toi que c'est toi-même qui m'as supplié de mettre fin à ton état. Eh bien, allons-y !

— Un instant. Porte-moi d'abord auprès de ma femme. J'ai à lui parler.

— Pas question.

— Je t'en supplie.

— D'accord, mais à une condition : c'est que tu mesures tes paroles.

La tête répondit par un grognement qui pouvait passer pour un acquiescement.

— Va, va, dépêche-toi.

Gerda prit la tête et alla la placer dans la même position que la

veille, puis il se tourna vers Michèle, dont le teint, lui sembla-t-il, était devenu plus pâle, plus cireux.

Il crut bon de la rassurer avant même que Marc eût ouvert la bouche. Il lui parla de Zanti et de sa promesse, lui assura que bientôt elle serait libérée des rayons tétanisants et que pour elle tout redeviendrait comme avant. Il vit briller dans les grands yeux bleus une lueur d'espoir mêlée de reconnaissance, mais, immédiatement la tête ré-attaqua, plus fielleuse que jamais.

— Tu comptes les jours qui te séparent de ta guérison, hein? criait Marc à sa femme. Après quoi tu pourras séduire ce grand benêt pour qu'il te ramène sur Terre. Tu as raté ta vocation, tu aurais dû être pute. Il est vrai que le métier ne se pratique plus guère sur notre planète. On ne putasse qu'avec un seul homme à la fois. Salope... Salope...

Gerda, de colère, sauta sur ses pieds.

— Ah, maintenant ça suffit, hein ? Après tout ce que j'ai fait pour toi.

— Ça me fait une belle jambe ! cria la tête.

— Tu vas te taire ?

— Au fait, mon amour, sais-tu pourquoi il me parle de cette façon ? Demande-lui comment ses amis m'ont traité pour que je ne puisse plus me défendre contre cette ordure.

— Tu l'auras voulu ! Je vais le faire, je vais le faire...

— Tu n'oseras pas. Dis-lui qu'ils m'ont coupé la tête pour faire je ne sais quoi de mon corps, qu'ils m'ont coupé la tête et que je suis encore vivant. Allez, montre-lui ma tête, montre-la-lui ! Dégonflé, dégonflé...

Piqué au vif, Gerda empoigna la tête et la souleva de derrière le rocher et dans un geste théâtral la présenta à Michèle. Celle-ci pâlit davantage encore, ses yeux se révoltèrent et elle perdit connaissance.

— Ah, c'est malin, cria Gerda, vois ce que tu as fait, ou plutôt ce que tu m'as obligé de faire.

— Il y a bien d'autres choses que tu pourrais faire pour moi. Maté celles-là tu ne les feras pas.

— Je me demande bien lesquelles ?

— Une en tout cas. Ecoute bien, j'ai réfléchi depuis hier. A ton avis, pourquoi m'ont-ils coupé la tête ?

Gerda répugnait à répondre, à assener un nouveau coup à Marc. La pitié se mêlait au dégoût.

— Tu ne dis rien ? Je vais répondre à ta place. Ils m'ont décapité pour remplacer la tête d'un de leurs grossiums vieillissants. Alors, si on greffait ma tête sur un corps jeune, je redeviendrais comme avant. Tu ne penses pas ?

Gerda n'avait jamais pensé à cela. Il continua de garder le silence.

— Alors, c'est possible ou pas ?

Le jeune homme dut reconnaître que ça l'était.

— Mais où prendrai-je le corps? dit-il. Et même si j'en trouvais un, qui pratiquerait l'opération ?

— Allons donc, j'ai bien compris que tu es de mèche avec cette brute à la peau rouge qui nous a fait sortir. Si tu le veux tu le peux... en y mettant le prix.

— Pour te sauver il faudrait tuer un jeune Gambien.

— Si c'était Michèle au lieu de moi tu n'hésiterais pas une seconde, n'est-ce pas ?

Gerda songea à la tête de la fille de l'estrade greffée sur le corps d'une matrone. La tête coupée de Michèle ne lui aurait certainement pas inspiré les sentiments qu'il avait ressentis à la vue de cette belle jeune femme angélique, nue, vulnérable, offerte.

— Je ne vais pas commettre un meurtre pour toi, dit-il, mais je te promets que si je trouve un moyen de faire greffer ta tête sur un corps déjà préparé, je le ferai. Il n'y aura qu'à nous mettre d'accord sur la taille. 1 m 75, ça ira?

— Tu me mens, tu n'as aucune intention de m'aider. Et comme tu n'as pas le courage non plus de me tuer, tu vas me laisser crever sur mon rocher comme le salopard que tu es !

— Marc..., attention, attention, je suis en train de m'énerver, je le sens...

— Je te maudis, Gerda ! Je te maudis !

La nuit tombait. Une nuit étrange nappée de reflets rougeâtres. Bizarrement, la température semblait s'élever. Il n'y avait pas un souffle de vent et la « Vallée du Diable » paraissait particulièrement sinistre.

Gerda passa sa main sur le front de la jeune femme : il était moite. La chaleur ambiante s'accroissait. Décidément, l'endroit portait bien son nom.

— Courage, Michèle, c'est une question de jours à présent, d'heures, peut-être, avant que tu ne redeviennes celle que tu étais.

Ses paroles eurent peu d'effet à en juger par l'effroi qui envahissait les prunelles de Michèle.

— Tu as peur ? Ah, oui... la tête. Bah, ce n'est rien, n'y pense plus, n'y pense plus.

Il insista :

— Quoi ? autre chose ?

Un clignement de paupière.

La chaleur devenait presque intolérable. Brusquement, Gerda vacilla. Il crut à un étourdissement, mais le phénomène se reproduisait, c'était *le sol qui tremblait*.

Un grondement sourd monta des entrailles de la Terre, enveloppant la vallée d'un chant mortel. De petits cratères s'ouvrirent libérant des gerbes de vapeurs sulfureuses. Gerda se souvint de la statue chez le Grand Chanda, cette statue qu'il avait cru voir vivre et prendre du plaisir sur les victimes qu'on lui offrait. Alors ? *Et si l'endroit était réellement le domaine du diable ?* Après tout, le diabolin qui mijotait

dans la marmite était bien réel, lui !

La chaleur était maintenant si forte que l'air lui brûlait la peau. Des blocs de rochers commencèrent à se détacher et à rouler dans un grondement assourdissant, tandis qu'un geyser de lave jaillissait brusquement au milieu de la vallée. Gerda comprit qu'il ne lui restait plus que quelques minutes pour fuir s'il ne voulait pas être englouti par le feu satanique.

Péniblement, il chargea Michèle sur ses épaules et entreprit en ahanant de se frayer un chemin vers la sortie. Soudain, il s'arrêta. Et Marc? Il se retourna et aperçut la tête, toujours sous son avancée de roc. Sa bouche était grande ouverte. Il devait crier mais le Terrien n'entendait rien. Des blocs de plus en plus gros dévalaient du sommet. Un plus énorme que les autres emporta la saillie. Un moment, la tête de Marc oscilla sur son support de pierre, puis elle bascula dans un cri si aigu que Gerda l'entendit. "

— Je vous maudis! Tous les deux! Maudits... Maudits...

Puis un éboulis l'écrasa, réduisant sa tête en une horrible pulpe rouge.

Ainsi, Marc n'aurait jamais plus de migraine. C'est au milieu de cette curieuse pensée, que Gerda perçut le rire : un rire énorme, inhumain, d'une cruauté hallucinante. Il crut même voir un nuage pourpre s'élever lentement dans les airs. Ce nuage prit une forme de plus en plus étrange. En moins d'une minute, il ressemblait trait pour trait à la statue du grand Chanda.

Malgré la chaleur atroce Gerda frissonna. Il se remit en marche. La peur décuplant ses forces, il parvint à sortir du piège mortel. Il déposa Michèle dans l'herbe et se retourna : la vallée était en feu. Mais, bizarrement, pas une seule flammèche ne sortait des limites assignées au culte des démons. Cette précision avait quelque chose d'irréel et de terrifiant.

Gerda resta là un moment à contempler le brasier, retrouvant peu à peu son souffle et ses esprits.

Mais à présent où conduire Michèle ?

Elle ne serait à l'abri nulle part. A moins que le professeur...

Il prit la jeune femme dans ses bras et se dirigea vers la maison de Zanti.

Gerda se réveilla frais et dispo. Frais et dispo mais bizarre, avec un je ne sais quoi de différent. Peut-être cette impression était-elle due aux événements de la veille, Compliquée par l'absence du professeur. En effet, lorsque Gerda était arrivé, portant Michèle sur ses épaules, Zan: avait disparu. Un moment le Terrien avait cru qu'il s'agissait d'une brève absence, mais la cave aussi était vide, les gnomes eux aussi n'étaient plus là. Sans doute le professeur avait-il jugé que l'heure était venue de présenter son invention

En tout cas une chose était sûre, Zanti ne reviendrait pas. Ou il retrouverait son rang ou i finirait à l'U.S.T. Gerda avait donc décidé ce squateriser la maison et avait installé Michèle 'e plus confortablement possible avant de se coucher lui-même.

Et à présent, il se sentait bizarre. Son sentiment fut confirmé lorsqu'il voulut mettre ses chaussures : impossible de les passer. Ses pie: avaient encore gonflé. Pas étonnant après avoir marché -deux bons kilomètres avec Michèle sur le dos. Mais, lorsqu'il passa sa combinaison, le s coutures craquèrent. Comme s'il avait grossi, comme si son corps aussi avait enflé. Il mit cela sur la chaleur anormale de cette étrange soirée. Il décousit complètement les manches se confectionnant une sorte de justaucorps semblable à celui du Rouge, puis il alla rejoindre Michèle et la rassura. De toute façon dans cette maison elle ne risquait rien, lui, il fallait qu'il revienne à son travail.

Il était moins rassuré qu'il ne le disait. L'absence de Zanti surtout l'inquiétait. Il se voulait optimiste, envisagea toutes les hypothèses, y compris celle d'un marché avec le Rouge. Le trafic de corps ouvrait bien des portes. La séance chez le Grand Chanda en était la preuve. Il quitta Michèle et se rendit à l'U.S.T. Dès qu'il fut en présence du Rouge, celui-ci le regarda avec stupéfaction.

— Hé! s'exclama-t-il, on dirait que tu as grandi !

C'était ma foi vrai. Gerda était maintenant bien plus grand que le Rouge.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je ne sais pas. Il est possible que ce soit une réaction physiologique.

— Comment ça une réaction physiologique ?

— Bah, une croissance attardée.

— A ton âge ?

— Pourquoi pas ? Mon père disait qu'il avait connu un gars qui à l'âge de 20 ans possédait encore ses dents de lait. Les autres ne sont apparues que bien plus tard.

— Eh bien, ça alors !

Le Rouge le regarda de la tête aux pieds.

— Tu as bien pris dix centimètres, évalua-t-il. Dis donc, j'ai bien envie d'engager des paris pour savoir si ta croissance va se poursuivre.

Mais voilà qu'à la pause déjeuner, Gerda dépassait les deux mètres. Et malgré les kros que lui rapportait son pari, le Rouge prit peur. Il se mit à craindre soudain que cette subite croissance ne soit contagieuse, d'autant que Gerda atteignait les deux mètres dix. Ses vêtements craquaient. Le Rouge lui donna une sorte de drap gigantesque dans lequel Gerda se drapa comme dans une toge.

— Tu devrais rentrer chez toi, déclara le Rouge, le front emperlé de gouttes de sueur. Je me débrouillerai pour te faire porter présent. Allez, tire-toi de ma vue, tu vas me rendre malade.

— Mais...

— Va-t'en, je te dis... Je ne veux pas voir ça !

— Tu as raison, répliqua sombrement Gerda Il vaut mieux que je disparaisse quelque temps.

— Passe par le sas avant qu'il ne devienne trop petit pour toi.

Malgré cette recommandation, le Terrien faillit bel et bien rester coincé entre les pales du ventilateur. Sa nouvelle force le sauva. En effet il ne se contentait pas de grandir : ses épaules e: sa densité physique suivaient le même processus. Et, s'il mesurait deux mètres trente maintenant, il ne devait pas peser loin de cent cinquante kilos.

Il banda ses muscles et força une pale. Il se retrouva dehors. Mais où aller? Il répugnait : aller retrouver Michèle. Il craignait de l'effrayer à elle aussi. Machinalement, il mit le cap sur la ville. Il fallait à tout prix qu'il retrouve le professeur.

Les gens fuyaient devant la masse colossale venant à leur rencontre. La nuit était tombée et Gerda mesurait à présent plus de quatre mètres. Son poids dépassait la tonne. Il y avait longtemps que le drap fourni par le Rouge s'était transformé en simple pagne.

Une voiture de police le suivait prudemment. Au début les poliflics avaient contrôlé ce géant qui leur avait présenté sa carte de travail dans une main large comme un guéridon de bistrot. Le phénomène étant en règle, cela leur avait suffi. Pour le reste les dirigeants de Gambo devaient savoir.

A minuit, même les gens en plein sabbat interrompirent leur orgie pour aller voir le monstre. Gerda frisait les dix mètres et se trouvait à présent complètement nu, si bien que les disciples du démon, adeptes du culte phallique, regardaient avec une terreur superstitieuse, le sexe fabuleux qui pendait entre les cuisses du géant. Il devait bien mesurer quatre-vingts centimètres de long. Ah, misère, on n'en avait jamais vu d'aussi long !

Gerda s'aperçut alors qu'il dominait tous les immeubles, y compris le Sénat et le palais royal. A présent sa marche ébranlait le sol et il devait faire attention à ne pas écraser les gens et même les voitures.

A l'aube il réalisa qu'il devait mesurer dans les cinquante mètres. Une foule s'amassait autour de lui, retenue à distance par des cordons de poliflics. Les poliflics, visiblement, ne savaient plus que faire. Même leurs pistolvers risquaient de s'avérer inefficaces contre une masse pareille.

Pour le Terrien, l'enfer commençait. Il était persuadé que sa croissance ne s'arrêterait que lorsqu'il s'écroulerait, brisé par son propre poids comme un arbre trop chargé de fruits ! D'ailleurs ses idées n'étaient plus très claires. Il se sentait étranger à son propre corps, comme si sa nouvelle enveloppe avait dilué son esprit. L'impression que toute son énergie nerveuse, tous ses pouvoirs cérébraux ne servaient plus qu'à donner l'ordre aux énormes muscles de se mouvoir.

Il atteignit cent, puis cent cinquante, puis deux cents mètres. Le

revêtement des rues ne le supportait plus et il laissait à chacune de ses enjambées, des cratères de plusieurs mètres de profondeur. Il écrasa même une maison et tous ses habitants sans s'en apercevoir. La mort dans l'âme il se dirigea vers la campagne.

— Professeur... hurla-t-il... professeur...

Et il continuait à grandir.

* * *

La nuit et une partie de la journée passèrent. Du haut de son kilomètre, Gerda ne distinguait plus les Gambiens. C'est à peine s'il apercevait des choses de la taille d'un insecte minuscule et qui se mouvaient : des voitures.

Trois guêpes se dirigeaient vers lui. Il ne réalisa qu'au dernier moment que c'était des hélicoptères. L'un d'eux commença à tourner autour de sa tête, puis, Zanti, muni d'un porte-voix, apparut à une portière.

— Gerda, c'est fantastique, c'est fantastique ! criait-il. C'est toi qui es ma vraie réussite ! Je ne t'ai dit qu'une partie de mon secret. J'avais aussi trouvé la formule inverse et tu l'as bue. Ainsi, au lieu de nabots nous transformerons nos condamnés en géants et nous en tirerons des centaines et des centaines de milliers de tonnes de matière première. Hourrah!... Hourrah!... Tu es le premier, et pour me faire honneur, le Sénat a interdit de te tuer. Mieux, il m'ordonne de trouver un sérum pour te ramener à ta taille normale.

— Et ça va demander combien de temps? réussit à demander Gerda, qui en ouvrant la bouche avait avalé un nuage. Un cumulus, pour être précis.

— Courage... courage, répondit Zanti, je vais y réfléchir. Hourrah!... Hourrah!...

L'hélicoptère fit encore quelques voltes puis remit le cap vers la cité.

Un peu revigoré par les explications de Zanti, Gerda décida d'attendre stoïquement sa délivrance ou sa mort. Il ne comprenait pas pourquoi le Sénat, qui ne le connaissait pas, s'était

volontairement privé de ce qu'il représentait en tant que source d'énergie. Ce n'était pas dans les habitudes des Gambiens de faire des cadeaux. Zanti lui-même n'aurait pas hésité à le sacrifier. Il s'en doutait. Et un ordre du Sénat lui prescrivait de rechercher un antidote de toute urgence !

Mais pourquoi ?

Un peu plus tard, il vit arriver un autre hélicoptère. Cette fois ce fut le Rouge qui apparut à la portière d'un porte-voix.

— Oh, Terrien, tu m'entends?

Gerda voulut répondre mais avant même de terminer son premier mot, l'hélicoptère fut propulsé vers le sol à une vitesse fantastique. Gerda le rattrapa d'une main avant qu'il ne s'écrase. Il n'avait pas songé que Pair expiré par sa bouche avait la puissance d'un cyclone. Le visage du Rouge avait tourné au rosé très pâle.

— Ne parle plus, Terrien ! Ne parle plus ou tu nous bousilles tous. Contente-toi d'écouter. J'ai été choisi comme étant le Gambien le plus proche de toi, hormis le professeur Zanti. Et crois-moi ce n'est pas de gaieté de cœur que je suis là. Tu me rends malade. Mais il faut que je te dise qu'on a déposé des containers de nourriture sur les berges d'un lac à une trentaine de kilomètres d'ici. Tu y seras en quelques enjambées. Vas-y avant de t'écrouler d'inanition sinon cela provoquerait un tremblement de terre... T'as compris? Vas-y doucement, doucement.

Il avait raison, depuis quelques temps Gerda se sentait faible. Il avait mis cela sur le compte de sa nouvelle condition alors que le Rouge avait raison, c'était tout bêtement la faim.

Il suivit l'hélicoptère, ses enjambées laissant des trouées de plusieurs mètres dans la forêt. Il arriva en vue du lac. Ce dernier était assez vaste. Une dizaine de kilomètres carrés. Ses berges étaient littéralement couvertes de containers. Il y avait là plus d'un millier de tonnes de nourriture. Gerda s'accroupit péniblement, puis se mit à quatre pattes. Il commença à manger, engloutissant à chaque bouchée plus d'une tonne de nourriture. Il se pencha un peu plus et lapa l'eau

du lac. Le niveau baissa immédiatement de trois mètres. Si cela continuait, il n'y aurait bientôt plus de lac.

Il termina son repas et se redressa. Il ouvrit grand la bouche et aspira une grande bouffée d'air : rien. Il paniqua et recommença : rien encore. Son teint commença à se cyanoser. En un éclair il comprit, il avait dépassé la couche atmosphérique. En fait sa tête était carrément engagée dans la stratosphère. Il ne lui restait plus qu'à s'allonger s'il voulait survivre.

Mais, pour combien de temps ?

Le professeur Zanti calcula que Gerda mesurait un peu plus de trois cents kilomètres de long sur une quarantaine de large. Quant à son poids, il n'était pas proportionnel à sa taille. Ainsi, un homme de deux mètres pesant cent vingt kilos. Si on suivait la progression mathématique : 20 mètres = 1200 kilos. Et 200 mètres: 12000 kilos. Or, 12 tonnes représenteraient une résistance trop faible par rapport à la hauteur. Il fallait donc envisager pour les trois cents kilomètres de Gerda une masse de plusieurs millions de tonnes. Donc, impossible de le nourrir au vu des ressources dérisoires de la planète. En plus de cela le Titan avait asséché tous les lacs à proximité. Fort heureusement il ne pouvait pas boire l'eau du grand océan.

Zanti grogna et se remit au travail d'arrache-pied.

Il n'avait que vingt-quatre heures pour trouver le sérum.

Gerda n'en pouvait plus. Le simple effort de respirer le faisait défaillir. Les muscles de sa cage thoracique, gros chacun comme un building de vingt étages, fonctionnaient à peine. Ses poumons géants n'arrivaient plus à filtrer convenablement les masses d'oxygène qui s'engouffraient dans la trachée grosse comme un pipeline. Son sang s'appauvrisait. Encore quelques heures, et il mourrait étouffé par son propre poids, telle une baleine échouée et non de faim comme l'avait prévu Zanti. Il y avait longtemps que ses soupirs avaient déraciné tous les arbres alentour. Ils produisaient maintenant une tempête de sable qui menaçait la cité.

Et le miracle s'accomplit. Zanti trouva le sérum un peu après six heures du matin. Il poussa un soupir de soulagement. En effet le Grand Chanda en personne lui avait dit que sa vie dépendait de celle de Gerda. *Mais pourquoi un tel acharnement S vouloir sauver ce Terrien ?*

Restait maintenant à produire le sérum en quantité suffisante et surtout à l'administrer. L'U.S.T. fut mobilisée. Elle tourna à plein rendement pour fournir les milliers de litres nécessaires et fabriquer des sortes de harpons en acier, fixés à un gros tuyau et reliés à un camion-citerne.

A la nuit tombante, plus de cent camions fonçaient le long du corps de Gerda. Des poliflics enfoncèrent d'énormes aiguilles dans les chairs à l'aide de masses pneumatiques, puis ouvrirent les vannes du camion.

A trois heures du matin et au grand soulagement de tous, la croissance était stoppée. A quatre, elle commença à régresser. De minute en minute, la vitesse de réduction s'accéléra. Au petit jour Gerda ne mesurait plus qu'une dizaine de kilomètres. Et le soleil levant éclaira un être d'une dizaine de mètres de haut qui continuait à rapetisser de plus en plus vite. Zanti, le Grand Chand et tous les sénateurs entouraient le Terrien : 2 m... 1,95... 1,90...

Mais à un mètre quatre-vingt-cinq cela ne se stabilisa pas. Zanti pâlit : le Terrien allait-il à présent se transformer en homoncule ?

Mais que le lecteur se rassure, cela cessa à un mètre quatre-vingts.

Gerda sortait de sa lutte avec le gigantisme en perdant cinq centimètres.

Il regarda Zanti qui n'arrêtait pas de soulever les épaules.

— Bah! lâcha-t-il, cinq centimètres, c'est quand même pas une affaire, non !

Le Grand Chanda avait troqué sa longue robe rouge contre un complet-veston, mais sa mine était toujours aussi fermée et austère. Dès que Gerda eut un peu récupéré, Zanti fut congédié tel un vulgaire domestique, le Terrien fut convié à grimper dans la même voiture que le Chanda, tandis que les principaux sénateurs suivaient dans d'autres véhicules. Un instant plus tard la cavalcade stoppait devant le palais royal.

Le Grand Chanda lui-même vint ouvrir la portière à Gerda qui manifesta une stupéfaction si visible que l'autre ne put s'empêcher de lui dire :

— Tu vas bientôt comprendre, mon jeune ami.

Aïe ! qu'allait-il encore se passer ?

La procession remonta les escaliers du péristyle et passa devant les gardes figés dans un garde-à-vous impeccable. Le palais était vaste, immense. Les murs étaient laqués d'or, de pourpre et d'ébène. Ils suivirent une galerie entièrement dorée et pénétrèrent dans une vaste salle qui ressemblait un peu à un chœur d'église.

A la place du tabernacle se dressait un trône monumental qui semblait être entièrement en or. Certainement à 18 carats. Au-dessus un blason mi-rouge, mi-noir. Une trentaine de fauteuils d'ébène, recouverts de soie rouge entouraient le trône.

Le Grand Chanda se tourna vers Gerda.

— Te voilà chez toi.

Le jeune homme ouvrit des yeux ronds. Que se passait-il, grands Dieux ?

Les sénateurs avaient pris place sur des fauteuils. Le Chanda poursuivit :

— Raconte-nous comment tu es venu de la Terre et, sur ta vie, je te conseille de ne pas mentir.

Allons bon, après lui avoir dit qu'il était chez lui dans le palais royal, voilà à présent qu'on le menaçait de mort. Néanmoins, Gerda raconta exactement les circonstances de son arrivée sur Gambo. Le Chanda se tourna ensuite vers les sénateurs qui hochèrent la tête d'un air entendu. Le chef du Grand Conseil Royal ordonna :

— Ote ta chemise.

Et voilà que ça recommençait.

Un souvenir resurgit dans la mémoire du Terrien.

— Vous m'avez déjà demandé de le faire !

— Obéis, veux-tu ?

Résigné, le jeune homme déboutonna sa chemise et se mit torse nu. Immédiatement les sénateurs poussèrent un cri de stupeur.

— C'est lui... c'est lui... c'est bien lui !

Gerda avait la nette impression qu'on le prenait pour un autre. Il crut bon de sourire et de se montrer bon enfant.

— Il est possible que je ressemble à quelqu'un, dit-il. Mais ce n'est pas moi. Enfin, je veux dire, je ne suis pas lui.

— Tu es toi ! articula le Grand Chanda.

— Ah, pour ça oui, approuva Gerda tout heureux de la constatation.

— Alors, si tu es toi, tu es bien celui que nous attendons.

— Vous m'attendez ?

— Parce que tu es celui qui devait venir.

Gerda secoua la tête.

— Ecoutez, vous êtes bien gentils, mais nous n'en sortirons jamais. Comment pouvais-je venir si je n'en avais pas l'intention ?

— Tout simplement parce que tu ignorais ton véritable rôle en ce monde.

— Et je suis venu sans savoir pourquoi je venais.

— Exactement.

Réflexion faite, Gerda se retrouvait au même point de départ : on le prenait pour un autre.

— Ne serait-il pas plus simple, dit-il, de me dire ce que vous attendez de la part de celui que vous attendez ?

— Qu'il soit notre Roi, articula le Grand Chanda.

— Votre Roi ?

— Tu es notre Roi.

Gerda, un instant, resta la bouche ouverte sans prononcer un mot.

— Je vais t'expliquer, reprit le Grand

Chanda. Il y a 20 ans le Roi désigné refusa le trône.

Il eut un haussement d'épaules.

— Il avait ses raisons. Non seulement il le refusa, mais encore il prit la fuite avec sa femme et son fils. Nous eûmes la chance de rattraper son frère cadet avant qu'il ne puisse le rejoindre. Mais ce frère-là n'avait point de descendance, de sorte qu'aujourd'hui la famille royale de Gambo n'existe plus, ou plutôt n'existait plus. Jusqu'à toi.

— A moi ?

— Oui, le Roi Zounko et sa famille se glissèrent dans un sas inter-dimensionnel et se retrouvèrent sur la Terre. Nous connaissons bien la Terre pour aller y faire... certaines expéditions... Mais, bref. Quoi qu'il en soit, Zounko se fit passer pour un Terrien et mourut il y a peu. Son fils, intrigué par le sas inter-dimensionnel, voulut savoir à quoi il servait. C'est ainsi qu'il se retrouva sur Gambo.

— Je ne puis croire à cette histoire, renvoya Gerda. Mon père était terrien, comme moi !

— Ah oui ? Alors, regarde bien.

Le haut personnage désigna du doigt une petite marque rouge que Gerda portait au niveau du cœur et qu'il avait toujours cru être une tache de naissance.

— Nous marquons toujours nos futurs rois, dit-il.

— Des millions de gens ont des taches comme celle-ci, sans compter les grains de beauté.

— Non, Zounkala, pas comme celle-ci.

— Zounkala? Pourquoi m'appellez-vous Zounkala ?

— Tu es Zounkala, fils de Zounka.

Machinalement, Gerda passait et repassait sa main droite sur la tache épidermique. Il n'y avait aucune aspérité, aucune forme particulière, c'était une tache, un point c'est tout.

Le Grand Chanda fit un signe. Deux hommes s'approchèrent, portant un appareil qui ressemblait à un projecteur. Ils le braquèrent droit sur la tache.

— Voilà ta marque agrandie mille fois, dit le Chanda en désignant un écran géant.

Gerda n'en croyait pas ses yeux, il voyait l'image gigantesque de son mamelon et ce que représentait la tache : l'image du diable avec, en dessous, l'inscription : « Le peuple de Gambo à son roi. »

Ainsi, c'était vrai ! Il était non seulement comme eux, mais encore voué depuis sa naissance au culte du démon. Un roi-pape en quelque sorte. Le représentant de Satan sur la planète Gambo.

Abasourdi, presque vaincu, Gerda balbutia :

— Que dois-je faire ?

— La loi est formelle et je n'ai pas le droit de te la cacher. Tu peux refuser d'être roi.

— Mais, mon père...

— Nous n'avons pas poursuivi ton père parce qu'il avait refusé, mais parce qu'il t'amenait avec lui. Comme tu étais trop jeune pour prendre toi-même la décision, le Conseil Royal l'aurait prise à ta place et t'aurait proclamé roi. Ton père ne le voulait pas.

— Pourquoi ?

Chanda hésita. Il se tourna du côté des sénateurs qui firent des mimiques lui faisant comprendre qu'ils le laissaient libre de ses paroles.

— Il ne désirait pas le pouvoir.

— Moi non plus.

— Peut-être, mais il y a une différence.

— Laquelle?

— Tu es le dernier représentant de la lignée royale. L'enfant procréé par votre oncle étant mort-né.

— Tiens, tiens, mon oncle ne pouvait-il plus procréer ?

— Il est mort peu de jours après son couronnement.

Le Grand Chanda avança la tête vers Gerda.

— Gambo peut se passer de roi pendant vingt ans, articula-t-il. Passé ce délai les pires malheurs s'abattent sur la planète.

Gerda lui cligna de l'œil et lui confia presque à voix basse :

— Il me semble que Gambo n'est guère prospère, vos rois n'ont pas dû bien vous gouverner.

— Il ne s'agit pas de nos rois. Mais du délai n'ayant pas toujours été respecté du fait qu'une seule famille peut régner sur Gambo, il s'est produit des césures.

— Celle-ci va être définitive, car je refuse tout net de monter sur le trône. C'est dit, c'est dit!

Un murmure de colère courut parmi les rangs des sénateurs. L'un d'eux leva un poing menaçant en direction de Gerda et éructa :

— Tu es le premier des Gambiens, tu te dois à ton peuple !

— Il ne m'intéresse pas, ma vraie patrie est la Terre et je compte bien y retourner.

— Si nous le permettons, ajouta quelqu'un dont le narrateur a oublié le nom.

— Je m'étonnais aussi que vous n'ayez pas eu recours à la menace, renvoya le héros principal de cette histoire.

— Il n'y a rien de menaçant dans mes propos, renvoya l'anonyme. Je vous l'ai dit : la loi permet un refus. Mais comme vous êtes le dernier représentant de la lignée royale, vous devrez vous plier à la cérémonie de la vierge.

Les oreilles de Gerda se tendirent vers l'anonyme.

— C'est quoi, ça ?

— Nous entretenons des jeunes filles fertiles mais à l'hymen intact. Tout roi sans descendance doit procréer avec elle. Tout prince désigné, refusant le trône et sans enfant doit également procréer avec une vierge.

— Il peut naître une fille.

— Jamais ; la lignée royale a la particularité de n'engendrer que des mâles.

— Voyez-moi ça ! Et si je refuse ?

— Tu ne reverras jamais la Terre. En outre nous prélèverons ton sperme pour inséminer la vierge.

Gerda se mit à réfléchir, tout en arpentant la salle de ses pas. Dans le fond, il pouvait peut-être tirer profit de cette situation.

— Quels sont les pouvoirs du roi ? demanda-t-il.

— Tous ; durant la durée de son règne, il peut ordonner n'importe quoi. Il est le seul maître de Gambo.

— Peut-il aussi changer les lois ?

— Hormis la religion et la formule de succession, il peut tout.

— Si je refuse le trône et que j'accepte de procréer, pourrai-je retourner sur la Terre ?

— Pourquoi pas ?

— Pourrai-je également emmener une compatriote que j'ai recueillie ?

— Recueillie? A ma connaissance, il n'y a pas de Terrien capable de se tenir sur ses deux jambes ici, hormis toi, mais tu es gambien.

— La jeune fille a reçu des rayons tétanisants.

— Ah bon, eh bien tu pourras l'emmener.

— Guérie?

— Eh... oui, oui, oui, mais...

— Ce sont mes conditions !

— Crois-tu être en mesure de les imposer? Par contre si tu acceptais le trône... ta compatriote serait reine.

— Mais, la vierge ?

— Tu ne peux procréer qu'avec une Gambienne, mais il n'est écrit nulle part que la femme, ou la concubine du roi, soit une native de Gambo.

— Donc, si j'accepte le trône, vous la guérirez?

— Assurément.

— Je demande à réfléchir.

— Accordé ; tu as deux jours et deux nuits. Tu peux aller où tu veux, mais ne tente pas de t'enfuir. Toi et surtout ton ami le payeriez très cher.

— Je ne m'enfuirai pas.

— Alors tu peux aller. A dans deux jours et deux nuits. Avant si tu le veux. Vive Zounkala !

— Vive Zounkala ! reprirent les sénateurs à pleins poumons.

Gerda sortit du palais et reprit la route de la maison de Zanti. Plus que jamais maintenant il lui fallait avoir une conversation avec Michèle. Michèle... peut-être la future reine de Gambo ?

— Assieds-toi, Bacco, dit le Chanda.

Bacco, un robuste vieillard à tête de jeune

homme, s'installa, l'air un peu inquiet. Ce n'était jamais très agréable d'être convoqué par le Chanda. On ne savait jamais comment cela pouvait se terminer.

— C'est toi qui as mis au point les nouveaux rayons tétanisants? demanda le haut personnage.

— Pour la plus grande gloire de Gambo, Grand Chanda.

— Nous t'en avons remercié. Ta tête le prouve entre autres. Je suis assez profane en matière de science mais je crois savoir que ces rayons permettent une bonne récupération organe par organe.

— C'est exact.

— Mais ils sont toujours mortels pour le sujet qui les a reçus.

— Evidemment.

— Il faudrait que tu rendes un grand service à Gambo.

— Tout, même ma vie.

— Ne t'aventure pas si vite, je pourrais te prendre au mot.

Bacco blêmit.

— C'était une façon de parler, Grand Chanda.

— Alors pèse tes paroles. Il faudrait donc que tu te débrouilles pour réanimer provisoirement une femme atteinte par les rayons tétanisants.

Bacco déglutit difficilement.

— Mais, c'est impossible...

— Juste quelques jours.

— Pas une heure.

— La raison ?

— Le rayon bloque les centres nerveux et toutes les fonctions vitales d'une manière irréversible. Un peu comme si on enlevait l'accélérateur d'une voiture. Elle ne repartira jamais. Par contre, ses pièces sont utilisables, mais l'ensemble, non.

— Et si je t'envoyais sur la table tournante de l'U.S.T., tu ne crois pas que tu trouverais quelque chose avant d'être découpé vivant?

— Hélas non ! Et c'est bien ce qui me désole, vous savez combien je tiens à la vie.

Le Grand Chanda hocha lentement la tête.

— Je le sais, c'est pourquoi je te crois quand tu dis que c'est impossible. Donc si on laisse le sujet atteint tel quel, combien de temps met-il pour s'autodétruire ?

— C'est variable, mais il peut tenir assez longtemps. Au bout d'une semaine les lésions sont irréversibles et on ne peut plus récupérer aucun de ses organes, toutefois le sujet vit encore. Le deuxième stade est un durcissement des tissus, lesquels finissent par se désagréger et tomber en poussière. Cela prend encore plusieurs jours.

— Par Lucifer, il va falloir ruser ! Je te remercie, Bacco.

Le savant s'inclina, se leva et sortit.

— Voilà, Michèle, tu sais tout à présent, conclut Gerda d'une voix tendue.

Il avait parlé pendant plus d'une heure quasiment sans s'interrompre, quémandant une approbation des beaux yeux fixés sur lui. Emporté par son imagination et la perspective du rôle exaltant qui allait devenir le sien il « construisait » l'avenir. Michèle serait guérie, deviendrait reine à ses côtés et lui le premier homme de Gambo. Certes, il n'aurait pas le droit de s'attaquer au culte du démon, mais il pouvait doucement le faire glisser vers le folklore ou tout au moins en atténuer les effets... Bien sûr, il fallait qu'il réfléchisse à cela. Ce qui comptait tout d'abord, c'était d'établir un gouvernement plus humain,

plus juste, plus démocratique.

Quand à sa vie privée (si un roi pouvait en avoir une), il la consacrerait à Michèle. Adieu la Terre, mais après tout n'était-il pas gambien ?

— Qu'en penses-tu, Michèle ? As-tu envie d'être reine à mes côtés ?

« *Non* ».

— Quoi ? Tu ne veux pas rester avec moi ! s'exclama Gerda.

— « *Oui* ».

— Mais tu préférerais que ce soit sur la Terre, oui, je comprends. Mais les choses ont changé, je n'y puis rien. Voyons, voyons, tu n'as pas confiance dans les Gambiens ?

« *Non* ».

— Pourtant j'en suis un.

Une lueur passa dans le magnifique regard. Elle indiquait que « ce n'était pas pareil ».

Confiance, confiance. Pourquoi lui aurait-on menti ? Le Sénat l'avait reconnu comme le futur roi et le Chanda lui avait déclaré qu'il aurait tous les pouvoirs une fois couronné. Alors ? Bien sûr il restait l'épisode de « la vierge ». Par pudeur il n'en avait rien dit à Michèle. Il fallait voir cela comme un rituel et rien de plus.

Gerda était sous pression. Sa tête était en feu, ses idées se bouscullaient, s'entrechoquaient, déclenchant une épouvantable migraine. Il éprouva le besoin de respirer, de marcher, de courir.

— Je n'en peux plus, dit-il. Je dois m'isoler pour voir clair en moi et prendre la bonne décision : celle qui ne nous séparera pas. Aussi je vais marcher dans la campagne pour n'être influencé par personne. Tu me comprends ?

« *Oui* ».

Leurs yeux se rencontrèrent et Gerda, ébloui, connut deux coups au

cœur, ce qui en terme de cardiologie se traduit par deux extra-systoles rapides.

Ah ! l'amour, véritable bourreau des cœurs !

Tout heureux, il l'embrassa sur la joue et sortit.

Le Rouge entra dans la maison en ruine. Il était blême, essoufflé, couvert de sueur. Il tenait un pistolver de la poliflic dans sa main droite et avait l'air prêt à tout, même au reste.

— Gerda ! appela-t-il d'une voix enrouée.

Il y avait déjà un bon moment que le jeune homme était parti dans la campagne pour mûrir sa décision. Personne ne répondit. Le Rouge avisa Michèle. Il se précipita vers elle et lut la terreur dans ses yeux.

— N'aie pas peur, petite colombe, lui dit-il. Je ne te veux pas de mal. Je cherche Gerda pour le prévenir... Mais... (Il eut un geste las.) oui... oui, je me souviens, tu ne peux pas parler... Alors, comment puis-je faire ?

Il paraissait désespéré.

— Je sais que tu me comprends, que tu m'entends.

Michèle cligna des yeux.

— Ah, le malheur est sur nous. Moi, je suis foutu, c'est pour cela que je viens prévenir Gerda. Je l'aimais bien dans le fond. Le Grand Chanda a donné ordre de me liquider parce que j'ai été en contact avec lui. Tous ceux qui ont approché le futur roi doivent mourir. Le professeur Zanti est déjà à l'U.S.T. et toi aussi tu y passeras.

Le Rouge essuya la sueur pourpre qui coulait sur son visage rouge.

— J'ai eu le flic chargé de me buter, continua-t-il d'une voix sourde, et j'ai pris son arme. Je ne me fais pas d'illusion, ils finiront par m'avoir mais beaucoup feront le voyage avec moi, tu peux me croire mais avant de mourir je veux faire le plus de mal possible, et je veux aussi prévenir Gerda. Qu'il n'accepte pas d'être roi ! Il ne faut pas qu'il accepte. Ah, misère comment puis-je t'expliquer ? Ecoute bien. En principe les rois sont volontaires, mais il arrive que certains refusent,

tu comprends ? Alors, on désigne leur fils s'ils en ont un et on feint d'accepter leur abdication. Ensuite...

Le Rouge secoua la tête. Dieu que c'était difficile de converser avec quelqu'un qui ne pouvait vous répondre.

— Il existe un sas inter-dimensionnel dans l'U.S.T., reprit-il, au bout du couloir, menant aux réserves d'organes. Il sait où c'est. Vous pourrez ainsi regagner la Terre avec un peu de chance. Mais pour l'amour du ciel qu'il n'accepte pas d'être Roi, sinon il...

Une sirène hululante lui coupa la parole. Une voiture de poliflic s'arrêtait devant la maison. Le Rouge bondit vers l'entrée entre deux pans de mur au goût de pain d'épice, tira immédiatement et tétanisa le conducteur. Mais le second poliflic eut le temps d'envoyer un message avant d'être touché. Le Rouge s'enfuit mais déjà une nuée d'hélicoptères grouillaient au-dessus de lui. Il se mit à zigzaguer pour éviter les rayons, puis, cerné, se réfugia dans une maison. Les flics donnèrent l'assaut.

Le Rouge se battit comme un dément, toucha quatre poliflics avant d'être lui-même atteint et encaissa une telle concentration de rayons, que son corps tomba en poussière presque instantanément. En poussière rouge.

Gerda ne revint à la maison que vers le milieu de l'après-midi. Sa décision était prise : il serait roi. Tout bien pesé, c'était la seule solution pour Michèle et pour lui. L'idée de changer la société de Gambo, l'immense travail de civilisation avait aussi son importance. La tâche était exaltante.

Il comprit tout de suite en voyant Michèle que quelque chose n'allait pas. Elle roulait des yeux effarés, essayant désespérément de lui dire quelque chose. Mais quoi?

Gerda lui posa la main sur le front. Il eut un sursaut : la chair était à peine tiède.

— Ne t'inquiète plus, dit-il, je vais accepter. Dès que le Chanda sera au courant de ma décision il te fera transporter dans une clinique où on te remettra sur pied.

Le regard de la jeune femme était de plus en plus affolé.

— Qu'y a-t-il ? Rester avec moi te paraît donc si terrible, même sur Gambo ?

Toujours cette peur, cette impression qu'elle voulait lui dire quelque chose. Il questionna :

— Quelque chose d'important ?

« *Oui* ».

— Concernant mon acceptation ?

« *Oui* ».

— Tu ne veux pas ?

« *Non* ».

— Mais pourquoi ?

Il eut un sourire.

— Allons, tu as certainement peur que je ne sois pas à la hauteur de ma tâche ? Rassure-toi, je pense que je ferai un très bon Roi, au contraire. Et puis cette idée me plaît... Je me dois à mon peuple, tu sais, et je ferai tout pour lui. Et pour toi aussi, Michèle, car je puis bien te l'avouer maintenant, je t'aime, je t'aime du fond de mon cœur.

Il vit des larmes qui coulaient le long des joues blêmes de Michèle.

— Ah, si seulement tu pouvais m'aimer autant.

Les paupières de la jeune femme clignèrent. Une fois Gerda eut l'impression que son cœur explosait.

— Oh ! mon amour, murmura-t-il.

Elle voulait parler, mais elle ne le pouvait pas, elle pleurait et Gerda prit ses larmes pour de la joie. Il l'embrassa, puis se redressa et partit vers le palais, vers le Grand Chanda. Pour lui annoncer sa décision.

La séance au Sénat tournait au tumulte. La haine, le climat de trahison et de délation qui régnait sur Gambo, entretenu par les trafics

des plus hautes personnalités de l'Etat, se donnaient libre cours.

Le Grand Chanda et ses alliés avaient, eux aussi de nombreux ennemis, au premier rang desquels on trouvait le Grand Kimbu, le sinistre chauve chez qui Gerda avait été engagé pour une soirée « très spéciale ». Il pensait le moment venu de régler ses comptes et, pourquoi pas, d'être le premier président du Conseil Royal.

Il se dressa, débordant de graisse, et apostropha l'assistance.

— Alors que nous étions convenus de désigner une nouvelle dynastie pour Gambo, voilà que le Chanda, comme par miracle nous sort l'héritier légitime. Et quel héritier ! Un Terrien venu chez nous on ne sait trop comment et qui travaille à l'U.S.T. Nous prendrait-on pour des benêts ?

La partie de l'assistance qui lui était favorable l'approuva à grands cris, les autres le huèrent.

Plus hideux que jamais, le chauve poursuivit avec mépris :

— Nous n'acceptons pas ce monarque de récupération. Nous réclamons une dynastie nouvelle, susceptible d'être remplacée immédiatement si elle s'éteint ou si sa descendance est féminine. Au fait, notre nouveau monarque a-t-il fait souche sur Terre ?

Le Grand Chanda haussa les épaules. Pas un instant il ne s'était départi de son flegme. Il dit à Kimbu :

— Tu sais bien que non.

— Je voulais simplement te l'entendre dire. J'ai fait mon enquête à l'U.S.T., j'ai appris ainsi que le « Roi » avait plus ou moins sympathisé avec un certain « Le Rouge », homme de la plus basse extraction et avec le professeur Zanti dont la potion miracle a fait de notre « souverain » le plus grand roi de tous les temps.

Une tempête de rire souleva l'assemblée. Le Chanda lui-même y participa. Kimbu continua :

— Or, Zanti et ce Rouge ont été exécutés, par ordre de toi, Chanda. Peut-être auraient-ils pu nous éclairer sur l'origine « royale » de ton protégé. Qu'as-tu à répondre à cela ?

Chanda haussa les épaules.

— Tu sais bien que tous ceux ayant tissé des liens personnels avec notre futur roi doivent être mis à mort au moment où celui-ci est appelé à monter sur le trône.

— Coutume bien commode en l'occurrence. Quant à la marque « royale » qu'il porte sur son cœur, je connais au moins une dizaine de faussaires qui pourraient fabriquer la même.

— Tu as de drôles de relations, Kimbu.

— Elles valent les tiennes, Chanda. Il est vrai que pour l'usage que nos rois nous font point n'est besoin d'être trop regardant. Alors, va pour un misérable Terrien ! Mais tu sembles oublier une chose. Il y a quelqu'un au-dessus de nous, quelqu'un qui peut envoyer les pires malheurs sur Gambo et il sait lui si on couronne un imposteur. Ta scélératesse va nous apporter les pires malheurs, Chanda. C'est pourquoi je demande que tu sois mis en accusation comme la loi m'y autorise.

— Aux voix ! Aux voix ! crièrent les partisans de Kimbu.

Le Grand Chanda parut en difficulté et certains de ses partisans commencèrent à glisser doucement vers les rangs adversaires. En politique, comme dans toute autre entreprise quand le vent de la défaite commence à souffler, les rats quittent le navire.

Majestueux, le Grand Chanda se leva et sa voix tonna :

— Ainsi donc Kimbu tu prétends que je suis un faussaire et que je veux faire couronner un imposteur.

— Je ne le prétends pas, je l'affirme.

— Sur ta vie ?

— Sur ma vie ?

— Alors, prépare-toi à mourir.

Chanda se tourna et s'adressa à l'assemblée.

— Ce monument de probité qu'est Kimbu vous a rappelé les malheurs qui ne manqueraient pas de s'abattre sur Gambo si d'aventure un imposteur était couronné. Il a raison. Puis, peut-être parce que l'idée lui était venue avant que je découvre le véritable roi, il a ajouté que d'habiles faussaires pouvaient falsifier la marque royale. Là encore il a raison. Mais il a oublié une chose, une chose tellement capitale qu'elle va lui coûter la vie.

Il fit un signe et un de ses assistants alluma un projecteur diapos. Des vues commencèrent à défiler.

— Voici les deux derniers rois ayant régné sur Gambo. Ne remarquez-vous rien, messieurs?

— Ils se ressemblent, dit un sénateur, le troisième à gauche en partant du milieu.

— Exact, mais ils font plus que se ressembler. Le petit-fils de chaque roi est sa copie physique trait pour trait.

— Il a raison ! crièrent plusieurs voix.

Le Grand Chanda montra une diapo.

— Il s'agit de notre avant-dernier roi Rokoum qui régna il y a quarante ans. Il est revêtu de la tunique rouge pour la cérémonie de la vierge. Je vous demande de le regarder attentivement.

Tous les yeux se braquèrent sur l'image. Soudain l'écran se déroula avec un claquement sec, *mais Rokoum ne disparut pas*, au contraire. Il s'avança lentement vers les spectateurs stupéfaits. Le Grand Chanda lança alors d'une voix forte :

— Voici Zonkala, nouveau roi de Gambo ! Y a-t-il encore quelqu'un pour mettre en doute sa légitimité ?

Une immense clameur d'approbation retentit. Seul Kimbu, pâle et défait, ne dit rien. Il avait joué et perdu alors que sa victoire lui paraissait certaine. Ce Terrien n'était pas terrien ! Il faisait bien partie de la famille royale ! Qui aurait pu imaginer cela ?

Le Grand Chanda souriait. Lorsque Gerda était venu lui signifier son acceptation, il lui avait demandé de se prêter à cette comédie. Il

profiterait ainsi de l'occasion pour abattre Kimbu. Décidément, les méandres de la politique et du pouvoir échappaient totalement à ce jeune homme. Ce qu'il pouvait être naïf ! Il se tourna vers son ennemi vaincu.

— Tu nous avais engagé ta vie, Kimbu.

L'autre ne put émettre qu'une sorte de coassement.

Sur un geste du maître, un officier accourut et se figea devant le Grand Chanda.

— Oui, maître.

— Emmenez Kimbu à l'U.S.T. directement à la récupération générale.

— Bien, maître.

Alors le gros chauve hurla. Et on dut le traîner pour le conduire vers son destin.

Toujours revêtu de sa longue tunique rouge, Gerda avançait dans une galerie du palais. Un peu plus tôt le Chanda avait proposé de faire défiler les vierges devant lui pour qu'il choisisse, mais le jeune homme avait refusé. Il avait hâte de se débarrasser de ce rituel ridicule et contraignant. La chose inquiéta le Chanda. Et si Zounkala ne parvenait pas à honorer la vierge qu'il lui destinait? C'était la plus belle, mais ça risquait de ne pas suffire, d'autant que le nouveau roi n'avait pas l'air particulièrement porté sur la « chose;».

Il donna des ordres et deux matrones se présentèrent pour soi-disant faire à Gerda la toilette rituelle. Elles en profitèrent pour lui enduire le sexe d'une mixture spéciale qui, quelques minutes plus tard, commença à faire son effet, au point que Gerda en était gêné en arpentant la galerie. Il lui semblait que tous les regards étaient rivés sur la bosse qui soulevait sa tunique.

La procession déboucha dans une grande salle, richement décorée où l'or et le pourpre flamboyaient. Dans le fond une porte cintrée, s'ouvrait sur une chambre. C'est ce que dit le Chanda en menant Gerda à l'entrée. Il ajouta que le jeune homme pouvait prendre tout son temps et qu'il sonne une fois que la vierge serait honorée. Deux coups

suffiraient... (de sonnette, précisa-t-il). Lui-même et les sénateurs attendraient dans la salle. La gorge nouée, Gerda referma la porte derrière lui.

La chambre était spacieuse mais sinistre, les murs étaient tendus de rouge et le plafond de noir. Un grand lit d'ébène recouvert de draps rouges vifs occupait tout un côté. Sur la gauche une table en marqueterie et deux fauteuils. Le plus à droite était occupé par une jeune fille d'une vingtaine d'années (certainement entre 19 et 21), les cheveux couleur de miel, bouclés et drus. Son visage lisse et juvénile était d'une extraordinaire beauté. Son corps nu, aux seins lourds et pleins, s'étirait dans la soie du fauteuil. La fille devait mesurer un mètre soixante-dix-neuf.

Gerda la salua; de plus en plus tendu. Sur Terre, il n'avait jamais eu l'occasion de faire l'amour et la femme avec qui il voulait le faire se trouvait momentanément paralysée. Il regrettait que cet acte, important pour un homme, n'ait pas lieu avec la femme aimée. Mais qui sait ? du mal sort parfois un bien. Pour rompre un silence qui commençait à s'éterniser (cela durait depuis 4 minutes) il demanda son nom à la fille.

—Laka, répondit-elle.

— Sais-tu qui je suis et ce que tu dois faire, Laka?

— Les matrones m'ont instruite dans l'art de l'amour. Je te donnerai tout le plaisir que tu désireras, Seigneur, mais tu devras au moins une fois répandre ta semence dans mon sexe afin d'assurer ta descendance.

— Je vais essayer.

— Telle est la loi. Si tu ne le faisais pas, je serais exécutée et une autre prendrait ma place.

— Non, non, rassure-toi, tu ne seras pas exécutée. Mais je te dois un aveu ou plutôt deux.

— Tu n'as rien à me dire, je suis ta servante et ton esclave. Dispose de mon corps et de ma vie à ta convenance.

— Je te le dirai quand même.

— Alors, je t'écoute, ô mon roi.

— J'aime déjà une autre femme.

— Tu as tous les droits.

— Peut-être, mais il m'a semblé honnête de te le dire. En outre... euh... je n'ai jamais eu de relations sexuelles avec quiconque. Ça risque, pour toi, de ne pas être jojo.

— Jojo ? s'étonna-t-elle.

— Oh, une vieille expression terrienne, je voulais dire que ça risquerait de ne pas...

Elle eut un sourire.

— Certes, je suis vierge, mais on m'a appris tous les gestes de l'amour. Les matrones ont même déclaré que j'étais la plus douée.

Elle ajouta :

— Aie la bonté de te laisser faire, ô mon roi, et tu ne seras pas déçu.

Elle se leva et il l'imita. De ses mains douces elle lui ôta lentement sa tunique. Ses yeux

s'attardèrent sur le membre turgide. Elle sourit encore.

— Dans la disposition où tu es, tout se passera bien, tu vas voir.

Elle s'agenouilla prestement devant lui et le prit dans sa bouche. La sensation inconnue fulgura dans le cerveau de Gerda. C'était tellement bon qu'il en oublia un instant de penser à Michèle. La fille continua un moment à le mignarder, puis elle leva ses grands yeux noirs vers lui.

— Veux-tu me prendre à présent, ô mon roi ?

Il acquiesça d'une voix rauque.

Elle l'allongea sur le dos dans le grand Ut, puis le chevaucha. Gerda jouit presque immédiatement. Il devait reconnaître, que bien que brève, la sensation était merveilleuse. Ensuite Laka s'allongea à ses

côtés et continua de le caresser de ses mains douces et habiles. Les effets de la drogue étaient fantastiques. **Gerda** fit l'**amour** cinq fois à Laka en une heure. Enfin, épuisé, il se laissa aller contre le flan moite de la fille et s'endormit comme une bête.

Le lendemain, et dès qu'il fut en présence du Grand Chanda, le jeune garçon, n'y tenant plus, s'empressa de le questionner au sujet de Michèle. Le haut personnage eut un geste rassurant.

— On l'a placée dans un caisson spécial de régénération, dit-il. On s'occupe d'elle avec compétence et dévouement. Bien entendu cela peut demander un peu de temps.

— Ne pourrait-on repousser mon couronnement jusqu'à ce qu'elle soit rétablie ?

— Impossible, nous avons déjà trop dépassé le délai de vingt ans. Au point que ce misérable Kimbu voulait fonder une autre dynastie. Dynastie, dont il aurait bien entendu profité. Et puis ton amie est terrienne et pour le couronnement le peuple n'apprécierait pas de voir une étrangère monter sur le trône de Gambo.

Il soupira.

— Que veux-tu, beaucoup encore parmi nous ont l'esprit rempli de préjugés archaïques.

— Tu as sans doute raison, Chanda, mais tu me garantis que Michèle guérira, n'est-ce pas ?

— Je te promets que vous ne vous quitterez plus.

— S'il arrivait quelque chose, j'abdiquerais.

— Tu n'auras pas à le faire.

— Et quand doit avoir lieu le couronnement ?

— Demain. Tout a été organisé.

Gerda eut un sourire d'aise.

— Je crois qu'il va y avoir beaucoup de changements, murmura-t-il, et

qu'une ère nouvelle va s'ouvrir pour Gambo.

Chanda le regarda d'un air où perçait la compassion qu'on porte aux simples d'esprit.

— Effectivement, il va y avoir un grand changement murmura-t-il..., surtout pour toi.

— Ne peux-tu la maintenir plus longtemps, Bacco?

— Impossible, Grand Chanda, vois, elle se désagrège.

Effectivement, les pieds et les mains de Michèle tombaient en une sorte de poudre granuleuse.

— Et s'il demande à la voir ?

— Si on la lui montre dans cet état, il comprendra qu'il n'y a rien à faire.

— Bon, débarrassons-nous-en. J'ai fixé le couronnement à demain. D'ici là, je le ferai patienter. Ensuite, s'il insiste un peu trop nous le bouclerons jusqu'à ce que nous soyons sûrs que la vierge est enceinte.

— Tu devrais admettre le peuple à la cérémonie du sacrifice, suggéra Bacco. Cela augmenterait ta popularité.

Chanda ne répondit pas. Il pensait à l'incroyable naïveté de Gerda. Ainsi ce garçon croyait pouvoir régner alors qu'après la cérémonie on allait lui arracher le cœur et répandre son sang sur l'autel de Satan. Il est vrai qu'on avait soigneusement évité de lui parler de cette tradition qui remontait à la nuit des temps. La différence avec Gerda, c'est que les autres rois *savaient*, eux, et qu'ils étaient volontaires.

Volontaires, parce que la tradition encore partait d'un vieux rite païen qui, avec le sacrifice royal, tous les vingt ans, assurait paix, bonheur et prospérité au peuple de Gambo. En somme le Roi, conscient, offrait sa vie pour le bonheur de ses semblables sacrifiant ainsi au rite du sang qui dans toutes les civilisations de l'univers reste l'apanage des religions primitives. Comme si les dieux tout-puissants avaient besoin de sang pour répandre leurs bienfaits sur les misérables humains !

Le père de Gerda s'était enfui, mais connaissait les traditions. Il n'en avait jamais soufflé mot à son fils, du moment que ce dernier, ignorant tout de son monde d'origine, était appelé à mener une existence terrestre.

— Une force qui nous dépasse est certainement intervenue, fit Bacco qui devinait les pensées du Grand Chanda.

— Le diable ?

— Qui d'autre ?

Le Grand Chanda eut un sourire cruel.

— Je finirai par croire que tu es aussi naïf que ce Gerda, Bacco. Le diable n'est pour rien dans ma réussite et ta vie dépend de ma volonté, ne l'oublie jamais.

— Oh, je ne l'oublie pas.

— Et n'oublie pas non plus de détruire la fille.

— Je vais le faire tout de suite, Grand Chanda.

— C'est bien, à demain au couronnement et prépare des paroles rassurantes et scientifiques au cas où j'aurais besoin de toi. L'imbécile peut vouloir te poser des questions.

Le Chanda s'en alla. Bacco le regarda partir avec une haine impossible à décrire, puis appela deux de ses aides.

— Ouvrez l'incinérateur et jetez-la dedans, fit-il en désignant Michèle.

Les aides s'emparèrent du corps tétanisé et ne remarquèrent même pas la terreur qui se lisait dans les yeux, bien vivants, eux, de la jeune femme. Au moment où elle basculait dans la fournaise il sembla à Bacco que ses lèvres réussissaient à bouger pour former un mot, un nom plutôt : *Gerda*. Puis, tout disparut dans un éclair jaunâtre.

Bacco se secoua. Son imagination le travaillait... la femme n'avait pu prononcer le nom. C'était impossible. Et pourtant... pourtant...

Les tambours battaient. Le long cortège s'étirait interminablement sur l'avenue menant au palais. La foule s'écrasait contre les barrières,, maintenue à distance par les gardes et les poliflics. Gerda, revêtu d'une somptueuse robe d'or et coiffé de la couronne incrustée de pierres précieuses rouges et noires, avançait aux côtés du Grand Chanda et des principaux dignitaires.

Juste derrière lui marchaient deux hommes, deux colosses vêtus d'un justaucorps rouge et d'une cagoule noire. On les lui avait présentés comme ses deux gardes personnels.

En fait, il s'agissait des sacrificateurs officiels, ceux qui, la grossesse de Laka venant d'être annoncée, le conduiraient à la grande statue du diable et là, lui ouvriraient la poitrine, arracheraient son cœur et baptiseraient le temple avec son sang.

Pour maléfique qu'elle soit, la cérémonie grisait un peu Gerda. Il se croyait devenu le maître de Gambo et ce peuple barbare, qui vociférait, allait apprendre ce que sont la bonté, l'honnêteté, la droiture, bref, la civilisation (?)

Avec Michèle à ses côtés, il ferait de belles et durables choses. Il se sentait quasi euphorique et presque aussi grand que lorsqu'il avait bu, par mégarde, la potion de Zanti. Au fait, où était-il celui-là ? Et le Rouge, cette canaille sans scrupules mais qui lui avait néanmoins rendu service ? Où était-il ?

Interrogé, Chanda répondit que Zanti avait été envoyé dans un laboratoire, au fin fond de Gambo pour travailler à la mise au point et à la fabrication en série de sa potion magique. Il fallait en réduire les effets, et Zoukala en savait quelque chose.

Quant à cette fripouille de Rouge, il s'étonnait qu'un aussi puissant monarque s'intéresse à un personnage d'aussi basse extraction. Il promit néanmoins de le faire chercher, mais rien ne pressait.

Suivi des sénateurs et des membres du Conseil Royal, Gerda pénétra dans le palais.

Il se retourna une dernière fois, pour se montrer à la foule qui l'acclamait, puis s'engouffra à l'intérieur.

— Eh bien, me voilà roi, définitivement roi, dit-il au Chanda.

— En effet, Sire, répondit respectueusement celui-ci. (Depuis le début du couronnement son ton avait changé.)

— Aurai-je le droit de faire couronner Michèle également ?

— Non, Sire, je vous l'ai déjà dit. Mais vous pourrez la faire proclamer reine.

— Je le ferai. Et quand pourrai-je retrouver ma future femme ?

— Dès que son état le permettra. Au plus tard, après l'ultime cérémonie...

Gerda souffla, leva les yeux au ciel :

— Encore ! De quoi s'agit-il cette fois ?

— Oh, trois fois rien, monseigneur. Il est d'usage que les rois couronnés président à la réouverture du temple. Vous n'aurez rien à faire, plutôt à vous laisser faire.

— J'aime mieux cela. Et aucun malheureux ne sera mis à mort, j'espère ?

— Aucun, Sire. A cette cérémonie-là, seul le roi participe.

Gerda prit cela pour une première victoire. Le Chanda avait compris qu'il ne voulait plus de sacrifices humains. Enfin quoi, il était Roi, non ?

Allons, Michèle serait bientôt guérie et une vie passionnante commencerait.

Un âge nouveau pour Gambo. Et à ce sujet il pensait bien que...

Suivi par ses bourreaux, Gerda marcha vers le temple. Il rayonnait...

— Allons-y, dit-il, majestueusement.

FIN